LA TABLE RONDE

AOUT 1953

L. BAKELANTS
61, Avenue Laure,
BERCHEM - BRUXELLES

SOMMAIRE

LA RUBRIQUE DU MOIS

VERSAILLES

Temps mauvais et petit. Voilà comment Bossuet parle du grand siècle. Consolons-nous de vivre le nôtre.

★

Nous sommes sur l'échiquier royal où la première case était la cour d'honneur, où la dernière case était la Bastille. Il fallait connaître les règles du jeu. Et savoir que sur cet échiquier le roi gagnait toujours.

★

Versailles ne tournait pas avec la terre, car la terre tournait autour de Versailles et le règne de Louis XIV imposait aux astrologues de devenir des historiens.

Les perspectives de Versailles n'obéissaient plus aux règles géométriques. Ces perspectives semblent fuir le château. Mais elles y retournent la nuit. Demain elles ne doivent rayonner que d'un seul soleil et non pas de cet autre soleil rouge qui baisse et enflamme les vitres, mais d'un soleil qui habite une chambre et se lève et se couche publiquement, comme son rival.

★

La nuit, la lune est le soleil des statues. Dans leurs guérites d'ombre les statues seront du parc les sentinelles nocturnes. Les perspectives doivent leur donner le mot de passe pour obéir au prince, désobéir aux géomètres et revenir au château.

★

Le jour Louis XIV choisira le trajet de sa course et vaincra le char du soleil. Poussé dans sa chaise roulante il inspecte les ifs taillés dont les perruques sombres furent les seules à ne pas s'incliner sur son passage. Il admettra leur orgueil parce que le parc ne fait qu'un avec sa personne.

★

Si le ciel se couvre c'est que le roi est maussade. Si le ciel se découvre c'est que le roi médite quelque grande fête nocturne où il apparaîtra dans sa gloire sur une des machines ingénieuses du théâtre dont il est l'étoile, le machiniste et le directeur. Et les costumes des comédiens de ce théâtre ne paraissent pas recouvrir des corps, mais être ces corps eux-mêmes, être aussi inséparables de ces corps que les plumes du paon.

★

Il y avait un marécage. Et il y eut des architectes et des jardiniers. Et il y eut des lignes, des angles, des triangles, des rectangles, des cercles et des pyramides. Et il y eut un parc et ce parc vivait de l'âme de Le Nôtre et le château dépliait ses ailes et forma cette longue forteresse de la monarchie. Et comme la monarchie vieillissait et qu'il lui fallait du sang jeune, vint à Versailles un marbre rose à veines roses, et des édifices roses et de ces bergères qui épousent les rois.

★

Versailles ! Dans la prison des perspectives le châtiment n'était pas d'être prisonnier, mais d'être libre. Malheur à ceux qu'on délivrait, qu'on exilait, qu'on éloignait de la prison inconfortable. Malheur à ceux qu'on privait de la grande odeur puissante, l'odeur de la basse-cour superbe, où juché sur un tas de fumier d'or, le duc de Saint-Simon dardait son œil de coq.

★

Ici, le mécanisme des perspectives est comparable à quelque gigantesque tour de cartes où la halte et la promenade forment une combinaison mouvante pareille à la dextérité d'un prestidigitateur.

★

Recueillons-nous avec quelque crainte. Ces fontaines qui jaillissent sortent maintenant du fleuve funèbre au bord duquel Molière rencontre les victimes que lui livrait le roi, Racine ses amoureuses grecques et Corneille ses héros espagnols. Écoutez ces fontaines. Elles ne savent parler que dix minutes. Mais pendant ces dix minutes elles racontent un règne plus étrange que celui des insectes et des fleurs.

★

Oints du Seigneur, votre parc a vécu sous un charme. Peu à peu le charme des favorites rompra ce charme. Elles pénètrent dans la cité forteresse impénétrable et le peuple dont elles sortent les y suivra.

★

Et toujours plus hautes seront portées les têtes, et plus hautes les coiffures, et en haut de ces montagnes de neige apparurent les frégates. Elles signifiaient que ces têtes allaient quitter les corps.

★

Et l'ange sonna de la trompette. Et il y eut une grande colère. Et il y eut une petite estrade où la mort baissait, levait et baissait son rideau rouge, où les acteurs et les actrices du drame saluaient la foule et donnaient leur spectacle d'adieu.

★

Le peintre David pose le point final du drame avec le terrible profil d'une reine que la charrette conduisait à l'échafaud.

★

Bleu. Blanc. Rouge. Et le blanc, le bleu, le rouge se contredisaient et luttaient. Et le bleu, et le blanc devinrent rouge, et la *Carmagnole* chanta. Et du crâne de la France, la *Marseillaise* naquit, toute armée comme Minerve. Et les trois couleurs se mirent en ordre, côte à côte. Et l'ange déploya sur le monde le miracle des trois couleurs.

ENVOI

Princes, les menuets où lentement on bouge
Les dansez-vous encor
Les dansez-vous encore avec vos talons rouges
Au royaume des morts?

★

Au royaume des morts est-ce qu'on vous éduque
D'un tout autre côté?
Ou bien danserez-vous sous vos lourdes perruques
Pendant l'éternité?

JEAN COCTEAU.

LA GUERRE FROIDE

La notion de guerre froide n'est pas aussi évidente qu'on semble porté à le croire. C'est pourtant sur la foi de cette évidence illusoire que nous sommes conduits à décider de nos actes et à juger ceux des autres. Les milieux cultivés, en particulier européens, répugnent à se soumettre aux exigences d'une guerre qui semble leur imposer l'intolérance, l'intransigeance, l'étroitesse d'esprit, sans même posséder les suprêmes justifications d'un conflit ouvert.

On ne peut toutefois accepter ou rejeter ce qu'on connaît mal, comme il advient, à mon sens, dans la plupart des cas, d'où cet état d'âme, fait d'indécision et de perplexité, moralement ambigu, propre à bon nombre d'intellectuels. Cette ambiguïté est alarmante, car la guerre froide, on peut le voir d'emblée en considérant ces deux termes, est quelque chose d'hybride, mi-réalité de fait, mi-concept, une réalité intégrée par une opération mentale nécessaire à son existence. Bien qu'elle soit lourde de menaces, elle ne parvient pas à se réaliser pleinement sans le concours de notre interprétation, comparable en cela aux cauchemars qui troublent notre sommeil. Elle requiert donc, à chaque instant et de façon totale, l'intervention de la raison et de la clarté critique. En outre, comme il s'agit en l'occurrence d'une guerre paradoxale, elle exige d'abord que nous la combattions et que nous établissions nous-mêmes le tracé d'un front jusqu'ici confus et controversé.

L'interprétation courante, sur laquelle sont basées adhésions et réactions, apparaît comme aveuglée par le premier terme : « guerre... » Il s'agirait donc d'une guerre dans le sens ordinaire du mot, mais qui serait retenue à mi-course, dissociée

de ses plus terribles conséquences, compliquée enfin d'une autre guerre, froide, sociale, intérieure aux nations. Dans les deux cas il y aurait donc deux armées, deux positions, deux fronts de combat ; plus net est celui qui sépare les deux blocs (pour nous, Européens, le « rideau de fer »), plus approximatif et plus fluide, moins continu, celui que nous trouvons à l'intérieur, non tant cependant que nous ne puissions déceler les deux groupes antagonistes.

Ainsi présentée, la guerre froide serait en quelque sorte une guerre normale, où nous ne serions pas, ou du moins pas encore, autorisés à tuer l'adversaire, sauf exceptions et avec les précautions nécessaires. Le meurtre serait plutôt accompli moralement ; la guerre se trouverait ainsi pleinement réalisée, l'omission ou le retard apporté à son déclenchement effectif ne relevant que d'un calcul en vue du but ultime, la victoire : elle serait placée, en somme, sur le même plan que la bombe ou le char d'assaut.

En ce qui concerne son aspect social, la guerre froide serait une guerre civile dont le déclenchement serait tenu en suspens par les chefs des partis antagonistes. Cette interprétation des événements actuels considérés comme « guerre en puissance », se consommant dans les âmes ou dans une série interminable d'actes d'hostilité, régie par la peur ou des raisons tactiques, est couramment exprimée dans la littérature politique et la presse. Nous y répugnons, car alors guerre froide et guerre normale seraient une seule et même chose. Nous nous trouverions devant une guerre normale, en phase d'accalmie, avec une tendance irrésistible à se manifester dans toute l'horreur sanglante de sa nature.

Mais je constate que bien peu acceptent vraiment semblable interprétation. Nos devoirs ne pourraient alors se distinguer en rien de nos devoirs normaux de citoyens en temps de guerre. Tout devrait être subordonné aux raisons du conflit et à ses chefs politiques et militaires ; toute discussion se trouvant abolie, l'adversaire devrait être mis au ban ; et pour être cohérents avec le caractère même du conflit, nous devrions être prêts à accomplir tous les actes d'hostilité, hormis celui de tuer. Néanmoins, l'Occident se déclare précisément opposé à ceux qui prétendent penser ou mener

la guerre froide comme la guerre chaude. Même aux États-Unis, qui sont pourtant un centre de force de la guerre froide, dès que cette tendance devient trop marquée, elle est aussitôt entravée, par la défection de la majorité ; cette défection se répercute et s'amplifie considérablement en Europe. En dépit des publicistes et des journalistes, sous les idées faites et les lieux communs, la plupart d'entre nous pressentent en effet que le terme de « guerre froide » symbolise une réalité originale exigeant un comportement original et une façon particulière de combat.

Dans la guerre normale, qui ne commande pas renonce en grande partie à penser, et celui même qui commande ne pense qu'en fonction de la victoire. La guerre froide, en revanche, doit être pensée sans cesse, dans sa nécessité, ses limites et ses buts. Aussi, l'interprétation trop courante et répandue de guerre froide entendue comme guerre chaude en puissance, ne correspond-t-elle pas à la réalité, imposant de ce fait des durcissements et des antipathies quasi homicides, provoquant des répugnances, des errements et des refus. Si telle est la guerre froide, disent la plupart, nous ne l'acceptons pas ; ou bien, par réaction, nous les voyons passer à l'adversaire. Ce sont parfois les meilleurs, les plus sensibles au désaccord entre rhétorique et réalité de fait.

Il vaut donc mieux tenter de voir comment se présentent dans la réalité les éléments constitutifs de la guerre froide. Ces éléments sont indissociables, groupés en cercle et de telle sorte qu'ils se maintiennent actifs et se conditionnent l'un l'autre. Le premier de ces éléments est l'épreuve de force entre le bloc soviétique et le bloc atlantique. C'est le plus simple et le plus clair. S'il était le seul, nous ne pourrions le distinguer de ces états de tension entre puissances auxquels l'histoire nous a accoutumés. Les solutions dans ce cas seraient traditionnelles : partage contractuel du monde en zones d'influences, équilibre de forces ou guerre effective. Ces alternatives transparaissent en effet quotidiennement dans les discussions politiques et dans l'action même des Chancelleries, mais il est probable que tous, même ceux qui les soutiennent, sentent ce qu'elles ont de désuet, d'anachronique et combien elles sont inadaptées à la réalité nouvelle. Car ce

ne sont là que recettes dont l'efficacité s'amenuise avec la désagrégation du monde des Nations. En second lieu, l'expérience du passé nous montre que, ces alternatives une fois admises, la plus probable est la guerre, au moins en tant qu'acte final ; pour l'écarter il conviendrait de les écarter toutes comme inutilisables et adopter de nouveaux instruments propres à mesurer et maîtriser une nouvelle réalité.

Le deuxième élément de la guerre froide est celui que nous connaissons sous le nom de lutte des classes. Plus complexe et confus que le premier, il mérite qu'on s'y attarde. En premier lieu, il est impossible d'en prévoir la fin. Le monde occidental tend à surestimer les réformes sociales et le bien-être économique comme moyens d'obtenir une trêve immédiate. En réalité, la lutte des classes a pénétré de façon si profonde dans la conscience humaine qu'elle ne pourra se résoudre qu'en atteignant à des formes de démocratie intégrale, encore extrêmement hypothétiques. L'égalité économique n'est pas un des aspects essentiels de la démocratie, comme on a trop tendance à le croire ; la démocratie la plus évoluée peut très bien se concilier avec le maximum d'inégalité économique. C'est, en revanche, un des caractères essentiels de la démocratie que le refus de voir, entre un homme et un autre, des différences « de nature », fût-ce même de cette seconde nature que l'homme trouve devant lui en venant au monde, constituée précisément par les classes sociales. La démocratie au contraire se révèle favorable à toutes les différences de pouvoir économique, de prestige et d'autorité, que la société établit par le truchement du pouvoir public et de l'opinion ; et elle est d'autant plus totale qu'elle accepte davantage ce verdict social, avec les différences énormes qu'il entraîne.

Soulignons au passage que la démocratie a rencontré des difficultés dans le fait d'avoir eu à s'établir sur un fond religieux catholique, le catholicisme étant religion de l'*être* et acceptation de l'ordre divin de la nature ; alors qu'elle s'est mieux développée sur le protestantisme qui conduit au *devoir être* et dans lequel Dieu lui-même prend l'apparence d'une conquête. La vie religieuse d'aujourd'hui est trop complexe en regard de cette trop simple considération : celle-ci

n'en éclaire pas moins l'inclination communiste de certains milieux protestants et anticatholiques de « pointe ».

La lutte des classes sort de plus en plus du cadre « misère contre richesse », pour entrer toujours davantage dans celui de « révolte et ascension des races ex-inférieures ». Ses aspects raciaux sont plus puissants et plus virulents que ses aspects économiques, et, en tous cas, ne se laissent pas dominer par l'économique. Il s'agit là d'un règlement de comptes réclamé par les cuisines aux salons d'une société qui accepte abstraitement l'antiracisme. Son objectif principal n'est pas l'égalité économique, mais une structure sociale où les différences, économiques ou de pouvoir, ne seraient dues, dans tous les cas, qu'à la charge, la fonction, la délégation ou le grade. En ce sens, l'Union soviétique, loin d'être antidémocratique, comme l'affirment les polémistes, nous offre peut-être l'hypothèse d'une démocratie intégrale, dénuée de correctifs. Elle a en effet dévalorisé le mérite, l'importance et le génie lui-même « en nature », même lorsqu'ils se présentent individuellement. Seul le pouvoir public peut conférer ou ôter à quiconque ces vertus. Aussi est-il vain d'espérer dévier la lutte des classes sur le terrain du bien-être et de la juste répartition économique, car elle est chargée d'exigences « totales », dont la satisfaction apparaît lointaine.

Si la lutte actuelle se déroulait sur le thème « égalité contre inégalité », la bourgeoisie du monde capitaliste aurait un jeu plus facile et moins équivoque. Elle n'accepte pas l'égalité économique, mais elle est en mesure de démontrer le peu de fondement de ce principe en utilisant les arguments et les exemples que lui fournissent ses propres adversaires ; elle peut en effet montrer que ce principe est, au fond, peu démocratique, en soulignant les inégalités existant en Union soviétique et les énormes différences d'autorité dues à la dictature. Mais le thème réel de la lutte, c'est l'antiracisme ; et voici que la bourgeoisie, malgré ses bonnes raisons économiques, même si elle tente de demeurer sur le terrain économique avec les « réformes » et le « bien-être », se sent obscurément troublée. Elle n'a jamais accepté la péréquation économique, mais elle a adopté presque unanimement les principes de l'antiracisme, non seulement envers les lointains, mais aussi envers les

proches, autrement dit, à l'égard des « inférieurs » en tant que classe. Elle traîne ainsi, entre « assurances » et « réformes » un sentiment d'incohérence, qui n'a rien à voir avec la gêne du « ventre plein » devant les ventres vides. C'est plutôt le sentiment qu' « assurances » et « réformes » n'atteignent pas leur but.

Le « remords », la timidité, la « honte » dissimulée de la bourgeoisie devant ceux qu'elle doit exclure de sa table et de ses conversations, son sentiment de vivre avec le privilège d'une supériorité abusive, autre qu'économique, et que les mêmes hommes obtiendraient peut-être, dans une société transformée, l'intime « complicité » avec l'adversaire, la peur, enfin, de s'opposer à la « fatalité » sociale, en sont des signes aujourd'hui évidents. On remarquera en outre que les appartenants aux classes supérieures, dans leurs luttes instestines (les cadres, par exemple, contre les patrons d'une entreprise) adoptent les principes, les sentiments et la terminologie utilisés par les « inférieurs » dans la lutte des classes.

Les obstacles d'ordre intellectuel que la bourgeoisie actuelle oppose de façon convaincue à ses adversaires sont donc relativement minimes. En considérant dans quelle mesure, du moins dans nos pays, la bourgeoisie est moins attaquée par son ennemi, de l'extérieur, que dans son esprit et son cœur, sa résistance obstinée nous étonne et nous sommes conduits à en chercher les raisons. Nous voyons alors une raison majeure dans l'instinct de conservation, non seulement personnel, mais aussi de certaines valeurs, que l'existence et la suprématie personnelle, sans trop de conviction ou passivement, maintiennent vivantes dans le monde. Et cette raison, survivre, se conserver, qui pourrait sembler une manifestation de mollesse ou d'égoïsme, se révèle au contraire comme la plus valable, celle qui renferme la plus haute valeur morale. La bourgeoisie se trouve en effet placée devant la menace d'un anachronisme historique, une révolution violente, qui se propose de supprimer les groupes aujourd'hui dominants et les valeurs « bourgeoises ». Cette menace a accentué la crise de la bourgeoisie et l'a forcée à des concessions auxquelles elle se serait refusée en d'autres circonstances, mais elle fait en même temps de sa résistance une résistance légi-

time et, du moins sous cet angle, la rend plus « moderne » que ses adversaires.

Les grandes révolutions du passé, il est vrai, n'ont pas été bienveillantes à l'égard des individus, des groupes et des valeurs qu'elles ont « liquidés ». Leur cruauté historique s'est revêtue aux yeux de la postérité d'une séduction morale et esthétique, considérée comme purificatrice, féconde, ou, du moins, nécessaire. Ainsi s'est développée une rhétorique parlant de révolution comme d'un acte de Dieu, d'alluvion, de feu, de société pourrie, de fondements taraudés, jusqu'au proverbe « pour faire une omelette il faut bien casser les œufs ». En réalité, la guerre froide, l'ère de la guerre froide, comme nous allons le voir, n'admettent pas les disparitions, abolissent la rhétorique du « balai », rendent sacrée, enfin, la défense de ceux qui refusent de disparaître. La guerre froide stabilise la révolution, c'est une création vers laquelle convergent la conscience révolutionnaire et conservatrice. Dans le monde de la guerre froide, est sacré celui qui lutte contre la mort.

L'antagonisme soviéto-américain et la lutte des classes sont les deux éléments constitutifs de la guerre froide ; ils ne font qu'un dans la réalité concrète et ne sont dissociables que dans l'abstraction. Leur conjonction est cependant imprécise, et c'est sur ce point que s'appuient les propagandes. L'une des deux propagandes soutient en effet que la puissance et les intérêts de l'Union soviétique s'identifient absolument avec les intérêts du prolétariat en ascension et des « opprimés » de toutes les parties du monde. La propagande adverse soutient au contraire que, le régime soviétique étant impérialiste et réactionnaire, il milite dans le camp opposé à celui du prolétariat.

Ces arguments appartiennent l'un et l'autre au bas répertoire de la guerre froide. En fait, l'articulation entre les intérêts des deux empires et ceux des parties en présence dans la lutte des classes, est incertaine et mouvante ; ces intérêts se combinent de différentes façons, souvent partielles ou paradoxales ; ils ne se rencontrent jamais de front, mais toujours d'angle ou de biais. Nous relevons également un double effet obtenu par la Russie soviétique dans la lutte des

classes : elle a conduit la bourgeoisie à un degré jamais atteint jusque-là d'appréhension et de faiblesse, mais elle lui a fourni du même coup un motif de résistance qui, dans le monde moderne, devient de plus en plus « moral », le refus de la destruction.

C'est de cet ensemble de considérations que nous partons en parlant de guerre froide. Deux grands empires, chacun patronnant une différente hypothèse de vie démocratique, sont engagés dans une compétition qui ne se déroule pas de façon directe, mais en essayant d'accaparer le consentement des autres peuples et le cours de leurs nécessités révolutionnaires. Chacune de ces deux grandes puissances entend représenter les masses humaines et leurs intérêts « réels » ; chacune entend être la seule représentante d'un « monde libre » particulier. Toutes deux sont démocratiques, mais cela ne signifie pas pour autant qu'elles se ressemblent et doivent présenter le même attrait aux yeux de chacun. Une hypothèse démocratique peut réussir ou échouer, exalter ou nier la dignité et la vie même de l'homme. Il n'y a probablement personne qui soit réellement indifférent à l'égard des deux systèmes antagonistes et ne prenne parti en se basant sur le jugement, les intérêts et le goût esthétique.

Moi-même, qui écris ces lignes, je pense que la vie américaine est la mieux appropriée à l'homme et que, dans sa fluidité, elle lui ouvre de plus grandes possibilités d'avenir. Pourtant, en écrivant cet essai, je m'aperçois que la raison me contraint à mettre en sourdine mon américanisme. Il ne s'agit plus en effet ici d'un jugement d'ensemble. L'un et l'autre système nous créent, en quelque sorte, des obligations historiques que nous devons assumer ; et chacun d'eux transmet au dehors de lui-même, indépendamment de sa propre réussite, au tribunal médiateur de la guerre froide, des instances que celle-ci ne repousse pas. Pour autant que l'un des antagonistes nous soit désagréable, il n'est pas admis de souhaiter sa suppression ; les instances révolutionnaires, d'où qu'elles viennent, trouvent dans la guerre froide une sorte de conservatrice.

Ces prémisses impliquent une conséquence que l'histoire a déjà confirmée. Les deux grandes guerres mondiales furent

perdues par la nation, l'Allemagne, qui les avait déclenchées. La véritable raison de cette défaite c'est que l'Allemagne eut tort ; aussi a-t-elle vu le monde entier se dresser contre elle. Et cependant nul n'ignore que les torts historiques de l'Allemagne n'étaient pas plus lourds, avant le recours aux armes, que ceux, particulièrement graves, de ses adversaires. Le tort est donc de celui qui déclenche la guerre ; avoir tort signifie destruction et catastrophes. De terribles exemples montrent que la guerre contemporaine n'est plus un simple rapport de forces à l'ancienne mode, comme le croyait l'Allemagne avec ses « réalistes » ; il s'agit bien plutôt d'une épreuve de raison. Dans le monde interdépendant d'aujourd'hui, être réaliste, c'est avoir raison.

L'arme véritable du conflit, son enjeu, son jury, est en effet constitué par cette masse confuse, ouvertement ou secrètement divisée, de façon consciente ou inconsciente, entre les deux parties antagonistes, et ce tant que la guerre demeure guerre froide. Chacune des deux parties sait, presque avec certitude, qu'elle sera détruite en déclenchant la guerre. La situation est donc bien différente de celle de deux grandes Puissances, de force égale ou sensiblement égale, ou, du moins, ignorant chacune la force de l'adversaire comparée à la sienne propre, et tenant la guerre comme en suspens, par crainte de la défaite, tout en s'efforçant de s'affaiblir mutuellement dans un état de guerre non effectif. Semblable situation aboutit normalement à la guerre chaude, dès que l'une des parties est la plus forte ou se croit telle. Mais, désormais, la force consiste surtout dans le fait d'avoir raison ; celui qui provoque le conflit perd à la fois raison et force.

De l'ensemble de ces observations, il ressort que la guerre froide apparaît comme insoluble et se présente, sous un certain aspect, comme une abstraction différant peu de la « révolution permanente ». Elle nous apparaît démesurée et perpétuelle, infinie dans l'espace et le temps. L'Occident contemple, en imagination, une série illimitée de jours à venir, au cours desquels les conflits sociaux, la révolte latente, la peur et la menace de guerre, rendront particulièrement difficile la jouissance des biens de la vie.

Il y a deux termes à l'alternative de la guerre froide pour

ceux qui ne tolèrent pas semblable perpétuité ; elles ont été toutes deux expérimentées, mais en d'autres circonstances, alors qu'elles avaient le plus de chances de succès. L'une est la guerre chaude, l'autre le fascisme. Avec la première, on tente de résoudre la guerre froide en un acte « chirurgical » ; avec la deuxième, nous nous isolons artificiellement en niant la lutte des classes, en créant un ordre arbitraire dans les limites de l'État. Ce sont là les solutions fiévreuses de ceux qui n'ont pas compris le caractère de la guerre froide ; aussi toutes deux ne peuvent-elles que nous mener inéluctablement au désastre.

★

L'examen du terme de « guerre froide » nous conduit donc en premier lieu à constater que celle-ci se déroule sur un fond d'indétermination. La conscience des participants coïncide rarement avec l'une des forces en action ; le destin de la plupart est de partager leur adhésion, bien qu'en mesure différente, entre une force et l'autre. Partagé, le prolétariat, dès qu'il atteint à la conscience de ses actes ; quant aux déchirements intimes de chaque individu bourgeois, inutile de s'y attarder. Bien peu nombreux sont ceux qui, tout en militant dans un camp, n'aient vu parfois leurs intérêts coïncider avec ceux du camp adverse et lui eussent souhaité de ce fait une victoire partielle s'ils n'avaient redouté de plus importantes victoires.

Mais, en dépit de son indétermination, la guerre froide existe ; tous sont contraints de prendre part à une lutte dont ils distinguent mal les buts et les antagonistes. La guerre froide n'attend pas notre adhésion. L'individu qui déclare refuser la guerre froide est un personnage de dessin humoristique ; il en va de même pour l'intellectuel qui la déconseille à l'histoire et à lui-même. Chacun de nous s'y trouve plongé et mène sans trêve un combat quotidien : passivement, dans une atmosphère tendue, saturée d'antipathies, dissociant l'espoir de la fantaisie, dénuée d'amour et pauvre de joie, avec la seule consolation des ivresses poétiques et visionnaires faisant irruption sur une terre vidée de vertus humaines ; activement, dans ses journalières et souvent inconscientes

réactions. « Refuser la guerre froide » est une prétention ridicule. Il est en revanche justifié de ne pas vouloir la mener avec la mentalité, les critères et le code de la guerre normale.

Pour nous, Occidentaux européens, la guerre froide et son acceptation ne peuvent être synonymes de lutte anticommuniste. Nous savons par expérience combien il est malaisé d'induire l'intellectuel européen à faire sienne et sans restriction, en tant que belligérant, la cause anticommuniste. Les Américains s'étonnent de voir nos intellectuels, même lorsque ceux-ci répugnent au communisme, se refuser à ne considérer les communistes qu'au titre de soldats d'une puissance ennemie. Mais, en Amérique, la situation est tout autre que chez nous. La guerre froide intérieure n'y revêt qu'un caractère sporadique, non seulement en raison d'une majeure richesse, mais aussi du fait qu'elle se trouve inhibée par l'antagonisme général d'une société basée sur l'idée de compétition. Le communisme et l'Union soviétique ne sont pas, et ne semblent pas être, comme chez nous, une réalité intérieure, un problème des consciences. Les communistes sont des « étrangers » ou des « émissaires » de l'étranger ; la chasse au communisme y prend figure de chasse à l'espion parachuté. Le communisme n'est pas né et n'a pas été élaboré en Amérique : bien mieux, la vie américaine a apporté, dès ses débuts, en réponse aux mêmes exigences des solutions différentes et originales ; elle a commencé par une révolution qui, avec le temps, nous apparaît toujours plus en antithèse avec nos propres révolutions. L'Américain moyen considère le communisme comme mauvais et agressif, et, surtout, comme une idée non américaine, que l'on peut éliminer de la nation sans porter atteinte à son intégrité.

En Europe, il en va autrement. Non seulement du fait que les communistes y sont nombreux, mais parce que le communisme, facteur sain ou morbide soit-il, est « dans » l'Europe ; et, en substance, plus profondément, je crois, que ne peut l'être le credo américain en l'*american way of living*. La philosophie communiste est née dans nos universités ; et si la Russie communiste présente un aspect oriental qui échappe en général à notre appréciation, elle n'en constitue

pas moins une application d'une doctrine étudiée dans nos écoles. Le communisme est un jeu que nous voyons se dérouler sur notre propre échiquier ; les données, les exigences, sont historiquement analogues. L'intellectuel européen estime qu'en lui refusant une existence positive, en le qualifiant de « mal » ou d' « erreur », il trancherait dans le vif de sa propre expérience philosophique, historique, ou simplement vitale.

Que pour nous, Occidentaux, l'essence de la guerre froide doive être cherchée ailleurs que dans le simple anticommunisme, il n'est que d'examiner les arguments polémiques jetés en vrac dans nos journaux, nos livres et nos revues. La plupart de ces arguments nous laissent perplexes, et si nous allons au-delà d'une adhésion de caractère pratique, se révèlent peu explicites, superficiels et provisoire, tout autant ou presque que ceux lancés contre nous par l'adversaire. Ils visent trop haut ou trop bas, se bornent à un duel politique ou impliquent des appréciations sur la nature humaine, dont on peut disserter à l'infini. Pour intéressants qu'ils soient, nous ne pouvons les utiliser comme armes quotidiennes contre un régime ou un gouvernement. L'expérience démontre en effet que leur force de persuasion est médiocre par rapport à la fin pratique vers laquelle ils tendent.

Je laisserai de côté les arguments relevant de l'idéalisme sous toutes ses formes et se prévalant de la « priorité » et de la « supériorité de l'esprit », de « l'esprit qui fait l'histoire », arguments qui sont désormais tombés dans la banalité. Il est également inutile de s'étendre sur les arguments patriotiques, déchus au rang d'expédients que l'adversaire utilise tels que contre nous. Mais il est un argument cher aux intellectuels, qui entretient de ses variantes des milliers d'ouvrages et d'opuscules. On pourrait le ranger sous le chapitre « vérité et mensonge ». Il porte sur les mensonges du monde communiste, son mépris de la vérité, l'usage indifférencié du vrai et du faux en fonction du but à atteindre, bref, l'adoption de la vieille règle, selon laquelle « la fin justifie les moyens » et la méconnaissance de l'avertissement que « le mensonge pourrit le monde ». On peut voir en cet endroit, de façon exemplaire, quelles difficultés nous attendent à vouloir utiliser à une fin polémique immédiate des arguments de cette sorte.

Je me contenterai d'effleurer cette question, qui implique nombre d'observations analytiques et fera l'objet d'un autre essai. Je veux seulement souligner ceci, que le « mensonge » qui prédomine dans les relations sociales et dans la pratique politique du monde soviétique ne peut être étudié en soi. Il nous faut considérer la diffusion de l'état de mauvaise foi dans notre monde démocratique, qui a fini par devenir une sorte de qualité naturelle des rapports humains. On assiste aujourd'hui à une nouvelle forme d'hypocrisie, non plus individuelle, mais générale et collective, qui ne peut être mesurée avec un critère moral. Le système social basé sur le principe que l'homme ne vaut que par la fonction que la société lui assigne, normalise la mauvaise foi, légitime l'opportunisme et les dissocie de l'idée de méchanceté.

Approfondir ces observations pourrait nous amener à concevoir une nouvelle hypothèse quant à la nature humaine et une nouvelle idée de l'âme, faits devant lesquels l'intelligence et une froide lucidité peuvent nous rendre meilleur service que l'indignation morale. L'idée fonctionnelle de la vérité dans la socitété soviétique est peut-être une forme d'adaptation, devenue nature et âme, à une nécessité vitale du monde d'aujourd'hui, se révélant chez nous comme une source de duplicité, de remords et d'agitation ; la nécessité d'être conforme à la société, d'être société. Mais je suis contraint d'interrompre ce développement. Il s'agissait surtout de remarquer que nous subissons tous, à des degrés divers, la même crise de la « vérité » et de l' « âme » ; nul ne peut trancher nettement. Dès que nous voulons, dans un but pratique, porter la guerre froide sur un terrain qui n'est pas le sien, nous sommes destinés à entrer nous-mêmes en état de crise. L'action de la guerre froide doit être maintenue dans les limites où elle est claire, nette et convaincue.

★

Indéterminée dans les faits, la guerre froide requiert de notre part un contrôle précis de l'esprit. Chercher à la rompre par le fascisme est la pire des solutions, mais on ne peut davantage se réfugier dans le neutralisme ou feindre de suivre une

troisième force qui n'existe pas. Le neutralisme, l'appel à une troisième force, sont de justes intuitions, aboutissant à des conclusions erronées par manque de clarté intellectuelle. Car c'est en effet une juste intuition de ne pas considérer la guerre froide comme une guerre « en suspens » ; y participer comme le voudraient les propagandistes reviendrait à faire violence et presque, outrage, à sa nature. Il apparaît ainsi nécessaire de réformer en nous-mêmes l'idée que la guerre froide est un mal absolu.

Il conviendra de retenir notre attention sur ce point, que la guerre froide est née en même temps que les grands organismes internationaux, tels que les Nations Unies, qui se sont proposés d'instaurer une loi internationale capable de régler les conflits entre nations. Il faut observer en outre que les litiges soumis au jugement des Tribunaux, nous offrent, dans le domaine privé, un exemple de guerre froide, dont ces mêmes Tribunaux seraient les instruments. Dans sa forme indéterminée, la guerre froide peut être considérée comme une Institution incorporelle, un instrument positif pour contenir et régler les antagonismes, une nouvelle création de la conscience humaine, incertaine certes et transitoire, mais instaurée sous la menace permanente d'une régression vers les origines, comme son nom ambigu le révèle. C'est de la régression vers les origines que cette création humaine doit être préservée.

Des organismes internationaux comme les Nations Unies, en dépit de leur utilité, prêtent le flanc à de faciles critiques. Ils sont bureaucratiques, abstraits, sans grand rayon d'action ; les États qui les composent sont tous parties en cause, aussi, dans le débat, leur jugement ne peut être que de valeur douteuse ; personne ne s'est jamais soumis aux décisions d'autrui lorsque ces décisions lui étaient contraires. Les organismes internationaux n'ont aucune juridiction sur la lutte des classes à l'intérieur des nations et leur contrôle sur les antagonistes actuels demeure de ce fait en grande partie académique. Ils semblent donc nous offrir un spectacle de vanité et d'impuissance verbeuse. Mais notre appréciation se transforme si nous les considérons comme les signes d'une réalité historique peu saisissable et dont l'humanité a pris conscience sous le nom de guerre froide. La conscience de la guerre

froide, conflit rationalisé, et des limites qu'elle a imposées, est une acceptation solennelle du « tribunal du monde » ; c'est admettre que la guerre et le « tribunal du monde » sont désormais indissolubles. Et ce tribunal est efficace, car il sait donner défaites et victoires, ou, en cas de conflit ouvert, de terribles châtiments.

Les divisions mêmes et les incertitudes au sein des peuples, qui sembleraient essentiels dans une guerre chaude, font partie du caractère d'une guerre rationalisée. Elles contraignent les deux parties à la nécessité quotidienne de convaincre leur juge. On nous dit, il est vrai, que le bloc russe ne connaît pas ces incertitudes, et partant, se trouve plus fort et mieux préparé pour l'agression. On nous dit encore que la Russie est sûre d'attirer dans son camp les masses inconsistantes de la partie adverse et trouve ainsi dans la guerre froide un moyen plus efficace pour l'emporter. Je constate toutefois que le monde américain est tout aussi compact que le monde soviétique ; il n'est peut être pas mauvais que, étant le centre de force de notre camp, il devienne chaque jour plus compact.

L'enjeu de la guerre froide n'est pas situé dans les deux centres de force, mais bien plutôt dans les peuples, beaucoup plus nombreux, oscillant entre ces deux centres, quelle que soit leur position officielle. Un véritable passage en masse vers le camp russe au cours de la guerre froide ne trouve aucune justification dans l'analyse des intérêts ; il ne s'est d'ailleurs jamais avéré spontanément. Aussi le camp soviétique doit-il, à l'instar du nôtre, subir les lois de la guerre froide. Là bas, comme ici, agit la conscience de la guerre froide, cette conscience morale et inhibitrice qui unit le sentiment de la justice à la crainte du châtiment. La guerre froide est une réalité qu'il n'est pas permis d'offenser impunément. Il n'est pas permis d'offenser cette réalité en recourant à la guerre chaude, que la guerre froide relègue, de par son nom même, parmi les coupables anachronismes d'un monde irrationnel.

Accepter la guerre froide signifie accepter en même temps que le tribunal, le débat, la réalité naturelle de la lutte des classes, la notion de l'homme belliqueux, sans se laisser aller,

par exemple, à des idées contre nature telles que la collaboration des classes, du moins comme celle-ci se présente dans le monde européen occidental. Mais, dans la guerre froide, le débat assume certains caractères précis. Il ne prévoit pas les intransigeances propres à la guerre chaude, l'ostracisme envers l'ennemi, la séparation nette entre les deux camps, ni la distinction entre *missi angelici* et *missi diabolici*. Nous avons vu que le propre de la guerre froide était une certaine part de confusion entre nos propres raisons et celles de l'adversaire, une certaine duplicité, une incertitude dans le tracé du front de combat. La règle *est est, non non,* à laquelle nous sommes invités ne correspond pas à l'état des consciences ni au caractère de la guerre froide. Si nous l'adoptions, nous nous trouverions dans une guerre chaude menée avec hypocrisie. Les Occidentaux qui acceptent le combat devraient se dire que leur but n'est pas de détruire le communisme, peut-être même pas de le vaincre dans le sens conféré à ce mot par la guerre chaude. Le communisme ne peut faire peur à celui qui croit à la guerre froide comme à une réalité morale ; il ne fait peur qu'à celui qui voit en elle une guerre chaude dissimulée. La phase de l'histoire ressemblant le plus à la nôtre est, de l'avis de tous, celle où le monde païen, syncrétiste et universaliste d'Hadrien et de Marc-Aurèle subissait la pression du christianisme. On s'est accoutumé à dire que le christianisme vainquit ; en fait ce fut un christianisme modifié qui l'emporta, adapté et enrichi par les obstacles moraux et physiques rencontrés sur sa route ; et il serait plus exact de dire que les deux antagonistes vainquirent et survécurent sous l'étiquette chrétienne. Cette longue résistance alla finalement à l'avantage de l'un, de l'autre, et de notre propre civilisation. En effet, ce ne fut pas, sinon épisodiquement, le christianisme primitif intégral (qui aurait appauvri le monde par son injustice) qui prévalut. Toutes les valeurs du paganisme furent sauvées par la civilisation vivante du christianisme devenu doctrine et religion de l'État ex-païen. Les grandes vertus chrétiennes devinrent les normes, les idéaux et les motifs de prédication de la société primitivement païenne, et demeurèrent tels jusqu'à nos jours, où ils se révèlent insuffisants. Il n'y eut jamais une véritable so-

ciété chrétienne dans le sens politique du terme, sinon exceptionnellement, au plus grand regret de tous les réformateurs, comme on ne vit jamais ces vertus se réaliser en tant que critères immédiats d'action politique. De même, je pense que notre but ne doit pas être de vaincre la religion communiste : il doit être au contraire de lui assigner la place, et celle-là seule, qui lui revient, de limiter sa portée dans la société et en nous-mêmes, de préserver les droits du « monde », de lui ôter l'idée de fonder un royaume de Dieu, de sauver, enfin, toutes les valeurs du laïcisme.

Tels sont les caractères négatifs de la guerre froide. Il en est cependant de positifs, puisque nous devons la combattre positivement et ne pouvons nous borner à une série d'abstentions. La guerre froide suppose un enchaînement confus de raisons et de torts. A tort, de façon absolue, celui qui cherche la solution violente, un de ces dénouements unilatéraux et arbitraires refusés par la complexité de la situation ; celui qui ramène la guerre froide à la guerre chaude d'hier, de laquelle, réalité puissante mais encore informe, elle essaie de se libérer. Car, du fait qu'elle concerne chacun, sous toutes les latitudes, qu'elle transpose lentement dans son creuset l'ensemble des conflits de nations et de classes, en un moment particulièrement litigieux de l'histoire humaine, la guerre froide, tribunal du monde, signifie que toute solution totale est une injustice et un délit.

Chacun de nous a la mission de faire survivre, à travers les froides brumes de ce débat, ses principales raisons de civilisation ; je dirais même que c'est là la seule mission authentique de chaque individu humain. Il faut veiller sans cesse afin que nul ne prenne l'initiative de la décision fatale. L'homme public doit viser par sa décision à empêcher la violence et à sauver cette nouvelle forme de Cour suprême, la guerre rationalisée. Le premier engagement que doit prendre celui qui vit dans la guerre froide, envers lui-même et la société, est : je ne subirai aucune violence ; je ne me soumettrai pas ; je ne permettrai à quiconque de me supprimer avec ce que je représente.

Nous avons vu, au cours de cet essai, que dans nos pays la bourgeoisie est peu convaincue et a peu de raisons valables

de se défendre, hormis l'instinct de conservation et le propos de ses membres de demeurer sur la brèche, nantis des valeurs qu'ils portent en eux-mêmes par le simple fait de vivre. Serait-elle unique, cette raison apparaîtrait comme suffisante, peut-être la seule vraiment valable, au point de rendre légitime toute défense. La loi de la guerre froide ne veut pas de disparitions, d'amputations, d'abolitions.

La règle qu'elle nous impose est celle d'accepter et de mener le débat, en nous portant toutefois garants contre toute tentative de solution radicale. Par quels moyens? La pratique politique nous le dira selon le principe de l'opportunité. Dans ces limites, je pense qu'il faut laisser à César ce qui revient à César, comme les réarmements et les alliances. Il faut les accepter comme une ganratie de dialogue, fût-il litigieux. Réarmement et Pacte Atlantique ne sont nullement des garanties de paix, comme le soutient la propagande, mais les garanties d'une nouvelle conception de la guerre, la guerre froide, qu'ils maintiennent en vie, en l'empêchant de régresser vers ses romantiques et horribles origines. Peu intelligent, et ignorant le caractère de la guerre froide, tel nous apparaît le fanatique intransigeant ; de même le neutraliste qui la refuse et n'y participe pas dans les conditions exigées. Cet essai ne veut pas se ranger du côté du « dialogue » avec l'adversaire. Semblables positions se sont révélées fausses et néfastes. On peut reprendre ici l'analogie avec le tribunal ; de bons et sincères plaideurs maintiennent entre eux des rapports tendus, fermés et rigides. Il convient toutefois de reconnaître la réalité du tribunal créé par l'histoire, savoir y insérer sa propre querelle ; empêcher quiconque de nier cette réalité.

En parlant d'une interdiction que la guerre froide nous impose, de donner une solution radicale et violente au débat, j'entends parler des solutions totales s'associant à l'idée de guerre chaude et non de celles partielles qui constituent la dynamique de la guerre froide. La guerre froide n'est pas idyllique ; elle a encore son proche passé dans la guerre chaude. Elle implique une série d'épreuves de force, qui constituent une nouvelle forme de lutte, le vrai réformisme de notre temps. Ce que la guerre froide confirme, c'est le libéralisme

particulier à une époque non libérale : toutes les instances sont admises, mais elles sont souvent ensanglantées. Parmi les épreuves de force il y a aussi les soulèvements, les révolutions et les guerres locales.

Le déclenchement d'une guerre chaude ne peut être automatique. Des expressions comme « les fusils qui partent tout seuls », « l'étincelle qui met le feu aux poudres », bien que traînant encore dans les discours politiques et dans les ouvrages des publicistes, n'ont plus aucun rapport avec la situation présente. Aujourd'hui, la guerre ne commence que par calcul et volonté. Des provocations, aussi graves que nombreuses, ne suffisent plus à déclencher la guerre chaude, elles sont même accompagnées d'une entente tacite considérant provocation et guerre comme deux faits de nature différente. On les met, en quelque sorte, sur le compte de la guerre froide, de la même façon que les guerres locales, que celle-ci restreint et, dans une certaine mesure, dénature. Comme la guerre de Corée. La rhétorique de la « surprise » et de l' « étincelle » a désormais pris fin. La guerre froide a recueilli les querelles, les soustrayant ainsi pour une grande part à l'imprévu. La guerre froide est elle-même une création volontaire. La rompre pour retourner à la guerre chaude requiert non certes un automatisme, mais bien plutôt un violent effort de volonté, pour lequel l'excuse de provocation n'est plus valable. Porter les querelles dans le cadre de l'Institution, dans la guerre froide, si fastidieuse et imparfaite, aujourd'hui à notre disposition, présente certes d'angoissantes difficultés psychologiques et économiques. La guerre froide est toujours en état de crise. Elle doit pourtant trouver en elle-même les moyens de résoudre ses propres problèmes et ne jamais recourir aux moyens, désormais assimilés au délit, de son horrible mère.

La connection maintenant stable, entre guerre impérialiste et lutte des classes, qui ont perdu dans ce rapport leur physionomie primitive, tout comme entre la guerre et l'ensemble des masses mondiales, presque automatiquement contraintes de fondre sur le provocateur, nous montre que l'ère des grandes guerres est vraiment close, même si l'avenir immédiat nous préparait d'ultimes convulsions. S'il est vrai

que la Haye, Genève et les Nations Unies demeurent des assemblées idéales ou des Tribunaux abstraits, d'une médiocre efficacité pratique, la guerre n'en commence pas moins à se légaliser précisément dans la guerre froide, caractéristique de l'ère des Nations Unies. Et ici l'agresseur est puni dans les modes propres à la guerre, par la défaite et la destruction ; il est détruit comme l'histoire détruit ses propres anachronismes.

On peut du reste observer la même transformation dans la guerre intérieure, dite lutte des classes, comme le savent tous ceux qui réfléchissent sans se laisser abuser par les apparences. La révolution qui s'achève par l'épuration et le massacre, unilatérale, chirurgicale, visant à établir sans partage la dictature de la catégorie sociale qui en a pris l'initiative (c'est en quoi sont identiques une révolution communiste et faciste), une révolution du type français ou russe, nous apparaît désormais désuète. On peut en dire autant du coup d'État qui prépare l'instauration d'un régime policier. Comme la guerre chaude, une révolution avec barricades, bourreau, destructions d'immeubles et de biens de toute une classe dominante, nous apparaît toujours moins adaptée à la réalité complexe d'aujourd'hui, à une société humaine qui se partage entre des intérêts toujours plus nombreux et souvent osbcurs. Cette révolution qui « tranche », que beaucoup imaginent à venir, est cependant un fantôme qui remonte du passé ; si elle se produit, elle est également anachronique. Nous sommes entrés dans l'ère de la révolution froide ; la révolution elle-même se rationalise.

Qu'elle soit intérieure ou extérieure, la guerre froide fait partie du mouvement général d'un monde qui se rationalise et restreint de plus en plus la marge de l'irrationnel. Un nombre de plus en plus réduit de nos actes échappe encore de façon légitime au rationnel. Des doctrines et des techniques scientifiques, comme la psychanalyse, tirent leur valeur du fait qu'elles sont anti-mystère, insérant les lumières de la raison dans les zones inconscientes de l'esprit humain. C'est justement pour cela que l'irrationnel, repoussé d'une existence de plus en plus rationalisée, dans laquelle le rationnel pénètre de plus en plus profondément, y fait aujourd'hui

irruption à l'improviste, de l'extérieur, de même façon qu'un tremblement de terre ou une éruption volcanique. L'irrationnel poétique lui-même semble de nos jours se libérer et se manifester au-dessus de la vie, en tant que vision et révélation. Mais nous connaissons de moins en moins un irrationnel mêlé intimement à la trame de l'existence, comme en des temps plus infantiles ou l'imagination, l'aventure, le mystère, nous étaient compagnons moins sublimes mais plus familiers. La guerre elle-même, enveloppée des brumes colorées de cet irrationnel quotidien, brillait d'une sorte de primitive beauté et enflammait les esprits.

Désormais la guerre elle-même abandonne le plan de l'irrationnel ; elle se légalise sous le nom de guerre froide et nous impose sa nouvelle loi. Ce qui paraissait beau dans l'irrationnel devient dans le rationnel turpitude, abjection et délit. Si la guerre chaude réapparaît, c'est en tant que crime, et sa conclusion est obligatoire : c'est la conclusion légale, le châtiment du coupable anachronique. On ne peut prévoir s'il y aura ou non une guerre chaude. Mais on peut prévoir la fin des victoires romantiques. Telle est en effet la règle imposée par la guerre froide : la victoire est raison. Qui provoquera la guerre chaude la perdra ; la perdra devant la guerre froide, Tribunal du monde.

GUIDO PIOVENE.

(Traduit de l'italien par L. Bonalumi)

POÈMES

TOUJOURS LES MÊMES

C'était à coups de carabine
que Buffalo Bill autrefois
faisait danser les Iroquois
dans les plumes pour les enfants
de la Galerie des Machines
au large du trottoir roulant

J'appris ensuite la nouvelle
du décès de Cadet Rousselle
dans son habit de papier vert
par un soir d'hiver rue Chevert
Faute d'avoir une tartine
de guerre lasse un mois d'août
le chaperon mangea du loup
et plus seule que biche au bois
je vis s'écrouler sur un banc
Geneviève de Brabant

Dans une glace de la chambre
où se cassait la Tour Eiffel
la Dame Blanche de l'hôtel
pour me passer la corde au cou
filait distraitement son chanvre
au rouet de la Grande Roue

BEL CANTO

Il était un fils de l'homme
aussi doré qu'un jour des prix
Carabi mon ami
Les coqs chantent sur les balcons c'est Rome

A la grâce des sirènes
qui sortent de leur château d'eau
pour un soir les oiseaux
s'engagent à l'Opéra des fontaines

Début suite apothéose
Seul au bar de mon hôtel un
crâne de capucin
pour Pâques fait fleurir son laurier rose

CHANSON DE FONTAINE

Comme chante cet oiseau
en dansant sur son jet d'eau
de l'allée aux cent fontaines
un soleil de cardinal
tombe en pourpre dans la traîne
de la cascade du val

Mais loin de la villa d'Este
au bal des ombres du temps
Vénus a perdu la tête
que sauveront des mains d'homme
par prodige en explorant
la nuit du métro de Rome

Chaque terrassier sans yeux
dans l'entassement des temples
se mêle au secret des dieux
qui cherchent encor leurs membres
mon amour au promenoir
des siècles de sable noir

POÉSIE D'AMEUBLEMENT

A vendre : Château du mystère
de Mistress Sarah Winchester.

Ainsi se nommait l'inventeur d'une arme à feu que la Guerre Civile rendit célèbre et qui mourut dans son lit. Veuve, Mistress Winchester eut conscience du rôle fatal que joue le fusil durant les hostilités ou même en temps de paix. Elle résolut d'aménager sa demeure de Californie afin d'apaiser les fantômes qu'une balle avait projetés dans l'au-delà.

Achetez-la, si vous voulez.
Elle se trouve à San José.

On ne compte ni les fenêtres ni les portes au manoir. Mais les fenêtres sont peintes en trompe-l'œil et les portes ouvrent sur le vide. A l'intérieur, les quarante escaliers de treize marches ne servent qu'aux spectres en quête de panneaux truqués et de trappes à ressort. Car, dès qu'elle eut pris le deuil, Mistress Winchester invita chaque soir les esprits.

Sur la nappe en point de lutin
chantaient les fleurs des gobelins.

Vêtu d'un habit à galons d'or, chaussé d'escarpins à boucles d'argent, un majordome ordonnait ce banquet de l'invisible. « Encore une aile de poulet, Miss Lonesome? » Ou bien : « Un dernier café, Mister Lost? » Mais l'hôtesse bavardait sans se lasser avec ses invités et les charmait tellement qu'ils ne touchaient jamais au festin.

Mistress Sarah Winchester morte
vous attend derrière une porte.

LA FEMME SANS TÊTE

Haute Rue Haute d'Édimbourg
la Reine au masque de velours

debout sur son balcon se penche
vers l'aube de bruyère blanche
lorsqu'un roulement de tambour
ferme le ban de ses amours.

Si le bourreau des revenants
lui permet de garder ses gants
quand l'étoile du Nord s'efface
pour refuser même sa grâce
elle voit la mort en voyant
tomber trois gouttes de son sang

Fève noire ou diable en papier
des pantins bourrant son panier
c'est l'heure à laquelle le Comte
de Mi-Carême fait sa ronde
et jette les têtes d'osier
Impasse de la Fin du Monde

LA SIRÈNE DE SCHEVENINGUE

A Scheveningue sur la plage
où l'ensable le vent du nord
la sirène à bord du *Carthage*
chante encore après le naufrage
la complainte des bateaux morts

Dans la cabine en coquillages
comme un fantôme ivre d'amer
dans son Hôtel du Beau Rivage
le capitaine à l'échouage
dîne d'une étoile de mer

Les tempestaires de passage
ont laissé la digue à vau-l'eau
mais tous ces gauleurs de nuages
fument la pipe après l'orage
tulipe noire à leur carreau

PASSION POUR CARNAVAL

Trognes
bouchonnées à l'eau de Cologne

les lansquenets jouant aux dés sur les tambours
les ribaudes lampant dans les cruchons de bière
ont achevé leur nuit d'amour
au cimetière

Ils sont toujours riants
mais la bouche sans dents

Adieu maison de ville des Rois Mages
à l'enseigne des Trois Couronnes d'Or
Un obus a soufflé leur étoile au passage

Il n'y a plus moyen de vivre au Moyen Age

et las des rondes de la mort
les derniers danseurs se sont égaillés
sur un tableau signé par le Maître à l'œillet

Chaque homme de ce temps est un Christ aux outrages

AIR DE FAMILLE

Je parle du temps où la lande
commençait au bout du couloir
Un enfant perdu dans le noir
écoutait la harpe d'Irlande

Un lutin sortant du lutrin
la chanoinesse de province
rêvait au Passage des Princes
d'offrir un cœur en massepain

L'aïeul au fauteuil à crépine
pour attirer les farfadets
dans sa barbe de serpolet
imitait le château en ruine

Derrière un rideau de brouillard
avec sa pipe un funambule
improvisait un jeu de bulles
sur le tapis vert du billard

et dans le hall sous la verrière
les deux sœurs jumelant leurs cris
affolaient les chauve-souris
du claquement des chambrières

Ma mémoire a subi le sort
pour un soir quelque part en France
où tous ces souvenirs d'enfance
choient du trapèze de la mort

UN SOIR AU MAGASIN PITTORESQUE

Dans l'alcôve donnant sur une cour d'hermine
je me laissais rêver au Noël des angines
Ma mère quand montait la fièvre de corail
faisait tomber la neige en trois coups d'éventail
La licorne échappée à la tapisserie
allumait de son cierge un lustre de féerie
Vendredi l'ingénu descendait du tramway
jaune de Montparnasse avec son perroquet
Une chaîne qui tombe un couvercle qui s'ouvre
Houdini bondissait de la Malle de Douvres
en se vaporisant à la fleur d'oranger
Chez moi c'était déjà l'Hôtel des Étrangers
Anne Bonney pirate au soir de la retraite
tisonnait mon cœur mort dans une chaufferette
Pour m'unir à la nuit avec sa bague d'or
un revenant masqué s'annonçait Belphégor
et j'entendais le Chevalier de Maison Rouge
souffler Sur les rideaux toutes nos ombres bougent
J'éteignais fou de peur mais ravi par le noir
je m'aventurais seul jusqu'au fond du miroir
Magasin Pittoresque où j'ai perdu ma trace
comme un reflet d'enfant pris à son jeu de glace

PARIS DERNIER CRI

Du mouron blanc pour les oiseaux
du vin rouge pour le bourreau
Le fiacre numéro treize
livre les enfants au Père La Chaise

Eaux et Forêts
Coulant de source ô Mélusine
j'entends pleurer ta voix d'ondine
au fond du placard de Gilles de Retz

Cuirs et Crépins
Comme on le pend à vergue haute
Montbars le Frère de la Côte
mâche le soleil dans un sac de crin

Bois et Charbons
Aux boutons d'or des réverbères
c'est Maria la Bouquetière
qui fleurit l'hiver un mur de prison

Du vent pour emporter les pages
de mon premier livre d'images

La mort consigne l'aventure
au dernier Bureau des Poids et Mesures

PAUL GILSON.

D'UN SOMMEIL A L'AUTRE

7 avril

Dès l'approche du jour j'ai senti mon sommeil flotter sur l'air trempé d'océan. Les couvertures militaires, de grosse laine, sont plus rèches que chaudes. Et je dors toujours légèrement dans ce lit de camp si étroit. J'ai toujours aimé les lits larges. Il faudrait qu'une présence humaine conflue profondément avec mon être pour que je supporte longtemps de dormir auprès de quelqu'un.

Je me suis réveillé d'un seul coup. J'ai eu la chance trop rare de rentrer aussitôt dans mon être de veille, jusqu'au fond. Il était très tôt : derrière le grand vitrage le ciel passait avec lenteur du gris mauve au gris laiteux. J'ai voulu assurer la plénitude de mon retour, en gardant l'immobilité du corps et de l'esprit. Aussi n'ai-je pas tourné la tête vers ma montre, dont je percevais la marche fidèle dès qu'en moi je formais son image.

Je me suis contenté de la savoir là, à l'autre bord du tabouret placée, comme je le fais chaque soir, après le pistolet automatique, mes lunettes, et la lampe de poche. Même dans l'obscurité, je puis sans hésiter saisir à volonté l'un de ces objets sans faire tomber les autres. Ce serait inutile au cas de danger nocturne. Les camarades n'y pensent pas assez. Il y a pourtant sept mois que nous sommes en guerre.

La première lueur du jour m'est venue des carreaux de faïence du laboratoire, non pas du dehors. Je suis sensible au vide de ces longues tables si froides au toucher. Je songe aux êtres qui s'y étalent dans les temps paisibles : algues, animalcules des boues sous-marines, poissons des grands fonds. C'est la pensée que j'en ai eue qui m'a tiré tout d'un coup parmi eux, dans leurs abîmes.

Il faut dire aussi que nous avons reçu hier, par H. C. 42,

une information recueillie à Larache, de source sérieuse. Des pêcheurs espagnols, au large de la zone voisine, ont trouvé des débris flottants qui sont ceux d'un sous-marin allemand. Nous avons pu ainsi recouper la nouvelle déjà donnée par l'aviation maritime, qui attribuait à deux hydravions de la base du Sebou le mérite de l'avoir coulé. Nous ne demandions pas mieux que de le croire. Mais ces marins sont toujours si sûrs d'eux-mêmes ! On se méfie.

Ce matin, l'image de l'épave en train de s'engloutir s'est soudain allumée et élargie sous mes paupières encore fermées. Je ne voyais pas le navire du dedans, avec toute sa charge d'horreur humaine, à laquelle, hier, allait ma pensée. Non : une forme longue, brisée vers l'avant, au tiers de sa masse. Elle descendait dans une ombre où se fondaient ses contours. Il s'élevait d'en bas comme une fumée fluorescente, et la vision s'y perdait. Je sentais tout autour, s'agiter, aussi vifs que s'ils remuaient dans mon sang, ces peuples abyssaux que nos luttes soulevaient en nuages de phosphore ou frappaient d'anéantissement.

La guerre ne va pas seulement de l'homme à l'homme, mais, sans que nous y pensions, de l'homme à tous les vivants, comme pour accroître cette zone de solitude qui nous sépare d'eux et qui est déjà, même dans la paix, notre châtiment à tous.

De là je suis passé sans effort à ma méditation de l'aube. Comme je le fais souvent, en ce moment je l'ai dirigée sur la Mère divine sous sa forme de Kali. J'aime son visage bleu sombre. C'est lui que je sentais autrefois sous la nuit sans parvenir à le distinguer ; c'est pourquoi j'ai tant désiré poser ma joue contre la nuit.

J'ai songé d'abord à ces marins (le navire ne remontera plus, il craque, à chacun il reste un instant pour retenir ce tout qui s'arrache de lui). Puis à tous ceux qui n'iront pas plus loin qu'aujourd'hui, et qui ne le savent pas. Ils se réveillent eux aussi, ils mangent sur un corps qui déjà n'en a plus besoin — et ils ne le savent pas. Ils piétinent l'éternelle petite glaise des pensées et des désirs quotidiens qui dans un instant n'auront plus de sens, et l'éternel qui les attend, le vrai, quel qu'il soit, ils ne le connaissent pas.

J'ai songé aussi à la déchirure des âmes qui tenaient par quelque fibre à ces morts du jour. Et tout simplement, à travers l'Europe, à ces millions de vie déboîtées qui peinent dans leurs articulations secrètes. (Pourquoi suis-je resté si sensible à la séparation, moi qui n'ai personne...)

Dans un moment où je tâchais de comparaître aussi pur que possible devant la puissance divine, je ne pouvais pas prier honnêtement pour prendre sur moi certaines de ces douleurs. Non, j'en suis presque sûr, je n'aurais pas le courage de revêtir les plaies de certains blessés, de brûler avec les pilotes qui tombent ; je ne sais pas jusqu'à quel point je pourrais me substituer à eux dans leur souffrance, sans être tenté de refuser ce don et de renier le donateur. Mon corps s'épuise vite. Mais sans doute puis-je vivre (je les connais mieux) les terreurs, les étouffements, et ces interminables dégoûts des humbles, cette pluie quotidienne dont ils n'ont jamais fini d'être imprégnés et qui ne leur laisse pas une accalmie pour tordre leur âme. Je les connais et je me connais parmi eux. Je puis demander à subir à la place de ceux qui résistent moins.

Parmi les cadavres qu'elle foule aux pieds, Kali la Noire, qu'il y ait mon être, afin que de sa mort quotidienne renaisse chaque jour une vie mêlée de plus d'esprit.

J'ai tenté de rester le plus longtemps possible dans les franges de sa lumière, moi qui ne sais pas encore la voir de près. Du moins qu'il en tombe quelques gouttes en moi et qu'elles se conservent là pour ceux qui en auront besoin. Elle n'est jamais perdue. Il en faut tant !... Cette grâce limpide qui est le sang des âmes... Pour laquelle il n'est pas de transfusion humaine.

J'ai terminé par une méditation de bienveillance, sur le thème bouddhique de *Metta*. Adressée aux ennemis (avec Hitler trouver un point de fraternité : l'amour des chiens? celui de la peinture?), aux inconnus (des deux milliards d'êtres humains, combien en ai-je tenus dans un regard attentif?), aux amis (et là, toujours, il me faut lutter pour écarter le visage de : je n'arrive pas encore à voir en elle la pure forme de la Mère). Rayonnée dans toutes les directions de l'espace.

C'est dimanche. Je dispose de plus de temps. Trémau est allé à la messe, à Rabat, et ne reviendra donc pas avant la fin de la matinée. Je suis seul et j'écris ce que je ne peux pas écrire dans un voisinage humain.

. . . .

J'ai travaillé jusqu'à 10 heures et demie dans une paix que je ne connais pas en semaine. Le lieutenant Sémard a passé sa tête par la porte et tenté deux ou trois plaisanteries, mais il n'a pas rencontré d'écho. Il doit y être habitué de ma part. Il sait bien que je n'aime pas mélanger le travail et la « giberne ». Comme il a bon caractère, je suis sûr qu'il ne m'en veut pas. Et d'ordinaire il ne manque point de partenaires ! Nous avons beau former un service bourré d'intellectuels, que de bavardages et de temps perdu !

J'ai coordonné les résultats encore épars du travail de la veille, sur le cahier grenat, à feuilles mobiles, où je note par ordre alphabétique, à mesure qu'on les identifie, les agents ennemis de la zone espagnole, de l'Andalousie, des Canaries. Dans une deuxième partie je les regroupe par localités et ainsi se dessinent, petit à petit, les centres nerveux et les fils conducteurs. Travail qui tient de la chasse aux papillons par la difficulté de la prise et du déchiffrement de papyrus par les lacunes à combler. Je m'y sens à mon affaire.

Le patron, avec sa clairvoyance habituelle, a trouvé le mot juste quand il m'a présenté comme le « bénédictin » du service à un visiteur de marque. Les S. R., ce ne sont pas les espionnes irrésistibles et les beaux ténébreux qui les font marcher. Il y faut des fichiers bien faits, des gens méthodiques, qui sachent le plus de langues possible, qui aient vu le monde et qui tiennent leur sens critique aiguisé. Donc des « intellectuels », mais des vrais, en profondeur. On trouve de tout ici : professeurs, archéologues, botanistes, géologues, mais une très faible densité d'incapables ; ceux qui s'y sont égarés le doivent surtout à leurs galons. Sémard colporte là-dessus une bouffonnerie sérieuse : « Pourquoi les généraux sont-ils si bêtes?... Parce qu'on les choisit parmi les colonels. »

Ce qui me gêne seulement, c'est que ces ennemis dont certains me sont aujourd'hui presque familiers, dont je connais

parfois jusqu'aux affaires de famille quand on m'apporte le contenu de leur corbeille à papiers, je ne les verrai jamais. Même si quelque sot venait se faire prendre ici, nous ne pourrions pas le voir juger. On le fusillerait d'après nos renseignements, mais sans que nous paraissions. On ne doit pas nous connaître. Mieux : on doit nous nier, au besoin nous renier, si par exemple nous sommes pris à cambrioler le consulat d'un adversaire... encore neutre. Nous gagnons à ce non-être de nous trouver ici, à la Station océanographique, déguisés en chercheurs, vêtus en civils (encore a-t-il fallu, pour y faire condescendre le barbu qui est à la tête — la tête? — de nos troupes, toute la diplomatie du patron, ses sourires, ses promesses, ses hérissements, et le spectre de la Maison Mère, forte d'être à Paris). Cette condition n'est pas sans agrément, pourvu que l'on sorte le moins possible. La guerre prend ainsi une touche individuelle qu'effacerait l'uniforme. Les Français excelleraient dans ce genre s'ils savaient se taire. Même ici on parle avec imprudence.

Donc, mes adversaires en quelque sorte personnels, dont j'aimerais bien savoir s'ils me connaissent eux aussi, je ne les verrai jamais, ni maintenant, ni, je pense, après la guerre, de quelque façon qu'elle se termine. Tout au plus, de quelques-uns, pourrai-je ranger un jour dans le classeur métallique, à côté de mon répertoire, une photographie banale, quelque image d'identité retrouvée dans les archives d'un consulat — si jamais nos consuls descendent dans la mêlée — ou une silhouette toute effacée, inutilisable, donnée par le *Telegrama del Rif* dans le compte rendu de quelque fête locale.

Je voudrais les voir. Leur absence m'est un poids. Quand j'écoute mon sang, je souhaite en venir à une *vraie* guerre, au travail du couteau dans la chair même de la bête. Car j'ai une querelle personnelle, toujours ouverte, avec les tyrans, petits ou grands. C'est ma fibre parisienne peut-être, le pavé révolutionnaire :

On lui coupera la tête!
Vive le son
Du canon!

Mais surtout, je pense, ma vengeance d'enfant longtemps terrorisé par la seule vue des « grandes personnes ». Encore aujourd'hui je ne peux pas regarder sans dégoût l'adulte qui n'est qu'un adulte.

Mais quoi, si j'obéis à l'autre voix? Sept ans d'un seul tenant, jusqu'à aujourd'hui, appliqués à me reconquérir sur moi-même ! Puis-je rentrer dans la file de la haine, son piétinement et sa chaleur de troupeau? Puis-je me reprendre de passion pour les œuvres de la violence : la cendre, le sang, et la plus sanglante : la mort de l'espérance? Ou seulement *croire* à la pleine présence de tous ces biens pour lesquels luttent les hommes? Quand il n'y a d'autre présence vraie que ta paix, Seigneur du silence et du secret. On l'entend sourdre de partout quand une fois on l'a écoutée. Et que faire désormais entre les hommes?

Ils ne nuiront point, ils ne tueront point
Sur toute ma montagne sainte,
Car la terre sera remplie de la connaissance du Seigneur,
Comme le fond de la mer des eaux dont elle est couverte.

Oui... si seulement on a reçu une goutte de connaissance, en plein front, pénétrante.

C'est pourquoi aussi j'aurais besoin de les voir, face à face. Pour savoir si je puis les regarder sans haine et me battre sans croire aux fruits de l'action. Je n'ai jamais songé à ne pas me battre. Le refus est trop facile — même s'il conduit au poteau : c'est un cas où la mort est une fuite. Je dois accomplir ma loi personnelle, mon *svadharma* avec toutes ses obligations; là-dessus je comprends et je suis la *Gîta*. Mais je ne saurai que dans la mêlée si vraiment j'échappe à l'égarement animal. Je ne suis pas sûr de moi : j'ai haï avec fièvre dans mes toutes jeunes années; j'aurais été sans pitié. A trente-cinq ans ferai-je mieux?

J'ai songé bien des fois, de même, depuis septembre, à ces mots de Krishna qui m'atteignent toujours par le milieu du corps :

L'homme ne fait mourir ni ne meurt.

Il est bien vrai : c'est la même puissance qui passe d'un corps à l'autre, et que l'un disparaisse ou que l'autre naisse, rien

n'est enlevé, rien n'est ajouté. Mais comme la vérité totale est insupportable pour nos cœurs!... Car je ne puis m'y faire, je ne peux pas répéter avec les lèvres de mon âme :

L'homme ne fait mourir ni ne meurt.

Je n'ai jamais fait mourir d'homme, que je sache. J'ai peu vu mourir. Mais déjà, parmi ceux auxquels j'ai tenu, certains sont partis et j'ai su qu'à la place de chacun d'eux, pour *nous* du moins, dans nos limites d'hommes, il n'était pas revenu un autre « lui-même ». Non, ni même s'il laissait un enfant qui lui ressemblât.

Je le sens bien, c'est la faiblesse de mon œil intérieur : je ne sais pas reconnaître sous tous les visages l'affleurement du même Seigneur. Non, je ne sais pas. Vraiment, je ne sais pas. Je n'ai rien d'autre à dire pour ma défense : je ne sais pas.

Voilà que je ne peux pas m'empêcher de songer encore à Deborah Lehmann. Depuis un an je n'ai plus rien reçu d'elle. Depuis ce petit billet plié de travers, qui m'a été réexpédié de Suisse par une main inconnue. J'en vois tous les traits sans avoir besoin de le regarder, jetés d'une main pressée et fatiguée. « Francfort, » en haut, à droite, très près du bord, sans date. « Je sais qu'on va m'emmener au sanatorium, demain peut-être; qui sait : aujourd'hui. Je ne pense pas que j'en ressorte jamais vivante. C'est bien plus grave que vous ne pourriez l'imaginer. Jamais, comprenez-vous, mon ami. Et vous n'aurez peut-être jamais plus de mes nouvelles. Ni moi des vôtres. Mais soyez sûr que j'aurai pensé à vous quand même, jusqu'à la fin. Peut-être au-delà, si c'est permis. » Un simple D... comme signature.

Elle, Juive, dans l'Allemagne nazie! Je ne peux pas avoir de doute : le sanatorium, c'est la prison ou le camp (il y a déjà, là-bas, dit-on, des camps de concentration). Elle était frêle, mais je sais bien, je sens bien qu'elle n'était pas malade, et surtout au point de ne plus pouvoir écrire. Elle a employé ce mot, simplement, pour que la lettre paraisse insignifiante, si l'on peut dire, et ne risque pas d'être retenue si la police l'interceptait. Elle avait raison : plus rien n'est parvenu jusqu'à moi, même pas un signe secret de sa famille.

Deborah, ma pauvre abeille ! (Je me plaisais à traduire son nom hébreux, si bien fait pour elle). Je ne l'avais revue qu'une fois depuis cette rencontre d'intellectuels français et allemands où je l'avais connue, il y a sept ans maintenant. Une seule fois, en 1936, à Paris, dans un voyage où, tous deux, nous étions pressés, un peu écrasés par le tumulte de la ville ; ni l'un ni l'autre, en trois heures nous n'avions pu dire ce que nous avions dans le cœur. Le savions-nous d'ailleurs? Moi du moins, le savais-je? Et maintenant encore?

Nous nous retrouvions mieux dans nos lettres, mais comme je regrette pourtant, aujourd'hui, de m'y être tant combattu moi-même ! Elle, de son côté, gardait une grande réserve ; il n'y avait qu'une sorte de frémissement, parfois, dans la dernière page, qui semblait marquer comme une souffrance au moment de suspendre la conversation.

Ou bien est-ce que je me faisais illusion? J'avais eu tant de mal à dissiper des années d'hallucination charnelle ! Je craignais les fantômes de mon imagination.

La réponse à mon doute, je l'ai là : « Peut-être au-delà, si c'est permis. »

. . . .

Le patron est venu un peu après 11 heures. Il m'a mis à la porte avec bonne humeur. « Profitez donc de votre dimanche. Il ne nous en reste sans doute plus beaucoup. Il y a menace d'orage dans le Nord. Mais revenez pour 9 heures : nous avons une partie de pêche, ce soir. »

J'ai pris ma voiture et je suis parti pour Salé. Le vent de mer commençait à souffler fort et les eucalyptus de la route vibraient de toutes leurs feuilles. J'ai pour ces arbres sensibles un penchant fraternel. J'aime conduire quand l'espace est libre devant moi et que la machine ne demande qu'une légère tenue de la main. L'attention va devant ; l'esprit reste maître de ses mouvements comme le corps. J'étais partagé entre la simple joie de respirer, de sentir le vent sur mon front, et, plus loin, le fond de méditation que mon départ avait reculé sans le dissiper.

Personne ne m'attendait à la maison. Mais j'ai vu que le patio et la galerie du premier avaient été balayés récemment. La vieille Dada, malgré ses cheveux blancs qui moussent si

drôlement autour de sa face si noire, tient le ménage avec sa conscience habituelle. J'avais ouvert les portes des chambres pour les aérer et j'allais ressortir pour déjeuner quand on a frappé. C'est ainsi dans les *medina*. On y peut tomber du ciel à n'importe quelle heure, cinq minutes après toute la ville le sait, le premier visiteur accourt — quelle chance quand ce n'est pas un quémandeur !

Surprise. C'était *raïs* Hassan, le Ntifi, un de mes informateurs chleuhs. Je ne l'avais vu de plusieurs mois. Les troupes de chanteurs et de danseurs du Souss parcourent tout le pays, de ville à ville, et ne repassent au même endroit qu'à intervalles incertains. Je n'ai pas besoin de lui en ce moment : mes recherches sur la poésie berbère sont bien loin ! Je m'apprêtais à le lui dire, sûr d'avance qu'il ne me croirait pas, prêt à batailler pour me débarrasser de lui. Mais, tout de suite après les salutations prolongées et les questions de rigueur, il a enlevé une de ses *belrha* et m'a demandé, en clignant de l'œil, si j'avais un couteau. J'en ai trouvé un, et, tout en décousant un côté de sa chaussure, il m'a appris qu'il venait de Tanger et de Larache. Il m'attendait depuis trois jours.

Je n'ai pas été surpris de voir sortir de sa babouche une enveloppe pliée en quatre, aplatie et noircie par le séjour entre deux semelles. C'est une cachette classique. J'ai été plus étonné qu'il me dise d'un ton bouffon : « Tiens, c'est pour toi. Un cadeau que je t'ai rapporté. » Pas de nom sur l'enveloppe. Mais en tête de la feuille datée de Séville, du 12 mars déjà, j'ai lu : « Très honorém, onsieur Offange ! » Le tour de phrase et le point d'exclamation m'ont éclairé : c'est une lettre d'Allemand. J'ai couru à la signature, peu lisible, mais que j'ai reconnue : Wilhelm Beck.

J'ai congédié mon Ntifi, avec un bon *fabor*, sans pouvoir apprendre de qui il tenait ce papier. D' « un homme, » *ian urgaz;* un musulman : c'est tout. Peut-être n'en sait-il pas plus. Inutile en tout cas de vouloir le faire parler. La bouche est mieux cousue que la *belrha*. Ou bien il faudrait un couteau d'or.

Et maintenant voici la missive.

« Je me réjouissais très d'arriver à Séville, afin d'enseigner au collège allemand, dans cette métropole de l'Andalousie

que je n'avais jamais connue mais que j'ai espéré de la visiter de longtemps.

« *Kennst du das Land, wo die Zitronen blühn!* »

Chaque Allemand s'est envolé avec Mignon sur les ailes du rêve vers la lumière enivrante de la terre méridionale !

« Comme mon bonheur serait sans mélanger, si la paix n'avait pas été troublée par des gens malveillantes entre nos deux grandes et chères patries ! Je suis très sûr, que vous n'avez pas perdu de vue le noble idéal pacifique, qui faisait battre nos cœurs dans l'unisson lors de ces inoubliables journées de Bierville, quatorze ans en çà. Le drapeau de l'Europe unie a été levé haut par un homme de bon vouloir ou je dirais plutôt un héros, un homme du commun à la fois, qui sait parler l'allemand du peuple et qui vit pour le peuple, Adolf Hitler ! J'ai peur que vous auriez écouté les calomnies qui entachent sa bonté. Je souhaite que je vous le fais connaître bientôt, tel qu'il est, et que nous préparons encore ensemble, comme autrefois, des soleils radieux pour les jeunesses de nos deux pays, aussi comme de l'Europe entière.

« Cher ami ! Mon cœur bat en se rappelant nos rencontres d'antan et aucune parole n'a assez de *pathos* pour dire la chaleur de mon émotion. Je mets dans mes souhaits de vous rencontrer bientôt. Serait-il possible à Tanger, ou si l'injustice continue, de refuser aux Allemands cette ville internationale, s'il vous plaît à Ceuta? Je suis sûr que nous ferons là-bas un bon travail pour la paix du monde, la joie des enfants petits, l'amour parmi les êtres humains ! »

Et au-dessous de la signature : « Vous pouvez adresser sans mon nom à un ami espagnol, Luis Fernandez, 42 San Gregorio, Sevilla. »

Je n'ai su d'abord s'il fallait sourire ou pleurer. Puis j'ai été pris de rage, et j'aurais mis la lettre en morceaux si j'étais capable de déchirer une pièce d'archive. C'en est une !

Le petit Beck ! Un rouquin solennel aux yeux grisâtres, toujours noyés d'une buée automnale, à la lèvre tombante. Bierville : les torches à travers le parc, les grandes scènes sur le théâtre de verdure, les mains serrées, les serments : *Nie*

wieder Krieg! Lui, catholique pâmé à tout instant du jour, comme s'il venait de se lever de la sainte table, touchait à peine des pieds à la terre. Nous étions de mauvais pacifistes, nous Français qui ne voulions pas désarmer tout de suite : il ne nous l'envoyait pas dire ! Heureusement les jeunes gens allaient balayer les vieillards perfides, la sincérité allemande triompher du mensonge universel.

Il en est là maintenant ! Imbécile? Sans doute. Mais surtout au vieux sens du mot : faible. Rien en lui, si n'y souffle, du dehors, quelque clairon. Ame de nuée qui flotte à tous vents.

Est-ce bien tout? Je cherche à le disculper, en somme, pour me disculper moi-même d'avoir cru un moment à son enthousiasme. Mais, justement, ce collège allemand de Séville, on nous l'a signalé plusieurs fois. C'est pour le moins un centre de propagande nazie, dont les cadres se sont gonflés récemment sans raison scolaire. Mon Beck est de ces nouveaux venus, sa lettre le prouve. Il donne donc au régime autre chose qu'une approbation de surface. Il m'écrit pour tâcher de se créer des intelligences au Maroc, et sa lettre n'a pu l'atteindre que par une filière secrète. Si même je pouvais croire que l'adversaire connût mes occupations présentes, je penserais que Beck me tend un piège. Je ne vais pas si loin : il me suffit qu'il me considère comme une dupe possible ; il m'insulte.

Tandis qu'il s'évertuait à l'innocence, ses pareils (de « bons garçons » aussi peut-être) sont venus chercher l'abeille fidèle, que le spectacle du mal maintenait dans l'interrogation et le refus. Avec quelle attente elle levait ses yeux si vite chargés d'angoisse, vers tous ceux dont elle attendait une lumière ! On se sentait découragé devant elle : quel mot lui laisser qui pût l'apaiser à jamais? quel regard au moins, pour aller à sa rencontre, jusqu'au fond d'elle-même? En présence de certaines âmes on se reproche de ne pas être saint. Il ne faut pas leur porter moins que la présence divine.

Je ne sais ce que l'on a pu invoquer contre elle. Deborah ne parlait jamais de ce qu'elle faisait en Allemagne. De quelques mots échappés je conclus qu'elle s'occupait d'assister ses coreligionnaires les plus malheureux, d'aider à leurs départs à l'étranger, sans doute d'entretenir quelques foyers

de culture parmi les jeunes gens. Il se peut que ce soit devenu un crime. Mais quoi, fallait-il un prétexte? Quel blâme que sa seule existence!

Où est-elle? Qu'ont-ils fait d'elle? Elle, si menue que d'ordinaire on la prenait pour une toute jeune fille, si grave qu'elle pouvait paraître sombre, sans l'être, elle parmi l'ombre, la grossièreté, la foule (et le désert) des prisons? A seulement fermer la main sur elle, on allait l'écraser! De quelle fermeture d'âme il faut souffrir pour oser frapper d'une parole sans âme ce visage si prêt à pâlir de tristesse devant la haine.

J'ai réappris, en vivant tout près de la misère orientale, que la souffrance est part naturelle de la vie, qu'on ne peut tirer sur la chair de notre âme, *la carne del alma,* sans l'éveiller, qu'il est défendu de la maudire, mais qu'il faut s'instruire auprès d'elle. J'en ai eu bien des provisions, moi-même, à mâcher lentement. Je ne peux cependant me résigner à la voir tomber sur certains êtres qui paraissent nés pour un autre royaume. Surtout quand elle reçoit de l'homme certaines formes viles et grossières que la nature ne connaît pas. J'ai mal avec Deborah.

J'aurais dû tenter d'écrire aux siens. Je ne les connais pas. Des gens d'affaires, avec lesquels j'ai compris qu'elle ne vivait pas heureuse. J'ai entendu parler d'un frère aîné, qu'elle espérait voir admettre au Brésil. Je me suis abstenu, de crainte surtout de leur nuire si la lettre était arrêtée. Peut-être sur ce point ai-je raison. Mais ne pouvais-je trouver quelque biais? J'ai peur d'avoir surtout refusé de savoir. Aujourd'hui qu'ils l'ont plus effacée que si elle était morte, je sens qu'elle laisse en moi un lieu inhabité où je n'ose pas entrer.

C'est à cette porte scellée qu'a frappé cet affreux petit Beck. J'aimerais qu'un vent secret passât toutes les nuits à travers les millions de guenilles humaines qui lui ressemblent, et qu'il les fît hurler de peur jusqu'à la folie.

. . . .

Je me demande si je dois garder pour moi cette lettre ou en faire part au patron. D'un point de vue militaire, il n'y a pas de doute : toute tentative de l'ennemi d'entrer en relation avec quelqu'un sur notre territoire doit être signalée et combattue. Il serait étrange — ou plaisant — qu'un spécia-

liste du C. E. se fasse complice, en le dissimulant, d'un essai de ce genre. Mais justement parce que je suis averti, mieux placé que n'importe qui pour n'être pas dupe, ne puis-je laisser mourir l'affaire dans le silence? Quel mal y aurait-il?

Si je prends la question en professionnel, il faudra rechercher le Ntifi, l'interroger sur l'homme de Tanger ou de Larache (je n'ai pu savoir exactement où et quand on lui avait confié la missive). On commencera par mettre ce garçon en prison, on le brusquera, on le menacera. On le battra peut-être ; je ne crains pas trop cette extrémité : il n'est pas courageux et parlera facilement. Mais si, en réalité, il ne connaît pas celui qui l'a soudoyé (après tout, c'est possible), s'en convaincra-t-on? J'ai trop manipulé de dossiers de suspects, depuis sept mois (nous en avons une pleine armoire, que j'ai mise en fiches), pour ne pas savoir avec combien peu de discernement ils sont établis.

On m'aliènera pour rien ces Chleuhs qui me sont utiles. Surtout, on fera souffrir un innocent de plus. Hassan a tous les défauts de son métier : quémandeur, flatteur, aguicheur. Selon une tradition des « corps de ballet » que l'on dit universelle, il souhaite de se faire entretenir. Malgré tout : « le meilleur fils du monde, » dévoué à sa façon, et plus capable d'une sorte de respect que beaucoup de ses pareils. Puis-je l'accabler, lui qui est entré tout enfant dans ce milieu qui lui offrait un métier brillant, au jugement de sa montagne natale? Quand je l'ai connu, il portait encore autour de la tête la cordelette de laine des enfants et n'a revêtu que depuis un an, ce me semble, le turban d'étoffe que prennent, dans ces troupes errantes, les grands adolescents. Quel âge lui donner? Seize ans, dix-sept tout au plus? Il n'a vu qu'une affaire dans ce message.

Qu'apprendrons-nous au mieux? Le nom d'un comparse, peut-être impossible à discerner de trois ou quatre autres qui, dans la même ville, portent le même nom et vivent d'expédients analogues. Nous ne pourrons rien sur lui, puisqu'il n'est pas sur notre territoire. Par lui nous ne remonterons qu'à des adversaires déjà connus.

Je ne vois qu'une façon d'exploiter cette lettre. C'est que je réponde, que je recherche le contact, que j'aille moi-même

à Tanger ou à Ceuta rencontrer mon homme et tâcher de savoir ce qu'il a dans le ventre. Voilà ce que doit normalement me conseiller le Patron. Et c'est un rôle qui me répugne. Le métier de W, comme nous disons, convient aux gens que l'on paye. Le service de la patrie ne requiert pas de moi l'hypocrisie.

Je crois que c'est un point qui nous sépare, nous « amateurs », des soldats de métier. Je n'ai jamais compris comment ils alliaient le culte de l'honneur et la pratique extensive, honorée elle aussi, du mensonge « patriotique » et du discours fallacieux « pour remonter le moral ». S'ils voulaient savoir comme leurs hommes jugent leur éloquence ! Je ne fais pas cette remarque pour le Patron, dont l'humeur railleuse n'épargne point les fausses grandeurs. Mais s'il voit un « filon » à exploiter dans cette affaire, il me poussera, malgré son humanité, dans une voie que je refuse. Du moins je le redoute.

Ces jours de Bierville, pour vains que m'apparaissent à présent les élans de notre jeunesse dans leurs résultats politiques, la soulevaient pourtant, dans leurs appels à la paix et à l'amour, d'une passion à laquelle il n'a manqué que de nous coller son feu jusqu'aux os.

Oui, je le vois, il aurait fallu qu'elle consumât après nos faiblesses de cœur (pour combien le désir de la paix était-il autre chose qu'une crainte de la guerre, qu'un refus de la douleur) ? tous nos espoirs humains, dans toute leur futilité — dans leur « noblesse » aussi — jusqu'au dernier. Attendre de nous, tels que nous sommes, un monde juste, une paix continue, c'est à la fois un rêve facile, où nous plonge le seul suc amer des réalités, et une courte ivresse. Ivresse et facilité ne sont jamais nobles.

Mais nous avions pourtant pris la flamme au vrai foyer. Je ne peux pas oublier ceux qui y mirent la main avec moi, même indignes. C'était un passage par un feu sacré : tout baptême et indélébile. Ce Beck qui me répugne, que j'aurais étranglé il n'y a qu'un instant, il portera, en lui, quelque part, une trace de cette brûlure jusqu'à la dernière heure. Il joue en ce moment de cette fraternité d'une façon grossière, mais qui sait quelle puissance le jouera à son tour, malgré

lui peut-être, et pour quelle œuvre? Car ces gens qui ne *sont* pas, *on* est pour eux. Je le laisse au grand Joueur.

Je ne pourrais aller jusque-là, dans mes explications, avec le Patron. Après tout, tel que je le connais, fin et courtois, il n'insisterait peut-être pas, même devant une répugnance mal défendue. Mais il resterait une froideur qui nous peinerait l'un et l'autre, qui nuirait aussi à notre travail dans les heures dures qui approchent. Il n'y aura pas trop de cellules nerveuses en connexion dans ce grand corps mou qui me paraît être notre France.

. . . .

En partant de la Station océanographique, j'avais cru que je pourrais reprendre un peu mes travaux, comme je l'ai fait souvent depuis la mobilisation. C'est un rafraîchissement, après ces jours, et même ces nuits, donnés à la guerre. J'aurais voulu faire avancer ce mémoire sur l'usage complémentaire des contradictoires dans la logique bouddhique primitive, qui me préoccupe depuis longtemps. Je crois que Lavallée-Poussin avait raison de voir là les traces d'une pensée trop subtile pour qu'elle soit sortie, après coup, de l'esprit des moines. Stcherbatsky, à mon avis, n'a pas fait une place suffisante à ces considérations, dominé qu'il semble par une formation de pensée germanique. J'y avais réfléchi, par intervalles, ces temps derniers, et j'arrivais prêt à renouer mes fils. Mais voilà que les contradictions se sont plus que jamais incarnées et qu'elles me pressent,

J'ai essayé de lire, sans beaucoup de conviction. La vieille Dada, prévenue de mon apparition, je ne sais comment, travaille en bas à préparer un dîner, dont elle n'est même pas venue me parler. L'odeur du charbon de bois monte par le patio avec le bruit du soufflet. J'espère qu'elle aura bientôt fini, que je pourrai manger et la congédier. Si invisible qu'elle soit restée, elle peuple pourtant la maison. Je voudrais une heure de silence absolu avant de repartir.

J'ai fait un tour sur la terrasse, à la tombée du jour. Il faisait très doux ; c'était une de ces heures sans vent, où l'air, chargé d'humidité marine, mouille les poumons et colle au visage. Un couchant rouge, très bas, juste pour souligner l'instant. Les maisons pâlissaient très vite, à leur façon tra-

gique, qui ressemble à une agonie. Plus qu'un souffle. Plus rien maintenant. Blêmes et muettes, comme si elles ne devaient jamais ressusciter.

. . . .

J'ai fait tout mon possible pour laisser le mental reprendre l'équilibre et la transparence d'une eau où toute particule étrangère s'est déposée. A mesure que la pièce disparaissait autour de moi et que je refoulais les souvenirs du jour de chaque côté du point où se concentre l'esprit, je me sentais m'éloigner de mon être quotidien, passer et repasser au-dessus de son spectacle, et il se rapetissait à chaque spirale de l'essor. Je comptais le perdre tout à fait ; j'avais besoin de le laisser là, par terre, et de retrouver, ne fût-ce que pour une seconde, la pure immobilité de la conscience qui ne connaît plus qu'elle-même, de me rencontrer avec le regard du spectateur.

Je n'y ai pas réussi. Au moment de basculer hors de ma personne vers mon être, j'ai vu surgir, mêlés, le visage de Deborah et les maisons de Salé, telles que je les contemplais tout à l'heure. Blême, elle aussi ; muette, elle aussi. Moi qui retrouve si difficilement ses expressions quand je veux me la rappeler, je l'ai revue là, devant moi, très proche : si vivante, si mourante.

J'ai compris que je ne pouvais pas et ne devais pas reprendre cette forme de méditation. J'ai prié, sans paroles : rien qu'un mouvement de confiance et qu'une attente. Que faire d'autre?

A côté, dans la *zaouïa*, la premiers confrères survenus se sont mis à chanter. « Allah ! Allah ! » rien de plus. Mélange de plainte et de ferveur.

Le poids sur mon souffle s'est un peu soulevé. C'est l'heure de repartir.

. . . .

Une heure un quart. Le travail est fini. Je sais que je ne pourrai pas dormir, sinon peut-être un instant, à la venue du jour. J'écris. C'est là le seul obstacle que je puisse opposer à cette ruée de pensées, de souvenirs, de tourments qui vient de tout piétiner en dedans de moi.

Il y avait un gros courrier à cambrioler cette nuit. Un avion d'Amérique du Sud, un autre d'Afrique Équatoriale, avec

tout l'Angola, à transférer tout à l'heure sur l'avion de l'Aéro-Portugaise. Il a fallu procéder au plus vite pour que tout soit de retour à Casablanca avant le jour. Heureusement la technique de l'opération est bien au point maintenant, depuis l'ouverture des sacs plombés sans briser le plombage, le décollage des lettres à la vapeur et à l'aiguille à tricoter, jusqu'à la photographie et aux épreuves pour déceler les encres sympathiques.

Nous sommes là peut-être une cinquantaine, dans les caves de la Station, les uns sur les autres. C'est gênant pour la lecture. On ne peut empêcher de parler ceux qui n'ont à accomplir que des travaux matériels. Les lecteurs eux-mêmes... Quand on ne sait pas une langue, il faut bien d'ailleurs passer à l'homme compétent, quelquefois unique, les lettres qu'il peut seul parcourir.

Cette nuit, j'avais moins envie que jamais d'écouter les conversations. J'ai d'ailleurs toujours fort à faire avec les sacs du Brésil, car nous ne sommes que deux à lire le portugais. Je dois dire que j'ai toujours soigné ces sacs. Non pas pour les quasi-illettrés du Portugal qui vont travailler le long de l'Amazone à la cueillette de la *borracha*. Ils ne nous intéressent pas et j'ai appris à les reconnaître à l'écriture. Si par mégarde je fais ouvrir une de leurs lettres, un coup d'œil sur l'orthographe me suffit. Nous cherchons les commerçants qui trafiquent avec l'Allemagne, par des relais situés à Lisbonne ou à Anvers, ou encore les Allemands du Brésil qui écrivent à leur famille, par la Suisse. Parmi eux tomberai-je un jour sur Isaak Lehmann? J'y pense chaque fois, et je crains que sa lettre ne reste parmi celles dont ni l'adresse ni le poids ne font suspecter le contenu.

Vers 11 heures et demie on est venu me chercher d'une autre table. D'ordinaire on m'appelle pour identifier les langues que personne ne reconnaît. Quelquefois j'y arrive, ce qui ne veut pas dire que je puisse toujours les comprendre. Ainsi, l'autre semaine, d'une lettre en finlandais. Les camarades peu linguistes sont toujours ébahis, un peu indignés, que l'on reconnaisse une langue mais qu'on ne la lise pas!

Non. Ce n'était pas le cas. Il y avait discussion et presque dispute. Aïello, le petit Franco-Italien de Bizerte, que la ma-

rine nous a prêté pour nos écoutes des radios italiennes, brandissait un passeport, les yeux exorbités, presque écumant. « Il faut le garder. Le Patron a dit qu'il faut garder les passeports allemands. » Mais comme le Patron n'est pas là et que, pour l'instant, je représente seul la section de C. E. on demande l'avis d'un spécialiste. « C'est stupide, réplique Bohlmann avec son accent de Mulhouse et un frémissement perceptible sous son calme paléontologique. Voyez seulement la première page, monsieur Offange. » (Il est toujours un peu solennel dans sa politesse). La page porte un très grand J, en rouge. « *Jude.* C'est un Chuif, Messieurs, martèle-t-il. »

« Ça peut peut-être servir quand même, réplique l'autre. Et puis ça fera toujours un sale Juif de plus qu'on embêtera. C'est les Juifs qui nous ont fourrés dans la guerre. Ça ne m'intéresse pas, moi, de faire la guerre pour les Juifs et les Anglais. » Quelqu'un derrière moi renchérit sentencieux : « Moi, j'ai toujours dit que c'est Léon Blum qui est responsable. L'internationale des Juifs et des socialistes. » Allons, nous sommes bien en Afrique du Nord !

Pour couper court aux vains propos et à la colère que je sens monter vers ma gorge, je me saisis du passeport et de la lettre qui le contient et je les emporte à ma table. Sur les timbres de l'enveloppe, je reconnais le vigogne, le toucan, le chinchilla de la Bolivie. L'affaire est simple. L'homme a émigré le premier dans ce pays, où il a monté une petite entreprise de transport. Une photographie, jointe à la lettre, montre son camion arrêté devant un immense paysage de montagnes qui vient à moi, hors de l'image, et me fascinerait si j'avais le loisir de le contempler. Il est nu comme notre haut Atlas, mais rien n'y communique avec l'humanité. Maintenant, l'émigré peut faire venir sa femme et sa fille qui, d'Autriche, se sont réfugiées en Italie. Il leur envoie son passeport, qui atteste son temps de séjour en Bolivie et leur permettra d'obtenir un visa d'entrée.

J'imagine l'attente de ces femmes, leur anxiété à chaque lettre, la joie qu'elles vont ressentir. De la connaître ainsi avant elles, je me sens introduit dans la famille, comme si je mettais la tête entre les leurs pour lire la bonne nouvelle. Quel cœur bas pourrait pousser la cruauté jusqu'à retenir

le passeport et laisser passer la lettre? Cet écervelé d'Aïello, s'il pouvait réfléchir, ne le ferait pas, j'en suis sûr. Mais le monde en ce moment est livré aux Beck et aux Aïello.

J'ai remis le passeport dans l'enveloppe et je l'ai recollée moi-même, sûr désormais que l'on n'y touchera pas : le compte exact des lettres accompagne chaque liasse, et il faut qu'il se retrouve à l'arrivée pour que notre indiscrétion ne se soupçonne pas. L'avion touchera Marseille demain avant midi ; après-demain, mercredi au plus tard, ces femmes pourront pleurer de joie.

J'ai rapporté la lettre à la table où je l'avais prise. Le marin a froncé le nez et plissé le front où ses frisures d'agneau mettent quelque chose d'enfantin. Il a risqué, d'un air indifférent : « Alors vous croyez qu'il ne faut pas demander au Patron?... » Bohlmann a fait explosion : « Vous avez envie, vous, d'entrer en Allemagne avec un passeport de Chuif ! » Je sais bien pourquoi Aïello est furieux : le Patron, écœuré de ses mauvaises traductions, l'a astreint à venir me montrer tous les jours ses interceptions de radios, pour que je les corrige.

Heureusement, à la table d'à côté, la voix sentencieuse s'est écriée : « Ah ! voilà Colette ! » Colette, c'est une petite Française, entraîneuse de dancing à Punta Arenas, Chili. Au milieu du détroit de Magellan ! Si nos hommes pouvaient imaginer l'endroit, je crois qu'ils s'intéresseraient encore davantage à Colette. Toutes les semaines elle écrit à sa mère, en Bretagne. Le hasard a voulu que l'on remarquât sa lettre hebdomadaire, dès le début de nos « pêches ». Depuis, on la cherche toujours dans le courrier de la Terre de Feu.

Je les ai laissés avec Colette et je suis retourné à mon travail, un peu ivre de tout ce défilé d'êtres, de mots, de langages, détendu pourtant. Ce que je vais dire est stupide. Mais quoi? nous sommes faits de tels enfantillages. J'avais comme un espoir qu'en aidant ces inconnues à s'échapper de l'Europe, j'allais contribuer, de quelque façon mystérieuse, au salut de Deborah. Comment dire? Il m'en serait tenu compte quelque part, et en échange mon souhait de ces derniers mois serait exaucé. C'est là sans doute un penchant de cœurs simples, nourris d'un christianisme médiéval, qui revient, à travers

moi, de toute notre lignée. Enfin, je l'ai presque cru. J'en ai eu plus chaud, en moi, pendant une heure.

La séance tirait à sa fin. J'en étais au dernier sac brésilien de Bahia. J'ai remarqué une lettre adressée à Zurich, d'une écriture anguleuse, à l'allemande. En la retournant, j'ai lu au dos : « Abs. Is. Lehmann. » Suivait l'adresse d'une *fazenda*, dans un pays perdu. J'ai senti mon cœur durcir, à me faire mal. Je n'ai pas voulu donner la lettre aux décolleurs, qui m'auraient fait attendre. Je l'ai ouverte moi-même, à l'aiguille. Ces enveloppes légères et bon marché, pour la correspondance aérienne, tiennent peu.

En réalité, je l'ai compris tout de suite, la lettre était adressée aux siens ; le destinataire suisse ne sert que de relais. Je voulais tellement saisir jusqu'au moindre détail qu'au premier moment je n'ai rien compris. J'émergeais du portugais, puis, en dernier lieu, d'un long connaissement en anglais. L'allemand ne revenait plus. J'ai dû m'arrêter un instant, pour fermer les yeux. Le cœur frappait fort et me gênait.

Je m'y suis remis. La lettre m'a déçu longtemps, au point que je me suis demandé un moment s'il ne s'agissait pas d'un homonyme ; le nom n'est pas rare. Des renseignements très secs sur son travail, des souhaits gauches : le style commercial transporté aux affaires de famille. Enfin, à l'avant-dernier paragraphe, j'ai lu : « Je comprends qu'après la mort de notre chère D... la maison vous semble vide, mais... » Je n'ai pas poussé plus loin que *aber*. Plus rien ne m'intéressait plus rien ne m'intéresse.

Je ne peux pas dire que j'aie eu mal tout de suite. Au contraire, j'ai cessé, je crois, de sentir mon cœur. Tout est resté en suspens autour de moi : la salle, les bruits, les lettres sur la table. Autant de sensations très claires, mais qui me traversaient sans que je les arrête. Présentes, mais invisibles. Puis je me suis dit : « Ce n'est pas étonnant. Je l'avais toujours pensé. Maintenant je suis sûr : c'est mieux. » Et en même temps : « Ce n'est pas vrai. J'espérais encore tout à l'heure. » Là-dessous encore, un frappement répété, continu (il n'est pas achevé) : « Morte, morte, morte. »

Un voisin m'a pressé (tout le monde commençait à tituber de sommeil, les conversations tombaient). « Vous avez fini?

Vous voulez que je la recolle? » J'ai poussé la lettre devant lui. C'est bien plus tard seulement, en partant, que je me suis aperçu d'une faute irréparable : je n'ai songé à noter ni l'adresse du frère, ni celle du Zurichois. Tout est coupé : d'elle à moi il ne reste pas le moindre fil.

J'ai fait de mon mieux pour achever ma tâche honnêtement, à la façon universitaire. Je crois même que je suis resté un des derniers. Il me semblait qu'en me levant j'allais avoir à soulever un poids trop fort pour moi. De toutes les tables on m'apportait les notes qui me serviront à faire le compte rendu général de l'opération. Ainsi je feignais de m'abstraire. Mais toujours, en dessous, « morte, morte, morte. »

C'est pour feindre encore que j'écris ce récit avec tant de détails. Mais je ne peux pas différer plus longtemps. Je l'ai tu tant d'années à moi-même ! Et j'ai commis le crime de vous le taire, Deborah. Je vous aimais, moi aussi. Vous... Longtemps j'ai hésité : même présente vous paraissiez si peu appartenir au monde. Étiez-vous des nôtres? Et moi je n'étais pas de votre race. Je ne parle pas de votre religion, à laquelle vous ne teniez pas, et dont j'étais peut-être plus proche que vous.

Ainsi, j'ai causé votre perte. Si j'avais parlé, la dernière fois que nous nous sommes vus, quand on vous laissait encore sortir d'Allemagne, sans doute seriez-vous restée, et vous seriez là. Vivante... J'en suis sûr.

Je vous ai tuée par omission. Et de quelle mort ! dont je devais vous sauver !

C'était simple pourtant. Ne savais-je pas, dès notre première rencontre, que de toutes les femmes que j'ai vues, vous étiez la seule avec laquelle je pourrais vivre? Parce que vous étiez grave. Vous ne parliez pas fort. Vous n'aviez pas un rire animal. Ni ces caracoles des grandes femmes sensuelles, que j'abhorre. Vous n'aviez pas teint vos ongles et vos lèvres dans le sang, comme ces succubes qu'il faut balayer aux immondices du *schehol*. Je n'ai jamais su que vous préfériez telle nourriture à telle autre ou que vous touchiez au vin qui décompose les regards. Vous étiez menue comme une grande enfant, grave, je le redis, de la pure gravité des enfants. Malgré ce peu de rose à vos joues et ce bleu fugace

de vos yeux (ou étaient-ils verts? voilà que j'hésite), vous étiez bien, de toute votre chair brune, la sœur de ces filles nobles que les voyageurs du soir trouvaient au bord du puits et qui les menaient à la tente de leur père pour l'hospitalité du Seigneur. Leur sœur aussi de toute l'âme, — eau recluse.

Je sais bien pourquoi je ne voulais rien entendre de mes voix secrètes. J'ai voulu placer ma vie au-delà du monde visible. Je le veux encore. J'ai besoin, pour respirer, d'un air qui ne passe point devant nos portes. Je le cherche comme qui étouffe — pour ne pas mourir. La voie vers lui, je la vois longue, montante, souvent noire. Si je m'arrête, arriverai-je? Et puis-je seulement m'arrêter?

Aurais-je réussi, pauvre Abeille, à la monter avec vous? Je sais si peu de vous. Peut-être aviez-vous votre chemin et n'avions-nous pas le droit de mêler nos pas. Et justement, parce qu'ils se rapprochaient, a-t-il fallu...

Je ne sais pas. Je ne peux rien dire d'autre : je ne sais pas. Chaque fois, dans la vie, qu'un doigt nous touche et nous fait tourner sur nous-mêmes, la tête nous tourne aussi. Il faut dix ans, ou vingt, ou peut-être le dernier jour pour savoir où nous sommes menés. Je souhaite qu'au terme, du moins, vous ayez *vu*, vous qui portiez le nom d'une prophétesse.

Je ne dois pas me taire encore. Ce n'est pas tout. Il y avait nos corps. Le vôtre vous pesait-il beaucoup? Ou pour vous aussi, comme je le supposais à vous voir, ne servait-il que d'abri au guetteur? Le mien, je l'ai tiré sur tant de sentiers qui lui déplaisent que je sais toutes les échappées par où il veut fuir. Parfois, à travers les continents il se ruait vers le vôtre. Je n'en étais pas surpris ; c'était la loi de sa nature. Mais je ne devais pas lui lâcher la bride.

Notre monde nous a volé, dès la naissance, un antique privilège. Quand l'homme, de l'Inde à la Crète, adorait Dieu sous les traits de la Mère, l'union des corps, fidèle au rite, pouvait être une entrée commune dans la présence divine. Tout au moins : un hommage sur le seuil de Dieu. Par grâce. Il pouvait ouvrir la porte. On nous l'a murée. Pouvons-nous prétendre aujourd'hui que le plus sacré des mariages, dans son acte charnel, symbolise encore ce passage? Seuls les

saints pourraient oser le rouvrir, au terme de longues purifications (comme le font, dit-on, les Tantriques). Mais quand ils auraient perçu autour du corps cette buée de lumière qui annonce la lumière, tout désir de ce corps serait mort en eux. Je ne suis pas de ces saints. Je n'avais pas le droit de laisser naître ces désirs autour de votre image. Qui sait où vont, parmi l'ombre, ces signaux muets que nous lançons et qui ils frappent sur leur route? Et s'ils vous avaient touchée? Vous, noble.

Morte. Morte. Il reste qu'elle est morte. Quand je lui parle, c'est seulement sa place brûlée, en moi-même, qui me fait écho. Pour elle, tout a éclaté en fumée à l'instant même du passage, et de nous elle n'a rien gardé, ayant jailli tout d'un coup dans l'être sans mélange. Ce gémissement qui tient tout le fond de mon âme, ne serait-ce pas à moi que je l'adresse, lâche jusqu'au bout?

Car il reste qu'elle est morte. Et j'aurai beau me débattre jusqu'au jour, et tout demain, et tous les soirs de ma vie, il reste qu'elle est morte et qu'elle pourrait vivre. Je pouvais tout risquer ; et elle vivrait. Pour diminuer la douleur du monde, il est permis de tout laisser, même l'espoir de la délivrance. Elle vivrait. Nous ferions de notre mieux ensemble, avec nos deux lumignons dans la tempête au creux de nos mains enlacées.

Deborah ! C'est fini. Jamais, ni dans ce monde, ni plus loin, jamais plus nous ne pourrons nous éclairer l'un l'autre et nous tenir de l'épaule. Jamais. Je comprends mal, je ne vois pas au fond du mot, mais je devine la création tout entière, d'un seul jet, perpétuelle et renouvelée, qui descend dans ce trou, avec ses mondes, ses vies, ces millions de mondes, ces milliards de vies, qui pressent les nôtres et nous séparent d'un océan sans cesse élargi. Vous, sur votre rive il n'y a plus de rive. Moi, je reste égaré sur le bord de la mienne, le regard perdu, le souffle étouffé.

Ou bien est-ce la tentation finale? Est-ce que vraiment je poursuis votre ombre qui n'a plus besoin de moi? Est-ce que je fuis un plus puissant, parce qu'il doit tout m'arracher, jusqu'aux larmes que je vous donne et qui lui appartenaient? Il est là devant, il est là derrière. Il était en vous. Où que je

me tourne, il m'attend. Je voudrais cacher mon visage : sa lumière est encore au fond de mes mains. C'est d'elle que je suis aveugle.

Mais comme elle me brûle les yeux !

GABRIEL GERMAIN.

LA FLUTE AUX SOURIS

Nous avons chez nous trois souris. La plus vieille, grosse comme un petit pain au lait, vit dans le salon « du coucou », glacial et abandonné ; elle n'est pas grise, mais ombrée de roux et se nourrit des *Dernières Nouvelles;* en un mois dix numéros ont été mis en pièces ; elle n'a épargné que moi : le début seulement de mon récit sur Tchekhov (les Barricades, Olia) est un peu rongé, mais d'Aldanov, de Tsvibak, de Slovtsov — plus trace !... La souris de taille moyenne, grise, avec des moustaches qu'elle agite sans cesse, habite la chambre, tout de même plus chaude relativement, de ma femme, Serafima Pavlovna, et c'est sûrement pourquoi elle conserve encore assez belle allure pour une souris. Serafima a peur des souris ; quand elle en aperçoit une par hasard, elle pousse un cri, bien que celle-ci n'ait pas la moindre intention de la toucher. Ce que mange cette souris grise, c'est ma couverture de laine tricotée, couleur d'airelle rouge sur un fond vert. La nuit (quand pour quelques instants dérobés, je dors d'un sommeil de plomb), elle exerce sur moi ses dents. Et la troisième, la plus jeune, qui n'est ni grise, ni foncée, mais couleur noisette, est venue de chez nos voisins et s'est installée dans la cuisine.

★

A l'époque où nous avons déménagé de Boulogne, il y a eu dix ans en octobre, nous avions pour voisins des Hongrois qui faisaient un bruit de tonnerre. Les Hongrois sont des têtes brûlées, comme les Samoyèdes (ce mot est éloquent par lui-même, samo-yèdes : qui se dévorent entre eux) ; ce qui se passait chez eux le samedi de l'autre côté du mur, est inconcevable... Ou bien c'est leur langue qui est « samoyédique » au point qu'il est impossible de la parler doucement et que les paroles les plus insignifiantes doivent être criées et hurlées.

Il n'y a pas de maison plus sonore que la nôtre chacun le sait, les murs sont d'une telle légèreté qu'il est impossible de

planter un clou : donnez un seul coup de marteau, le clou disparaît ; quant à un piton, n'y songez pas, vous n'arriveriez qu'à dégrader le mur. Reznikov a consolidé notre portemanteau avec certaines charnières spéciales et un « tasseau » comme il a appelé cela en technicien. Mais à ce portemanteau nous ne suspendons rien.

Durant les premiers mois de la guerre, quand on nous faisait peur des gaz et que les gens « comme il faut » portaient en bandoulière les étuis cylindriques des masques (de ces masques effrayants auxquels les Russes n'avaient pas droit), il arrivait parfois à un locataire de laisser échapper, la nuit, un bruit incongru — ce n'est pas un pur esprit et un moine même serait excusable de « pécher » ainsi dans son sommeil —, il provoquait alors une telle émotion, un tel branle-bas que déjà par l'escalier on dégringolait vers l'abri, croyant à une alerte. Voilà jusqu'à quel point notre maison est sonore.

Une autre fois, le coupable fut Edrilo lui-même. Lui aussi a des faiblesses humaines comme nous tous, et de même que chacun de nous, il a cru à la saucisse aérienne, cette protection inébranlable de Paris sans défense... Parfois au milieu de la nuit un enfant criait ; la voisine d'Edrilo, la modiste, en a deux, mais que ce fût son propre « péché » ou le cri d'un autre, Edrilo prenait tout pour l'alerte et il mettait tout le monde en émoi.

Edrilo emportait avec lui dans l'abri une malle énorme, un de ces coffres pour les robes de dame qu'aux temps anciens dans les gares traînaient deux porteurs essoufflés, mais lui l'enlevait sur l'épaule sans sourciller. Que n'y avait-il pas dans ce coffre : des provisions de toute espèce pour huit jours au moins, des conserves, de la saucisse fumée, du lard, du bœuf salé, du jambon de Parme (ou de Westphalie, comme on disait chez nous) une bouteille « thermos » avec du café et une autre avec du thé, une bouteille de rhum, et de certaines capsules jaunes contre les gaz, pareilles aux capsules d'huile de ricin, de quoi changer de linge, un oreiller pneumatique gonflé et un caleçon de bain « en cas d'inondation ». Quand il descendait de son huitième avec ce chargement, tout résonne tellement dans notre maison, que même si on ne le voulait pas, on était réveillé par « l'alerte ».

Les Hongrois étaient insupportables et moi qui ne me gêne pas, je me fâchais à cause de leurs « alertes » du samedi... Mais le plus étonnant c'est qu'en les voyant (nos portes sont voisines) je ne pouvais plus du tout comprendre d'où venait tout ce bruit. Doucement, timidement, ils me disaient bonjour, encore tous jeunes tous les deux. Il venait chez eux un autre couple pour mieux ameuter la nuit toute la maison. Tous les

samedis des cinquante-quatre appartements on frappait la nuit entière... Quelle puissance vocale, quel gosier de bœuf, quels poumons de cheval avaient ces Hongrois !... Mais non, ce n'était pas leur faute, c'était l'effet mystérieux de notre maison sonore à l'excès.

Un beau jour les Hongrois disparurent. Et cela se fit d'une façon incroyable et inattendue, sans sortilège ni intervention de la Préfecture.

Notre fourreur est un homme méthodique dont la vitrine ne renferme aucune peau suspecte, à l'exception d'un lapin vivant. Dans un récit de Tchekhov, il y a bien un chat qui mangeait des concombres, mais un lapin, manger des queues de rat !... Le fourreur qui n'a pas d'assez bonnes dents pour manger les queues de rat les laisse dans son assiette, et comme c'est dommage de les jeter, il les donne à son lapin... Un samedi, au milieu de la nuit, le fourreur par la force de l'habitude sortit et se dirigea vers l'ascenseur. Il habite au rez-de-chaussée et ne peut frapper au plafond de personne : d'ordinaire on frappe chez les voisins du dessous ; alors, avec un bâton, il s'est mis à cogner dans l'ascenseur, mais personne ne lui a répondu. C'est cette nuit-là, plus que jamais déserte et triste, que dans l'appartement des Hongrois vint s'installer un docteur avec sa femme et deux chiens.

Les Hongrois se sont-ils unis d'eux-mêmes « à l'ombre », d'instinct, comme les rats, ou les y a-t-on mis? Je n'ai pu le savoir et le docteur à qui je l'ai demandé ne savait rien non plus, « on lui avait loué un appartement vide, » et il ajouta :

« Ça sent l'alcool, mais je ne m'en plains pas, ça tue les mites. »

Je ne me plains pas non plus ; le docteur, un chirurgien pourtant, est un homme doux ; quant à sa femme, si Dieu l'a gratifiée d'une haute taille, il l'a privée de la voix ; elle ne parle jamais. Après les Hongrois, c'est vraiment le paradis, le bonheur, mais, il y a un mais : les chiens...

Désormais, nos visiteurs le soir ne montent plus chez nous en bande débraillée et bruyante à la façon des singes, mais précautionneux et méfiants ; tout à coup la porte du voisin peut s'ouvrir largement et... « ham ! »... On n'aura pas le temps de prendre son mouchoir dans sa poche pour s'essuyer le nez que les chiens l'auront arraché et avalé... Ce sont des policiers, des chiens-loups.

La première victime, ce fut Evreïnov à qui dès sa naissance il avait été prédit de « craindre le fauve ». Je le reconduisais un jour en lui disant adieu, lorsqu'il tira sa montre pour la consulter : il était venu chez moi pour dix-sept minutes exactement, car chacun sait qu'un homme d'affaires

compte par minutes, et il fallut par malheur que les chiens fussent juste à ce moment à leur porte. Sans même faire le moindre « ham » dans l'escalier ils tombèrent sur Evreïnov et le saisirent dans leurs pattes. Voilà la montre sur les marches et le chapeau qui roule en bas. Heureusement Evreïnov devina ce qu'il fallait faire, et il se mit à croupetons sous les chiens.

La même chose est arrivée à Lolly. S'il n'avait pas eu dans les mains une serviette bourrée de ses poésies (et à l'en croire il en a écrit beaucoup plus que Block), il n'aurait pas pu se débarrasser d'eux avec autant de facilité qu'Evreïnov. Lolly ne s'est pas mis honteusement à croupetons, mais s'est protégé de ses poésies comme un chevalier de son bouclier, et bien entendu, il n'a pu remarquer que les chiens dans leurs efforts, l'ont arrosé d'un jet de liquide chaud et mousseux.

Les histoires de l'attaque contre Lolly et de la fontaine de Jouvence ont eu bientôt fait le tour de notre rue ; elles sont arrivées jusqu'au ménage Polonsky et chez Chméliov, et par le « Docteur africain » elles ont atteint Tchijov et Gavrilov dans le XVe arrondissement. Je m'aperçus alors que certaines de nos connaissances n'apparaissaient plus chez nous le soir que munies d'un parapluie qui n'était plus un « en cas de pluie », mais un « en cas de chiens ».

Panteleimonov se procura un imperméable à carreaux en caoutchouc synthétique. Le professeur de musique Kostanov venait sans parapluie, mais toujours en imperméable kaki ; Tamara Ivanovna en entrant chez nous et en sortant s'abritait prudemment avec *Paris-Soir*. Et moi, lorsque j'accompagnais les visiteurs qui partaient, je tenais ouvert, tout prêt, un vieux parapluie. J'ai conservé dans un placard beaucoup de parapluies oubliés et c'est seulement cet automne que je les ai jetés ; tous sont usés jusqu'à la trame et ce ne sont plus des gouttes d'eau qui en tombent, — il a ruisselé pourtant sur eux beaucoup de pluie parisienne, de sombre pluie d'hiver et de joyeuse pluie printanière ; non, ce qui maintenant s'envole, c'est la poussière de notre pays natal...

Quant à moi, les chiens ne me touchent pas, ils me gardent en tant que voisin le plus proche de leur maître. Toutes les nuits, vers 3 heures du matin, j'attendais le coup de queue ou de patte qui, frappé au mur, annonçait l'heure de dormir. (C'est ainsi que je me réglais sur les chiens). Si nous nous rencontrions à la porte, nous nous disions bonjour (je leur parlais russe), mais je ne puis affirmer qu'ils me cédaient le pas, c'eût été trop leur demander. Moi, je regardais toujours leur queue ; chez la bête la queue est une sorte de point

d'exclamation, — plus d'une fois, d'un souple mouvement de cette queue, ils ont fait tomber mon petit béret.

Un matin, le docteur sortit se promener avec ses chiens et ne revint plus. Le lendemain je vis devant notre entrée un camion : on emporta tout ce qu'il y avait chez nos voisins. J'aurais voulu demander ce qu'étaient devenus les chiens, mais je n'ai pas osé !... Si encore j'avais pu parler russe ! Où a disparu le docteur? Je le devine, mais il m'est impossible de me renseigner.

Je me demande si l'on peut croire sérieusement que la disparition du docteur était nécessaire au bonheur de l'humanité. Qui sait, si je le reverrai un jour?... Je me demande encore si l'Espagne fut plus heureuse après 1609, lorsqu'on eut chassé, fait sans exemple dans l'histoire, non pas de nouveaux venus, mais des Maures installés depuis des siècles sur leur terre. L'homme ne peut pas accepter son sort, il désire et il cherche le bonheur. Et voici qu'en travers de sa route se dressent les Maures... Mais lorsqu'il ne resta plus dans la péninsule un seul Maure, y eut-il plus de bonheur? Je pense qu'il n'y en eut plus du tout.

A la maison commença une ère de liberté. Ni Evreïnov ni Lolly n'avaient plus rien à craindre : le chemin était sans obstacle. Quant à moi, les chiens me manquaient : la nuit, plus de queues frappant contre mon mur. J'ai commencé à veiller jusqu'à l'aube et pendant quelque temps je n'ai pu comprendre pourquoi toute la journée j'avais sommeil.

L'appartement est resté longtemps vide, on en parlait en disant : « Là où il y avait des chiens... » Je m'habituai enfin à l'absence des coups de queue, et je me remis à me coucher à l'heure, d'après la pendule de mes voisins ; la sonnerie en est très agréable, rien de commun avec les borborygmes de la pendule de Korobotchka dans les *Ames mortes*, ou le mécanisme compliqué de l'horloge du baron Brambeus (Senkovsky) qui, il y a cent ans réveillait avant l'aube par un hurlement de sirène toute la rue du Verre à Saint-Pétersbourg.

A la place du docteur et de ses chiens s'installa une dame d'une extraordinaire vivacité ; seule, mais avec le téléphone. Dans son appartement elle n'entrait pas comme on entre habituellement, mais comme un oiseau qui se pose ; de même qu'elle ne montait pas l'escalier mais le franchissait d'un vol. C'était une créature aérienne, non un être humain ; un oiseau, avec le téléphone. Qu'y avait-il dans cette petite tête? Je crains de le dire... Rien, sinon du matin au soir des coups de téléphone.

Il me fallut deux mois environ pour m'habituer à cette musique ; le téléphone, ce n'est pas comme la queue d'un

chien, je n'ai pas su par quel biais le faire entrer dans ma vie : il m'a causé un grand tracas. Et tout d'un coup, tout fut fini... Pendant quelques jours j'entendis encore des appels désespérés, mais pas de réponse. Bientôt on vint du Central — je le sais parce qu'on se trompe toujours de porte — et l'on ôta le téléphone de « l'oiseau ».

Je n'ai jamais su où l'oiseau s'était envolé.

Notre concierge actuelle n'est plus celle « qui avait assassiné sa sœur », et dont le mari, surveillant à la Santé, était en même temps éleveur de petites bêtes et constructeur de cages ; notre nouvelle concierge aime la rigolade, elle est capable avec cela de réparer les lampes électriques et de poser des ventouses ; c'est Rosa, une Italienne. Edrilo, lorsqu'il la rencontre dans l'escalier lui serre non pas la main, mais la taille.

J'ai questionné Rosa au sujet de ma voisine.

Elle a jeté un regard autour de nous... Personne... Alors elle a tiré la langue, puis aussitôt, avec ses doigts l'a fait rentrer dans sa bouche couleur de groseille en chuchotant quelque chose en italien.

Je n'ai pas compris les paroles, mais j'ai deviné. Il y a une chose pourtant que je n'ai pas pu découvrir : au service de qui était donc l'oiseau?

Avec Rosa tout était permis ; on pouvait risquer tout ce qu'on voulait, comme avec Cléopatra Semionovna dans *la Mauvaise anecdote* de Dostoïevsky. C'est ainsi qu'on s'est risqué dans notre garage pendant la courte lune de miel de l'occupation à lui enseigner parmi les éclats de son rire acide à se tenir en équilibre sur une bicyclette, et par la même occasion à parler russe. Ce n'était bien sûr que la peur de la solitude qui l'obligeait à coucher la nuit dans le garage... Dans la maison régnaient partout le désordre et la poussière. Le fameux tapis de notre escalier de huit étages respira librement sans que la brosse dure vînt déranger son repos. Mais dans ce désordre, la vie était douce. Ce qui importe surtout c'est que les gens soient vivants et aimables ; le reste, Dieu m'en est témoin, n'est que bagatelle.

Son mari qui travaillait dans une usine de la région parisienne, n'apparaissait chez lui qu'une fois par quinzaine, le samedi. Beau garçon, mais tranquille et silencieux, c'était un Pseldopimov au visage romain. C'est Rosa qui m'apprit que les chiens-loups étaient des policiers, que la femme du docteur était Française, ou pour m'exprimer comme Rosa et à la façon russe : « Étrangère, » tandis que le Docteur était Juif.

Nos nouveaux voisins n'ont rien de commun avec les

Hongrois, et ne ressemblent aucunement au docteur, ou plutôt à ses chiens ; ils ne prennent pas leur vol comme l'oiseau au téléphone. Ce sont des gens très calmes : le mari et la femme, impondérables comme des ombres, tout à fait minables, sans téléphone, sans chiens, sans T. S. F. Jamais de disputes ni de rires. Aucune visite. Le soir, le mari monte chez des amis au sixième. Je ne sais pas ce qu'il y fait, mais à 11 h. 30 exactement il frappe chez lui et rentre. Sa femme en l'attendant somnole et peut-être pour économiser l'électricité reste à rêver dans le noir. A quoi? Et c'est la même chose tous les jours, bien que tous deux soient jeunes. Je ne peux pas concevoir cela. Sans aucun doute, on s'ennuie ferme chez eux.

La petite souris prit longtemps patience et se dit soudain : « Il y a de quoi mourir d'ennui ici, pourquoi rester? » La souris ne sait pas encore, mais elle sent que de l'autre côté du mur, chez nous, dans « cette maison de douleur » le soir à la cuisine on chante tout de même, et qu'au milieu des peines et des chagrins tout à coup résonne un rire insouciant ; tous les soirs je fais la lecture à haute voix ; d'autres voix parlent, de vivantes voix humaines. Et la souris a décidé de déménager de chez les Ariel pour s'installer chez nous.

★

J'ai entendu la souris ronger nuit et jour le mur du couloir sous le portemanteau, près des caisses de journaux. Il était curieux de l'entendre avancer ouvertement, sans aucune précaution, pour faire irruption en plein jour dans l'appartement. Et le trou fut creusé. Ce n'était évidemment que dans notre mur, mais tout de même c'est un mur. Donc son désir était vif et son intention ferme. Elle sortit de son trou.

Elle n'avait pas l'air d'une souris, mais plutôt d'une espèce d'araignée ; toute petite, d'un gris-beige, ce n'était encore qu'un souriceau. Surgissant de son trou, au pied du mur, elle fut d'un bond dans notre cuisine glaciale.

Était-il possible auparavant de s'exprimer ainsi? Même la cuisine la plus misérable était chauffée. Quant à la nourriture, rien, absolument rien ; on est obligé d'emprunter des termes aux mathématiques, le mot simple, familier ne suffit plus.

La souris, après avoir longtemps médité, a pris une décision, elle a résolu de m'aider dans mes occupations ménagères, elle se rendra utile et elle y trouvera profit, — il en va toujours ainsi, pas seulement chez les souris, ni dans les seuls travaux du ménage, et on appelle cela « collaboration amicale ».

Je lave toujours les assiettes, mais je ne les essuie jamais.

Je m'aperçus que le matin tout était sec et brillant comme passé à la vapeur. Comment expliquer cela? Longtemps je me suis creusé la tête, et enfin j'ai compris : c'était la souris! Avec sa langue elle ôte tout ce qui reste attaché à l'assiette, elle achève le nettoyage avec sa queue, c'est pourquoi l'assiette a l'air d'être passée à la vapeur. Je l'appelle depuis « lèche-assiette ».

La souris se plaît chez nous ; je vois qu'elle n'a pas du tout peur de moi ; comme j'ai une mauvaise vue, elle vient tout près de moi, à portée de ma main quand je l'appelle, et j'ai l'impression que si je voulais, elle me sauterait sur les genoux.

Je l'ai charmée je ne sais comment ; y aurait-il dans ce sobriquet de « Lèche-assiette » quelque secret sortilège agissant sur les souris. Le charme est-il dans ma voix qui pour la première fois a prononcé ce nom? Ou est-ce le désir de se libérer des voisins ennuyeux et de vivre sous mes yeux presque aveugles? Ou bien notre commun nettoyage des assiettes, notre collaboration amicale?

Un jour que la souris sous le charme se tenait blottie à mes pieds, Ivan Pavlovitch Kobeko tout simplement la prit dans sa main où il la tint comme une noisette.

Chacun sait qu'on ne peut prendre une souris à la main, seul le chat peut le faire avec sa patte ; s'il l'agrippe, c'est fini, elle n'en sort plus. Kobeko est un homme savant, lettré, qui manie lui-même la plume, mais il n'a pas reçu de la nature le don d'attraper les souris, par conséquent la souris est venue d'elle-même.

« Aide-toi, le ciel t'aidera » dit Ivan et il desserra la main qui tenait la souris.

Elle se secoua comme un oiseau ; je pensais qu'elle allait courir se cacher dans la boîte à ordures, mais pas du tout, voilà qu'elle se mit à se frotter vite, vite avec sa patte.

La souris s'est attachée à moi. Je vois ou je sens qu'elle me regarde, mais je n'ai pas le temps de causer avec elle.

Il m'arrive quelquefois, au milieu de la nuit, d'entrer dans la cuisine et de m'asseoir près de la table ; je fume mon amère cigarette d'herbe, toujours avec la même pensée obsédante. La souris qui dort dans le couloir derrière les caisses, dans son petit trou, se réveille toujours en entendant mes pas précautionneux ; imperceptiblement, comme une ombre, elle arrive à la cuisine avant moi. Je la vois tout à coup et elle me regarde sans détourner les yeux. Je lui dis :

« Petite souris qu'allons-nous faire? Comment arranger les choses? »

J'imagine l'avenir, cet avenir où doit s'accomplir l'inévitable, l'inflexible arrêt du destin. Et brusquement, dans

ces ténèbres qui me torturent et me déchirent, s'allument deux yeux.

Je le comprends, ce ne sont pas des yeux humains, pourtant que veulent-ils me dire de la destinée humaine? Il y a quelque part quelque chose que je pressens, mais je ne veux pas, *je ne veux pas comprendre;* cependant, malgré moi, *je comprends tout* et je reste épouvanté devant la vérité impitoyable que ma faiblesse ne peut éviter, ni changer, mais que mon cœur, un cœur humain, repousse, ne pouvant que se taire. Tout comme cette souris.

Tant que je reste à la cuisine, la souris ne m'abandonne pas.

La concierge a envoyé quelqu'un, j'ai cru que c'était le plombier.

« Je ne suis pas plombier, je suis « dératiseur », a-t-il dit. Je me figurais tout autrement un « dératiseur ». Cependant quelle différence y a-t-il entre nettoyer des tuyaux et exterminer des souris?

Des morceaux de pain sec tartinés non de confiture, mais de poison « d'avant guerre » furent placés par le « plombier » dans les endroits où passent nécessairement les souris : sur les *Dernières Nouvelles*, sur ma couverture tricotée, couleur d'airelle rouge, et dans le couloir près des caisses de journaux, devant le trou de la souris. Le « dératiseur » dit en partant qu'il reviendrait dans huit jours, qu'il était sûr que son poison était « d'avant guerre » et qu'il ne resterait plus une seule souris dans la maison.

Je le crus et je plaignis la souris.

« Ne mange pas cela, lui dis-je, ne mange pas cela » et du doigt je lui montrais la tartine empoisonnée.

« Est-ce que les assiettes ne te suffisent pas? »...

La souris comme toujours me regardait ; c'était moi qu'elle regardait, non le poison.

Je ne mis ni beaucoup d'attention, ni beaucoup de zèle à laver les assiettes ; je me disais que la part de la souris serait un peu plus grosse.

La première chose que je fis le matin suivant, fut de visiter les champs de la mort, et je ne vis nulle part de poison : pendant la nuit tout avait été enlevé jusqu'à la dernière miette. Ni sur les *Dernières Nouvelles*, ni sur ma couverture couleur d'airelle, ni près du trou de la souris dans le couloir nulle part, aucune miette égarée, Tout était propre comme une assiette.

« Allons, me dis-je, la souris est perdue, et pourtant je l'avais bien prévenue, elle n'a pas voulu m'écouter, la sotte. »

Mais je ne lui reprochais rien. Je pensais que nos destins avaient quelque chose de commun. Pour la souris, le poison

est dans les confitures, et pour moi? Je le sais bien, tandis que la souris ne sait rien, — c'est le sommeil qui est mon poison, et j'ai tellement sommeil!...

Personne n'entend plus les souris, serait-il vrai qu'elles ont toutes disparu comme l'avait prévu le plombier-dératiseur?

Le soir, je me suis mis à laver les assiettes et j'ai laissé tomber le torchon. Tout tombe de mes mains. Sans la souris, j'allais avoir du travail! Je me baisse pour le ramasser, et que vois-je? Près de la boîte à ordures la souris, elle-même, comme si de rien n'était; il m'a semblé qu'elle me regardait avec reproche : pourquoi avais-je pris ce torchon qui la privait de sa part? J'ai été bien content de la revoir.

Nous attendons un autre « dératiseur » qui opère sans poison. On se moque du plombier et de son produit « d'avant guerre ». Pour en faire l'épreuve, on en a donné au lapin du fourreur et à quelques chiens qui restaient encore dans la maison. Non, ce n'était pas ce qu'il nous fallait.

Le nouveau dératiseur viendra, mais on ne sait pas quand. Son secret contre les souris, ce n'est pas un poison, mais une flûte. Il va jouer de sa flûte enchantée et à ses longs appels on verra serpenter en triste procession les queues des souris. Toutes quitteront la maison.

C'est ainsi que la concierge a promis de détruire les souris de notre maison au moyen d'une flûte enchantée. La concierge maintenant n'est plus Rosa, Rosa a été mise à la porte à cause de sa conduite, mais une ogresse aux yeux de basilic. Donc, c'est sérieux.

Et nous avons commencé d'attendre la flûte aux souris avec la même impatience que les gens morfondus, transis, exténués d'éternuements, attendent le camion de charbon.

Jugez vous-mêmes : cinquante-quatre appartements où s'abritent au moins deux cents souris! Au printemps il en faudra compter deux mille. Sous l'effet de la marmelade empoisonnée, les souris prises d'une sorte de rage, ont commencé à se multiplier jour et nuit, sans prendre garde à nous.

« Il faut se procurer un chat, disait-on, et il ne restera plus une souris. La seule odeur du chat agit sur les souris comme la peste. » Mais c'est facile à dire : le chat... il faudra le nourrir. Un chat ne présente pas la note à payer comme une concierge qui l'apporte à chaque terme. Il faudra le nourrir. Et sans viande pas un chat ne consentira à travailler.

En attendant la flûte aux souris, chacun de nous avait le chat en tête et retournait cette idée.

★

Au-dessous de nous habitait un professeur de mathématiques, grand amateur de musique. Presque chaque jour je recevais une lettre de lui.

« Après dix heures, je vous prie, écrivait-il en lettres menues, comme des signes algébriques, de ne pas marcher dans votre chambre, de ne pas remuer, de ne pas faire fonctionner la chasse d'eau, — il s'exprimait en termes choisis, — de ne pas faire claquer les portes, de ne rien changer de place, de ne pas traîner les meubles. »

Il s'offrait en exemple : de 8 heures à 10 heures du soir, deux heures tous les jours, il faisait ses exercices de violon, et pour ne pas déranger les voisins, il avait soin, tout en jouant de circuler d'une pièce à l'autre, chaussé de pantoufles de feutre.

Je me rappelle que je ne lui ai pas répondu tout de suite ; je n'ai pas la riposte vive, c'est seulement après une dizaine de lettres semblables que la réponse m'est venue à l'esprit.

En voyageant d'une pièce à l'autre, le professeur remplissait l'appartement entier du bruit de son violon ; impossible de trouver un coin où se réfugier ; j'allais quelquefois m'asseoir dans les w.-c., ce n'était pas par nécessité, mais pour me mettre à l'abri quelque part et reposer mes oreilles. Mais il venait jouer même dans les w.-c. ... Et chaque fois, à l'appel du violon, répondaient les chiens du docteur : l'un faisait la basse, l'autre le soprano. Derrière le mur, les chiens, sous le parquet, le violon, de 8 à 10, deux heures par jour !... J'ai répondu au professeur :

« Votre exigence dépasse les forces d'un être vivant, parce que tout ce qui vit remue et fait du bruit. »

Je lui indiquai l'unique solution : aller habiter quelque part au Père-Lachaise. Là seulement on était sûr de n'être pas dérangé par le bruit des chasses d'eau, des portes ou même des violons.

Le professeur m'a-t-il obéi? Ou son jour était-il venu? Après avoir joué du violon pendant tout l'hiver, il a rendu à Dieu son âme de mathématicien-violoniste.

Après le décès, l'appartement resta longtemps inoccupé. La nuit j'entendais, et je n'étais sans doute pas le seul, comme une petite voix grêle qui pleurait et je reconnaissais le violon. On n'entre pas « là-bas » avec un violon, mais ici-bas dans le silence, tous les sons raclés sans trêve, tout au long des soirs, par la main malhabile du professeur, se fondaient doucement dans les pleurs.

Tout dernièrement, aux premiers froids, de nouveaux occu-

pants se sont installés dans l'appartement : une dame, ses deux enfants et leur bonne, une vieille Bretonne. Et le violon nocturne peu à peu s'est tu. C'est à ce signe que j'ai deviné la présence de nouveaux locataires. Bientôt la vie est redevenue ce qu'elle était au temps du professeur-violoniste, seulement c'est un violon vivant que racle la vieille bonne. Est-ce plus harmonieux? Je ne sais.

Tous les matins, quand après une nuit sans sommeil, je sors épuisé, dans l'escalier sombre où je n'avance qu'à tâtons, je suis inévitablement saisi sur le palier par la bonne qui chaque fois me reproche de taper du pied ; pour mieux me persuader, elle me montre comment je tape : « Pan-pan-pan, » fait la vieille de sa grosse voix, la voix même de ce Croquemitaine qui dans les contes fait peur aux petits enfants et que nous appelons chez nous « Bouroba ».

Je l'écoute en silence. Que puis-je lui répondre? La nuit je me lève souvent et par conséquent je marche. Je lui montre avec quelles précautions je pose mes pieds : « Pan-pan-pan » dis-je à mon tour, et ma voix n'est pas celle du loup de la fable, mais plutôt la voix grêle de la chèvre.

Tous les malheurs, toutes les misères de notre maison s'accumulent sur ma tête. Quand les tuyaux se sont bouchés, que l'eau a commencé à couler chez nous et à s'égoutter chez eux, à travers le plafond, quand les tuyaux gelés ont éclaté et qu'on a fermé l'eau dans l'immeuble, de sorte qu'on était obligé d'en aller chercher dans la maison voisine, la bonne était persuadée que tout était arrivé par ma faute, et que sans moi, rien ne se serait produit.

« Chez vous, même les conduites d'eau font du bruit, on dirait une sirène qui hurle. » Et pour me persuader, la vieille allongeait en bec d'oiseau ses lèvres jaunies et faisait : « Hou-hou-hou » en imitant la sirène.

Et je répétais : « hou-hou-hou » mais mes lèvres à moi tremblaient.

Je suis prêt à prendre à mon compte le bruit de la sirène, mais les eaux sales de huit étages qui filtrent à travers le plafond, ça non... je ne veux pas. Une vie d'homme ne saurait suffire pour éponger toute cette eau et même avec tous les chiffons du monde on ne parviendrait pas à l'essuyer... Quand il gèle, ce n'est pas non plus ma faute, j'aime tant la chaleur que je ne voudrais faire geler personne et certainement pas les tuyaux.

La vieille lentement, a fini par comprendre : je vois qu'elle me regarde autrement. Ce n'est pas en son nom qu'elle parle, c'est sa patronne qui est mécontente de moi et veut « prendre des mesures ».

Mais quelles mesures peut-elle bien prendre?

Contre les souris on avait le poison. Mais il n'a été d'aucun effet, ce poison « d'avant-guerre ». Reste la flûte. Nous attendons avec impatience la flûte aux souris. Mais contre la sonorité de notre maison? Contre le gel? Que faire?

Je me suis rassuré. J'ai tout à fait oublié qu'il existe une préfecture et que la préfecture est dans l'obligation de prendre des mesures, sinon contre le gel, du moins contre moi qui suis impliqué dans tous les malheurs : le bruit et le froid.

C'est en passant devant la bonne comme un coupable que résigné à tout je commence chaque matin ma difficile et rude journée.

Faut-il beaucoup de choses à l'homme pour être heureux? Et même sans parler de bonheur, pour supporter seulement les jours noirs où sa vie n'est plus que celle de la brute?

A présent, libre de ne plus aller « faire la queue », je suis seul. Je n'ai besoin de rien pour moi, il n'est rien qui me soit indispensable, je peux toujours attendre, toujours patienter. Je ne sors même plus tous les jours. Si je sors c'est bien, si je ne sors pas, c'est bien aussi. Mes soucis sont finis. C'est maintenant seulement que je comprends que les soucis sont ce qui soutient l'homme en dépit de tout.

Je ne parle pas de soucis égoïstes. Voilà qui est clair pour tout le monde. Mais j'ajoute aux soucis la joie de l'âme, et cela, il n'est pas donné à tous de le comprendre.

Jamais ne comprendra ce qu'est la joie de l'âme cette race d'hommes endurcis, desséchés, vrais squelettes renfrognés, sans sourire. Ceux-là sont les véritables deshérités, sur cette terre où s'épanouissent les fleurs et où fleurissent les paroles pour que s'éclaire le sourire de l'homme. Ils se méfient, cela leur déplaît, ils prennent tout tellement au sérieux. J'ai pitié d'eux comme j'ai pitié des mendiants, des bêtes maltraitées, d'une branche cassée, de l'herbe foulée, d'une étoile tombant du ciel. Je vois ces froids visages ne répondre à mon sourire que par du mépris. Je les reconnais même dans les livres, dans cette littérature sèche et sans vie, où tout est aligné, où tout marche au pas, où tout est « logique ». Comme si jamais aucun d'eux n'avait bronché. Leur cœur est devenu de pierre et leur parole de glace. « Malheur à vous, pharisiens hypocrites ! » Ces paroles par-delà les siècles retentissent à mes oreilles, quand je vous regarde de ma retraite solitaire.

La sollicitude pour autrui, et non l'égoïste souci de soi-même, la joie de l'âme... Mais une chose encore peut aider

un homme à vivre sur cette terre, c'est la vertu magique d'un charme, sans quoi la vie n'est que labeur et tristesse.

Et ce n'est pas seulement à des êtres vivants que peut s'attacher ce sortilège, mais à des choses et des choses qui ne sautent pas aux yeux, un simple papier, si vous voulez, même les tickets des cartes d'alimentation. Ils donnent droit à une ration insuffisante pour vous rassasier, et l'on est toujours obligé de se bourrer de ces nourritures suspectes, mais « sans tickets » et en vente libre qui font illusion ; ce n'est que de la gelée de queues de rat, mais c'est aussi une de ces choses qui fascinent à la façon d'un charme.

J'ai bien remarqué comment la « boulangère au long cou » détache les tickets de pain. Elle le fait avec un plaisir énorme, et elle serait très ennuyée si tout à coup les tickets étaient supprimés et qu'elle n'eût plus qu'à couper et servir le pain ainsi qu'autrefois « de ses propres mains », comme elle dit avec un sourire. Pendant ces dernières années, elle s'est habituée aux tickets et ces bagatelles non seulement ne lui ont pas été pénibles, mais au contraire l'ont amusée comme un jeu. Je dirai plus : sous leur charme elle s'est épanouie.

Et la laitière moustachue, toujours vêtue de blanc (pour faire ressortir ses moustaches peut-être) a découpé de petits carrés de carton d'un et de dix sous, en guise de monnaie, des milliers de carrés, et sans faire attendre la clientèle, elle les distribue pour rendre la monnaie. Et de quelle façon ! Dans ces carrés elle a mis toute son âme. Depuis, ses moustaches sont devenues encore plus noires et se dessinent comme deux traits au charbon de bois.

Mme Morvan a la réputation de posséder une voix remarquable. Rien qu'à la voir vous diriez que c'est une cantatrice. Cependant elle parle toujours en chuchotant et tous les clients chuchotent aussi. Devant sa boutique très étroite et tout encombrée de légumes verts, il y a toujours une queue et ce n'est pas une heure, mais toute la journée qu'il faut attendre ; si votre tour n'est pas venu le soir, vous n'avez qu'à revenir le lendemain. Ordinairement un vendeur grincheux se tient dans l'étroit passage, mais l'affabilité de Mme Morvan va jusqu'aux embrassades. Elle détache les tickets d'une façon mécanique, sans le zèle qu'y apporte la boulangère au long cou, et souvent n'importe comment, simplement pour la forme. Chez elle, pas de ces carrés de carton qui sont la consolation de la laitière moustachue. Où découvrir le sortilège? « Il faut passer par derrière » m'a dit en russe un savant d'ici qui ayant vécu dans sa jeunesse à Moscou voulait faire montre de ses connaissances. Si l'on passe « par

derrière » tout devient possible, c'est donc là que s'était fourré le sortilège... Insondable mystère !...

Il y eut un dénonciateur. Il se trouve toujours des gens de cette sorte, qui ignorent entièrement la joie de l'âme, qui ne connaissent que « le devoir » et « la justice », ou bien la simple jalousie : « Pourquoi eux et pas moi? » Et l'on a fermé pour deux mois la boutique de la cantatrice. Nous tous, qui étions inscrits chez elle, on nous envoya de l'autre côté de la rue, chez M. Richard. J'avais remarqué un homme maigre, à l'air vaguement outragé ; c'était le patron en personne. Et il se tenait tout contre son étroite porte pour maintenir l'ordre dans la queue. Après quelque deux mois d'été, il avait engraissé à vue d'œil d'une façon si extraordinaire qu'il était maintenant inutile d'essayer de pénétrer dans la boutique dont il obstruait la porte. D'autant plus que, pour sa commodité il avait été obligé de placer encore un escabeau devant l'entrée. Il laissait passer quelques personnes ; mais il arrêtait les autres, et d'un signe il leur montrait toujours la magique « porte de derrière »...

Et le buraliste... A un certain moment il était méconnaissable. Il ne vivait que pour les heures enchantées de la distribution des cigarettes en échange des tickets. Ses mains tremblaient autant que les nôtres quand nous les tendions pour recevoir notre ration ; deux jours plus tard, ayant tout fumé, privé de nicotine, il ne pouvait plus parler ; une crampe crispait sa bouche et ses yeux regardaient de côté, pitoyables et pleins de reproche. Et voilà qu'il redevint tout à coup ce qu'il était autrefois : l'ancien M. Tournon reparut paisible, sourd, dirigeant tout de sa caisse où l'on peut constamment le voir avec son long fume-cigarette qui ne s'éteint jamais. Il fume avant et après la distribution, pendant tout le mois. Il a échangé un charme puissant mais fugitif contre un autre plus durable. Il a deviné qu'il y a du tabac pour tous à condition d'y mettre le prix. Et nous non plus, nous ne voyons plus trembler nos mains, nous ne sommes pas davantage des sots et nous ne cherchons pas à approfondir.

Mais voilà que l'Italien a commencé lui aussi à dépérir. Quel bel homme, cet Italien ! Et quels jambons, quels saucissons, quels poissons à la gelée sortaient de son arrière-boutique avec toutes sortes de plats chauds ou froids. Et l'on vidait de grandes caisses pleines de boîtes de confiture et de fruits au sirop. A présent, il n'y a plus que ce que l'on peut voir partout : des carottes, des pommes « avec tickets » et du vermicelle qu'on vous donne en échange d'une lettre. L'Italien se tient debout, les bras croisés, tout triste. Les autres Italiens se sont organisés d'une façon ou d'une autre :

ils ont trouvé « un sortilège ». Ils remuent, ils parlent, ils vivent, mais le nôtre ne dit jamais rien. La veille de Noël lorsqu'il tira des armoires secrètes dissimulées dans les profondeurs des murs quelques bouteilles d'Asti, alors seulement, il me sembla voir se produire en lui un changement : son visage brillait comme une bouteille, et je reconnus mon Italien d'avant la guerre.

Il est arrivé la même chose à « la Bulle ». C'est chez elle que j'achète mes journaux. Elle a vécu sous mes yeux ces années de vie bestiale, mais à mon grand étonnement, elle s'épanouissait de jour en jour. Longtemps je n'ai pu comprendre ; c'est elle-même qui à la fin m'a expliqué qu' « elle allait se marier ». La Bulle allait se marier !... Puissance magique de l'amour !... C'est l'amour qui la réchauffait ; pendant les froids les plus durs elle avait chaud, malgré l'absence de feu. C'est l'amour qui l'embellissait. Mais voilà la Bulle mariée, elle n'a plus rien à attendre, le charme s'est évanoui, la vie de famille a commencé, la Bulle n'est plus que baudruche...

Les yeux noirs, les yeux passionnés,
Les yeux ardents...

Ce n'est pas le vitrier B. G. Panteleimonov qui chante après avoir mis sous son verre synthétique une rose qui ne se fane jamais, ce n'est pas non plus P. P. Souvtchinsky qui vient de mettre le point final à son histoire de la musique russe, et ce n'est pas la voix de Chaliapine qui dès l'enfance chantait les chansons les plus connues, mais avec des accents si nouveaux qu'il nous semblait les entendre pour la première fois... Non, c'est le « Petit Canard », qui après avoir mangé des olives, frissonnant de tout son petit corps, chante *les Yeux noirs* dans notre cuisine glaciale.

Il m'arrivait autrefois d'entrer à la cuisine, mais je n'ai aucune vocation de cuisinier : je suis indifférent aux nourritures et à tous les pâtés de Gogol, de Kvitko et de Tchekhov me soulèvent le cœur ; j'éprouve le même sentiment pour les descriptions de chasse, pour les jeux de hasard ou de calcul et même pour les jeux de cartes auxquels s'amusent les enfants, comme « les rois ». Je n'ai jamais été joueur, je n'ai jamais chassé, et même, dans les livres, je passe sans les lire les pages où il s'agit de chasse. Mais depuis la révolution russe, je ne sais comment cela se fait, c'est toujours la cuisine que j'ai sous les yeux et c'est la cuisine qui pendant ces dernières années a été mon unique refuge.

J'ai abandonné ma table à écrire dans le salon du Coucou et j'ai apporté quelques manuscrits à la cuisine : longtemps

j'ai conservé l'espoir d'écrire. Je parvenais à noter mes rêves, je dessinais, mais le froid et les soucis chassèrent les rêves. Les manuscrits sont restés sur le coin de la table ; humides et graisseux, ils me regardent sans reproche, mais misérablement, conscient de leur perte et cachant leur douleur.

Après avoir servi le repas de Serafima, je la fais toujours manger dans sa chambre craignant de la laisser entrer dans cette glacière qu'est notre cuisine, je commence à faire le ménage. Je lave la vaisselle. J'ai appris à la nettoyer à l'eau froide, mes mains s'y sont habituées ; je ne crains pas non plus la chaleur et j'ai appris à tirer de mes propres mains « les marrons du feu », j'épluche sans couteau les pommes de terre bouillantes, je pourrais même retirer de l'eau un œuf à la coque sans me brûler ; mais voilà il n'y a pas d'œufs.

La souris sort la première de son trou. C'est elle qui commence la soirée. Après la souris arrive Listine, après Listine « le Petit Canard ».

Le Petit Canard vient en passant, même au milieu de la journée, selon sa fantaisie. Elle habite tout près au cinquième étage, chez Polovtchanka, dans l'ancienne chambre de Jeanne la folle, cette fille que rongeait un perpétuel cafard.

Sans la souris et les deux Olga, car Listine et le Petit Canard s'appellent toutes deux Olga, la soirée ne serait pas réussie.

Le nom de Listine est celui d'un personnage de mon livre *En suivant le soleil*, il porte un nom venu du terroir russe : automnal, tout doré, il avance avec un bruit léger de feuille morte et il couvre d'or les routes... Listine ne voit pas beaucoup mieux que moi, elle est presque aveugle. L'histoire de son apparition chez nous n'est pas toute simple. De Serafima elle ne savait rien, et à mon sujet elle savait seulement que depuis un demi-siècle, lorsqu'on prononce mon nom, on ajoute invariablement : « il écrit des diableries... » Elle est entrée dans le salon du coucou avec l'espoir secret d'y rencontrer Lifar. Lifar est « son idole et son maître »... « aimé jusqu'à la fin des siècles », à qui elle est fidèle « jusqu'à la moelle des os »... Sa voix change quand elle dit le nom de Lifar ; elle le prononce à la française d'une voix un peu nasillarde, en durcissant l'r.

Chose étrange, juste au moment où Listine fit son apparition chez nous, Lifar quitta notre maison, comme jadis les rats avaient quitté notre cour, effrayés par les bêtes et par les cages que fabriquait le mari de la concierge, « celle qui avait assassiné sa sœur » et épousé un surveillant de la Santé.

Listine dessine bien les bêtes, mais ne s'occupe pas des cages. Qu'est-ce qu'il y a donc eu?

C'est uniquement le charme magique de Lifar qui sauve Listine du désespoir dans sa vie malheureuse ; elle attend le mercredi, jour de ballet, pour pouvoir encore et encore le croquer « dans toutes les poses ». Jusque dans la cuisine elle apporte son carton avec des milliers de croquis de Lifar et aussi du raphia pour fabriquer des broches... Avec ces broches elle gagne tout juste assez pour payer sa chambre non chauffée et acheter son billet à l'Opéra.

Quand il nous reste un peu de soupe elle y ajoute de l'eau et la mange comme si c'était un bouillon de poulet. Tous les petits morceaux de pain, toutes les croûtes, toutes les miettes, elle ramasse tout, elle a toujours faim.

Le Petit Canard se nourrit d'olives. Ce n'est pas du tout qu'elle les aime, mais elle dit que « c'est nourrissant », et surtout que c'est bon marché et « sans ticket ». Si le surnom de Petit Canard s'est attaché à elle, ce n'est pas à cause de ses jambes, elle n'est pas bancale, elle marche sans se dandiner, à petits pas rapides ; mais il y a quelque chose dans son visage, dans la forme du nez qui fait penser à un petit canard. Et on ne trouverait pas d'autre petit canard dans Paris. Elle a grandi dans une ruelle de Moscou, la rue Laline, et c'est ce qui explique tout. Elle aussi mène une dure vie... Et serrant avec désespoir ses mains d'enfant toutes gelées, elle prononce, ou plutôt ses lèvres murmurent quelque chose qu'on n'entend pas, mais que je comprends : il ne lui reste plus qu'à se jeter... elle veut dire : « à la Seine, » mais elle dit : « à la Moscowa !... » Elle vit quand même, comme nous tous en ce monde, soutenue par un rêve sans fondement, irréalisable. Elle vit sous le charme du vague espoir que quelque chose doit arriver immanquablement et qu'alors changera son existence, vouée aux olives...

Tandis que je lave la vaisselle, commence une chanson : c'est le Petit Canard qui chante. Elle a une belle voix, mais est-ce à cause de sa tension qui ne dépasse jamais dix, ou parce qu'elle est gelée et affamée, qu'elle tombe d'inanition comme Listine, elle n'achète jamais rien. Listine l'aide, mais de quel secours peut être son léger bruissement de feuille? Et le Petit Canard abandonnant sa première chanson, en commence déjà une autre.

Listine parle de Lifar, j'entendrai tout à l'heure encore ces mêmes histoires quand Listine les racontera à Serafima. Et toutes peuvent se résumer en deux mots : hier elle a vu Lifar, mais impossible de l'approcher : son frère Léonide qui le garde est comme un mur inaccessible.

Le Petit Canard, misérable et transi, fumant avec délice un mégot, parle surtout d'un certain boucher, auquel elle achetait autrefois beaucoup ; maintenant elle ne peut plus le faire, mais le boucher continue de la bien traiter, bavarde toujours avec elle aussi gentiment. Et le Petit Canard imite le bon boucher.

A mon grand regret, je ne peux pas transcrire les touchantes paroles du boucher : le Petit Canard parle français. Je ne puis dire qu'une chose : le boucher est certainement français, mais ses phrases françaises ressemblent étonnamment par leur construction à celles de n'importe quel Russe.

Outre le boucher, le Petit Canard imite un concierge aussi bon et un aimable agent de police.

Je la plains beaucoup que ce bon temps soit passé, où elle pouvait acheter largement, sans calculer, d'abondantes provisions. Et je regrette encore que les sommets de la littérature soient loin de sa portée. Ce serait si instructif pour moi, si au lieu du boucher, du concierge ou de l'agent, elle pouvait imiter André Gide, Paulhan, Eluard, ou tout simplement réciter par cœur des vers de Racine.

Les histoires sont racontées, les chansons chantées, la vaisselle est lavée, les miettes sont mangées et tous les papiers graisseux et recroquevillés sont couchés bien serrés dans la boîte à ordures : ils ont achevé leur service ! Et l'eau pour le thé chante dans la bouilloire. Il faudrait bien encore balayer la cuisine. Mais je le ferai demain matin.

Je laisse la cuisine aux soins de la souris, elle aura du travail.

Emportant la théière, nous allons tous dans la chambre de Serafima. Il y fait tout de même un peu plus chaud, le radiateur électrique fonctionne. Notre lecture du soir va commencer, et bientôt vont se produire les choses imprévues, provoquées par le bien-être de la pièce chauffée.

Listine et le Petit Canard s'installent sur mon canapé où il y a tout juste de la place pour deux : il y traîne tant de choses (je n'ai pas le temps de tout mettre en ordre), un oreiller, deux couvertures (l'une d'elles est cette couverture couleur d'airelles rouges, dont se nourrit la plus belle des trois souris ; celle-ci est en ce moment cachée). Listine et le Petit Canard peuvent s'appuyer l'une sur l'autre et sommeiller un peu.

Listine apporte son carton avec ses « Lifar » et ses broches, et moi je lui glisse discrètement les chaussettes et les bas à repriser, c'est à peine s'ils tiennent encore, criblés de trous, usés jusqu'à la corde. Mais de ces loques elle saura faire quelque chose, elle a un talent extraordinaire

pour raccommoder et pour démêler ce qui est embrouillé.

Au Petit Canard je donne à trier des boutons mélangés dans une boîte. Il faut qu'elle mette les blancs avec les blancs, les noirs avec les noirs, et si elle trouve une épingle ou une aiguille qu'elle les mette de côté et qu'elle laisse à part pour les jeter celles qui sont rouillées ainsi que la poussière et les toiles d'araignée.

A propos du Petit Canard on a raconté que bien au chaud sur mon canapé, dans son bien-être, elle s'était oubliée et qu'on avait vu par terre une petite flaque. Ce n'est pas vrai. Le Petit Canard ne s'est pas oublié. C'est moi en mettant la bouilloire sur le radiateur qui, avec ma mauvaise vue, ai versé un peu d'eau juste aux pieds du Petit Canard. Pour me disculper j'ai inventé cette histoire de flaque. Mais le plus étonnant, c'est que le Petit Canard après avoir nié tout d'abord farouchement, a commencé ensuite à douter, et a fini par croire que la petite flaque était bien de son fait.

Nous accompagnons notre thé de ce que nous trouvons, n'importe quoi, simplement pour manger quelque chose. Nous avons un rayon plein de petites boîtes dans le placard. Je fais tout pour m'en procurer ; un jour viendra, et bientôt même, où nous n'aurons plus besoin de rien. Je sens cela, je l'entends, je le vois dans mes rêves, rares et fiévreux.

Du « thé », nous en avons de toutes les sortes, et des plus différentes : du thé d'oranger qui sent l'orange, du thé de pelures de pommes, qui nous rappelle l'automne russe, et quelquefois, rarement, du vrai thé. J'en ai déjà parlé à la petite souris : « De l'argent? Où pourrait-on se procurer de l'argent? Mais que peut faire la souris? Elle ne peut que m'écouter avec attention en faisant miroiter ses yeux de jais. »

Après le thé, écoutez !

Chaque soir un livre est sur ma table. Je lis tantôt des passages empruntés à l'histoire, tantôt du Dostoïevsky ou du Tolstoï, tantôt des poésies de Fœth, de Nekrassov ou Tioutchev. Serafima lit aussi des vers de Pouchkine, de Blok. Ce sont ceux qu'elle préfère, elle les lit sans regarder le livre.

A nos lectures du soir vient assister notre voisine d'en bas, Anna Nicolaïevna, elle est restée une fois jusqu'au troisième chant du coq. C'est une innocente, on l'appelait « la dame aux chats » parce qu'elle nourrissait une soixantaine de chats abandonnés sous le viaduc de Michel-Ange. Polovtchanka descend aussi du cinquième, mais moins souvent maintenant : la dame aux chats lui a fait peur avec le fou rire qui la prend pour des choses drôles et d'autres qui ne le sont pas du tout, et avec ses questions intempestives et sau-

grenues qui interrompent la lecture. Tous les samedis sans manquer vient Ivan Pavlovitch Kobeko.

Kobeko, après avoir remonté son pantalon qui tombe toujours, se case difficilement sur le canapé où il n'y a place que pour deux, et où sont déjà Listine et le Petit Canard. Il se met au bord et s'accoude sur le traversin, tandis qu'Anna s'assied sur la chaise percée (que je couvre toujours) coude à coude avec Kobeko.

Moi, je prends place près de la table, sous la lampe ; le radiateur me sépare du canapé, je suis tout près de ma femme assise dans son lit ; et elle et moi nous voyons tout le monde.

Tristement deux guitares
Chantaient leur plainte...
Vieille chanson connue depuis l'enfance.
Amie très chère, est-ce bien toi?

Je repasse dans ma mémoire toutes nos soirées, les vers d'Apollon Grigoriev sonnent pour moi douloureusement car il y a mis toute son amère tristesse à la pensée des choses qui ne reviennent plus. Cette amertume de la chanson tzigane est aussi la mienne ; il est pour moi aussi des choses « qui ne reviendront plus ». Mais tout s'anime dans mes souvenirs et redevient clair et visible.

Hier j'ai lu *Douce* de Dostoïevsky, mais aujourd'hui j'ai l'intention de lire autre chose de très différent. Kobeko aime les récits historiques et même les autres pourront trouver intéressante cette *Histoire de la broderie de perles*. Tout un mur de la chambre de Serafima est couvert de petits tableaux en perles, ce mur leur offrira une vivante illustration.

Et j'ai commencé *les Perles dans les broderies anciennes* par Doudarev ; mais dès les premières lignes j'ai vu que c'était très ennuyeux. Alors j'ai essayé par ma lecture d'enjoliver le texte. C'est un fait connu : le jeu des acteurs peut donner de la vie à la pièce la plus sotte. Mais je sens tout à coup que ma voix résonne dans un silence extraordinaire. Je m'arrête malgré moi.

Serafima dormait, Listine dormait, le nez caché dans ma couverture couleur d'airelle rouge, le Petit Canard dormait blottie comme les enfants, contre le corps chaud de Listine. Kobeko dormait sans s'appuyer sur personne, raidi dans son effort passionné pour comprendre, les mains sur les genoux, et son nez faisait le bruit d'une petite bulle qui éclate. Anna dormait aussi, tenant sa tête des deux mains, par précaution, comme pour ne pas la laisser tomber.

Doucement, je suis allé à la cuisine pour faire chauffer la

bouilloire. La souris achevait d'essuyer les assiettes avec sa queue... elles brillaient... Je n'ai pas voulu déranger la souris en lui parlant. Sans dire un mot, j'ai fumé mon amère cigarette d'herbe et je suis revenu avec ma bouilloire pleine.

On entendait toujours la respiration mesurée des dormeurs qui gardaient leur pose, comme sous l'effet d'un enchantement. Toujours le même calme bienheureux, coupé seulement par les éclatements de bulles qui provenaient du nez de Kobeko. Et j'entendais aussi un bruit étrange, produit comme par un jouet, un de ces animaux : chien, renard, ours ou vache, pourvus d'un petit sifflet : on tire la bête par la queue ou on lui appuie sur le ventre et elle siffle. C'est du Petit Canard endormi que venait ce sifflement de jouet.

Quand elle était toute petite, dans la rue Laline, elle n'avait certainement pas sa pareille, impossible de la prendre pour une autre ! Son frère avait avalé une épingle et elle, le sifflet d'un petit cochon. L'épingle se plaça sans doute heureusement en quelque endroit et ne fut jamais retrouvée ; le petit sifflet qui était en bois et en maroquin, pouvait certes être digéré, mais au bout de combien de temps? Dans l'espoir de le retrouver, on tortura le Petit Canard avec de l'huile de ricin, mais rien qui ressemblât à un petit sifflet ne fut jamais découvert. Quelque part, dans quelque repli de l'estomac ou de l'intestin, dans un endroit sûr, le sifflet s'est conservé chaud et vivant dans le corps du Petit Canard. Et quand le Petit Canard mange des olives, il arrive que ces olives trouvant sur leur chemin le sifflet, appuient sur lui et le font siffler.

Ai-je posé sans précautions ma bouilloire sur le radiateur, ou est-ce pour une autre raison, mais Kobeko se réveilla.

« Ça sent le gaz » dit-il aigrement, comme on dit : « Va-t'en... »

J'ai eu peur, et j'ai même voulu revenir à la cuisine pour vérifier : il m'est arrivé d'oublier de fermer le gaz. Mais Kobeko, d'un air féroce, répéta la même chose en tournant le nez du côté d'Anna, qui venait de se réveiller.

« Mais c'est vous qui sentez le gaz » dit-elle un peu confuse, sans savoir pourquoi.

Et en effet c'était Kobeko qui sentait le gaz ; Listine et le Petit Canard se mirent aussitôt à le flairer.

« Certainement, c'est vous, » répéta Anna d'un air offensé.

Kobeko enfonça la main dans la poche gauche de son pantalon et en tira son briquet, le briquet coulait. C'est en vain qu'il avait accusé les autres... mais il est vrai qu'il dormait si profondément.

En refermant le livre sur les perles, je faillis dire : « Ne

jetez pas de perles devant les pourceaux, car ils les piétineraient. » Mais je me suis retenu à temps, parce qu'il faut bien l'avouer, je m'ennuyais aussi. « N'est-il pas déjà merveilleux, ai-je pensé, que les gens aient le goût d'écouter quelque chose en ce moment où le seul sujet des conversations, l'unique refrain est toujours « l'alerte » ou les « tickets »...

Je prendrai *le Cœur et la pensée* de Weltmann (1838). Ce sont aussi des perles, mais plus colorées.

La Sensibilité nouvelle c'est la beauté des arts, c'est, comme par une fenêtre largement ouverte, le parfum de l'eau, de la terre, de la brise printanière.

Parmi mes contemporains j'aime Picasso et Stravinsky, Schoenberg, parmi mes aînés : Shakespeare, Dostoïevsky, Tolstoï, Pouchkine, Gogol, Baudelaire, Fœth, Nerval. Ces derniers temps c'est Prichvine qui fait tressaillir mon cœur, comme si je recevais des nouvelles de Russie ; il ne me reste plus que les mots russes pour y puiser la force de vivre ; mais la langue et le terroir sont pour moi inséparables. Prichvine m'a révélé le cœur des bêtes, la sensibilité de la nature, dite « sauvage », le langage des arbres, composé d'arômes et non pas des sons, et le tout petit oiseau « Ptitchik » qui chante l'aurore à la cime, pointée comme un doigt, du sapin le plus haut. C'est aux mouvements de son bec que nous voyons qu'il chante, mais sa chanson personne ne l'entend, et lui-même personne ne le chantera.

La Sensibilité nouvelle, source de joie, — mais combien rares dans une destinée, les rencontres avec de tels livres !

Il y a chez Weltmann de curieux leitmotive, sa *Salomé* rappelle par le sujet, Dostoïevsky, Leskov et Krestovsky. Elle commence par un conte : « Il était une fois une mère et sa fille. « Un point. Au bout de cinq pages l'auteur revient à son sujet et parle de la fille, mais jusque-là il n'a parlé que de lui. *Le Cœur et la pensée* commence d'une façon inattendue par « tandis que ». « Tandis que le cœur ayant retrouvé la liberté se précipitait d'une maison dans une autre, d'un coin à l'autre, de cachette en cachette, sans trouver nulle part d'abri sûr, dans une petite ville d'au-delà du Dniepr, se produisaient des événements importants dans leur genre... »

Chez Weltmann rien de banal ; il a une façon personnelle de voir et les mots traduisent ce qu'il voit ; ce sont autant de trouvailles qui restent infailliblement dans sa mémoire. Il en est de même dans le *Beau monde* où le comte Sologoub parle de Lermontov. Le récit est divisé en « deux danses »... « deux danses » c'est une trouvaille. Ou à la fin d'une nouvelle de Pavlov *Sa fête* (1835). Aux dernières lignes du journal intime, la plume fait un bond de colère et asperge les lignes :

« Je l'ai épiée une fois... elle pleurait en cachette... il n'y a pas de place pour lui et moi sous le même soleil... nous nous sommes rencontrés... nous sommes tombés tous les deux... Il ne s'est pas relevé, et moi, je boite... »

Weltmann désigne par de simples sons les esprits des tempêtes : Prrr, Tchchch, Ffff, Ou-ou-ou, Ssss, Mmmm... Nous sommes si pauvres en noms.

Il y a aussi la conjuration. C'est la sorcière Varsanka qui la prononce, elle a un gros nez bleu comme un rognon de bœuf et sa bouche ressemble à celle d'un requin :

Je la ferai languir de chagrin, la colombe,
Elle se desséchera, elle se flétrira
Comme avec des tenailles je saisirai sa voix.
Larme après larme, j'ôterai la lumière de ses yeux
Pétale par pétale, j'effeuillerai les roses de ses joues.
Étincelle par étincelle, j'éteindrai le feu de son cœur
Cheveu par cheveu, j'arracherai sa longue natte
Et toute sa richesse deviendra mienne.

Quand j'eus terminé la nouvelle de Weltmann elle avait plu à tout le monde, et la conversation tomba sur toutes sortes de conjurations et sortilèges.

Kobeko a oublié de quoi se compose le philtre d'amour et avec quels mets il faut le servir ; mais il se rappelle bien qu'il faut le faire cuire dans du « lait » de pivoine et l'assaisonner avec du sang de chat.

« Et sa vertu est telle, dit-il en remontant son pantalon, qu'elle se manifeste en tous lieux : l'homme qui aura bu ce philtre aura la vue troublée et une idée fixe s'emparera de son esprit. »

Le Petit Canard se mit à raconter comment chez elle, rue Laline, on avait jeté un sort à une cuisinière au moyen d'une pierre.

« Quelle pierre? interrompit Kobeko. Il y a bien des sortes de pierres, même les débris d'un pot de terre sont des pierres. »

Le Petit Canard se sentant coupable se passa la langue sur les lèvres ; ce sont les olives qui l'altèrent. De toute façon avec Kobeko on ne pouvait se mettre d'accord. Et en outre, elle ne savait plus de quelle pierre on s'était servi pour ensorceler Groucha.

« Il y en a aussi qui palpent les poules, » remarqua Anna qui poursuivait sa propre idée.

Et la conversation tomba sur les œufs et le savon.

« Il faut se laver avec du sable, dit Kobeko. Ce n'est que de cette façon qu'on pourra conserver à son corps sa pureté primitive. »

Tout le monde prenait part à la conversation. Seule Listine se taisait. Mais c'est elle qui avait le plus besoin de sortilèges. Dans son cœur, il y avait Lifar, tourbillon brillant et impétueux ; comment le saisir sans un charme?

Les grands hommes sont toujours entourés d'un mur. Ce mur, c'est leur œuvre, ou le rayonnement de cette œuvre. Il en était ainsi pour Tolstoï et pour le P. Ivan de Cronstadt. Il se trouve toujours quelqu'un que la foi ou l'intérêt pousse à monter la garde auprès d'eux. Pour le P. Ivan de Cronstadt, on le voit dans *les Noctambules* de Leskov. Au sujet de Tolstoï, je me rappelle avoir entendu dire par quels chemins et par combien de portes il fallait passer pour pénétrer chez lui. Mais les naïfs ne le savaient pas, et chacun se disait : « J'irai chez Tolstoï et j'emmènerai avec moi Bakhrak. » Le philosophe Chestov racontait que lorsqu'il était encore lycéen, il avait décidé avec ses amis d'aller chez Tolstoï lui demander un conte pour le journal du lycée ; il était en effet si simple pour Tolstoï d'écrire un conte !... Ils sont allés en bande jusqu'à la maison de Tolstoï, mais impossible de trouver une porte. Ils voulaient passer par une entrée dérobée, mais celle-là même était verrouillée. Partout le mur...

C'est la même chose pour Lifar. En plus difficile car nous ne sommes pas à Moscou, mais à Paris. Sa renommée est réellement universelle, mais Lifar est entouré d'un mur dont le gardien est son frère Léonide. Si Léonide refuse, il n'y a aucun moyen de pénétrer chez Lifar.

Listine a dans son carton un millier de croquis de Lifar, et elle voudrait les lui montrer, connaître son avis. Mais Léonide ne la laisse pas passer. Elle monte la garde à la porte de l'hôtel et attend des heures dans l'antichambre, et tout cela pour rien. Léonide dit : « Non, » et c'est fini.

« Mais alors, quand est-il possible de voir Serge Mikhaïlovitch? » s'écria, perdant patience, la malheureuse Listine, de tout son cœur à bout de souffrances et d'une voix qui n'était pas sourde comme à l'ordinaire, mais désespérément aiguë.

« Pour les grandes fêtes ! » répondit Léonide hargneux. Et il grommela : « Si tous les peintres ou peintres-amateurs comme vous prenaient l'habitude de venir avec leurs images pour les montrer, Lifar n'aurait pas le temps de manger, ni même de satisfaire ses autres besoins. Et se retenir nuit à sa santé ! » Ce Léonide est un grand philosophe.

Tout cela reste amèrement caché dans le cœur de Listine, caché et scellé... Pas la moindre fissure... Voilà pourquoi elle se tait. Mais son secret n'en est pas un pour nous.

« Permettez, dit Kobeko, il faut trouver un sortilège pour Léonide et vous pourrez approcher Lifar... »

Listine saisit joyeusement l'occasion offerte par Kobeko avec son sang de chat.

« Julie Vassilievna a un chat (c'est sa voisine de grenier). Mais avec quoi composer le philtre? »

« Du millet et du sable, conseilla le Petit Canard. C'est la nourriture des oiseaux. »

« Quel sable? interrompit Kobeko, il y a différentes sortes de sable : le sable de rivière qui est jaune, et le sable mêlé d'argile qui est rouge... »

Et à propos de sable, de nouveau il répéta qu'il fallait se laver non avec du savon, mais avec du sable pour conserver la pureté primitive du corps.

Le Petit Canard essaya de ne pas être d'accord.

« Et s'il ne reste rien de cette pureté primitive, comment faire alors, sans savon? »

« Le savon ne se vend qu'avec tickets, et on n'en trouve pas, dit Anna. Et comment faire avaler à un homme cette bouillie de chat? Ne vaudrait-il pas mieux faire des crêpes? »

« On n'a besoin ni de sable, ni de bouillie. Il y a un moyen sûr de captiver le plus dur des cœurs de pierre, et celui de Léonide n'est pas de pierre. Je me rappelle que Serafima a appris chez les sorcières de Berestovetz quantité d'incantations et de formules magiques.

Déjà tout le monde s'était levé pour partir.

« Qu'est-ce que vous avez donc dit à propos des soupirs? » se rappela Anna en faisant ses adieux.

Je n'ai pas compris tout d'abord. Mais en répétant « les soupirs » soudain j'ai saisi. Quand j'ai lu *Douce* j'ai parlé du « souffle puissant » de Dostoïevsky.

Il y a ce « souffle » chez Leskov, dans *Ceux de la cathédrale* et dans un conte *le Jugement de Son Éminence*, comme chez Dostoïevsky dans *Humiliés et offensés* ou *le Mari éternel*.

Et je leur ai lu, sans reprendre haleine, ce passage du *Mari éternel*. « Il devait se rappeler toujours et revoir toujours aussi réel dans ses pensées et dans ses rêves ce regard douloureux de l'enfant martyrisé et fou de terreur, qui s'est tourné vers lui avec un dernier espoir. »

Quand nous avons été seuls, j'ai dit à Serafima :

« Il faut inventer quelque chose pour Listine, une « incantation » par exemple, qu'elle puisse apprendre par cœur, ne serait-ce qu'en s'amusant. Sans quoi, telle qu'elle est en ce moment, elle pourrait se laisser aller au désespoir. »

Tandis que je l'enveloppais dans les couvertures et la bordais pour ne laisser au froid aucun passage, Serafima m'a dit :

« Il ne faut pas faire de peine au Petit Canard. »

« Mais, qui lui en fait? »

« Le Petit Canard est malheureux, tout seul ; personne ne se soucie de lui... »

« Et Kobeko? »

Mais apercevant que Serafima me regardait avec étonnement, je me repris.

« Kobeko est grincheux avec tout le monde, et le Petit Canard... Tantôt ce sont les pierres de sa cuisinière Groucha, tantôt c'est le sable... Ou bien elle commence à lire des vers et s'arrête au milieu d'un mot. Et c'est toujours comme cela. »

Ayant disposé la dernière couverture pour « le sommeil à venir » je me suis assis au bord du lit pour me reposer.

« Peu à peu, j'habitue la Naïade à boire. » C'est ma langue qui parle encore, mais toutes mes idées sont brouillées de sommeil.

Serafima ne m'a pas répondu.

« Le docteur d'Afrique est venu me voir en passant, ai-je continué, il a apporté de l'alcool, j'ai ajouté de l'eau et du poivre et nous avons bu deux verres chacun. Reznikov m'a donné du poivre. Il restait un petit verre, je l'ai offert à la Naïade, mais elle l'a préféré à la saccharine. Cela ressemble à de la liqueur, a-t-elle dit, et un peu au cidre. »

Serafima souriait en s'endormant. Elle comprenait bien que c'était une histoire pour l'endormir, que le docteur d'Afrique avait tout bu et qu'il ne restait rien pour la Naïade... Un petit verre... mais c'était impossible. Et la Naïade n'était même pas venue du tout.

« Tamara Ivanovna viendra-t-elle demain? » demanda-tout à coup Serafima, et elle s'endormit doucement.

Ah ! si ce sommeil pouvait durer toute la nuit, même seulement la moitié de la nuit, ou deux heures, ou une heure entière !...

J'ai éteint la lumière et je suis allé sans bruit dans notre cuisine-glacière, chez la souris. Je vais mettre un peu d'ordre, puis j'irai m'allonger sur mon canapé. Pas pour longtemps... dans une heure je serai obligé de me lever.

La souris sortit de son trou ; elle se préparait à dormir, mais elle vint à moi d'un pas incertain comme si elle arrangeait sa jupe.

★

Tristement deux guitares
Chantaient leur plainte
Vieille chanson connue depuis l'enfance,
Amie très chère, est-ce bien toi?

Comme tout à l'heure le radiateur et nos respirations ont réchauffé la pièce, mais il vient du froid par la fenêtre. Et

quel temps dehors ! La neige, le vent, l'obscurité complète.

D'après le Petit Canard, Kobeko est pareil à l'aigle, il a la vue perçante du roi des airs ; il a pourtant reçu un rude coup. Un soir, comme il se hâtait en venant de Boulogne, il s'est heurté à un kiosque abandonné. L'œil n'a rien eu, il a pu le fermer à temps, mais au-dessus et au-dessous il s'est fait deux larges bosses.

Anna n'est pas venue, c'est Kobeko avec ses bosses qui s'est installé sur la chaise percée, comme sur un trône, et à sa place s'est mis le jeune Rostik, le coude sur le traversin ; de l'autre côté le Petit Canard blottie contre Listine, et Listine elle-même sur ma couverture couleur d'airelle, avec son carton à dessin et ses broches. (Et puis on va dire encore qu'il y a des puces.)

On a découvert que chez « l'homme de fer », c'est le surnom du frère de notre Polovtchanka, il y a aussi des puces, de grosses puces de chiens « sédentaires », et des puces d'appartement de l'espèce sauteuse et bondissante. Chez lui le parquet est recouvert de moquette. Le Petit Canard qui après avoir campé chez Mme Polovtchanka est allée chez « l'homme de fer » dit que c'est une « demi-moquette ». Admettons.

« Il y a des œufs de puce dans la demi-moquette. »

« Des œufs de quoi? » demande Kobeko.

« Sûrement pas des œufs de poule, » dit le Petit Canard d'un air agressif. Et contente de sa riposte, elle se passe la langue sur les lèvres.

« Il faut tout brûler : les œufs, la moquette et la demi-moquette. Il n'y a pas d'autre moyen. Les œufs, c'est tout ce qu'il y a de plus dangereux. »

Kobeko frotta ses bosses, mais celles-ci, comme par dérision se firent encore plus menaçantes.

« Pendant qu'Ovtchina dormait, une puce lui est entrée dans l'oreille, » dit Rostik.

« La nuit, il faut se boucher les oreilles avec du coton. »

Sur sa chaise percée, Kobeko avait l'air extraordinairement solennel et ses paroles prenaient l'allure de sentences.

L'histoire est sensationnelle, et Ovtchina serait digne d'habiter notre maison, rue Boileau. Beaucoup me l'ont racontée, Tchijov, Strouvé, Evreinov, Ovtchina lui-même Rostik enfin, et chaque fois avec de nouveaux détails.

Ovtchina est allé chez le Dr Serov pour lui montrer son oreille. Le docteur n'a pas voulu le croire. Est-il possible qu'une puce entre dans une oreille ! Il fit un lavage. Il n'en croyait pas ses yeux, mais il trouva au fond de la cuvette des œufs de puce tout frais, une trentaine, et dans l'autre

oreille, pas un œuf, mais seulement de petites pattes qui remuaient.

« Quelle vitalité dans les centres nerveux ! » ont conclu les narrateurs-savants. Et Evreïnov a ajouté : « Et quel dynamisme !... »

J'ai emmené Rostik à la cuisine avec l'intention de l'interroger sur son père. Que fait-il? Je l'ai connu à l'âge de Rostik, avant la publication de mon premier livre : *En suivant le soleil,* et à cette époque il avait déjà écrit une *Histoire de la littérature russe,* qui a été éditée ici à Paris, en français, mais avec des modifications. Rostik, dès qu'il a su marcher, n'a pas manqué une seule de mes soirées printanières ; il a assisté à une vingtaine au moins, et pour chacune je lui ai confectionné l'insigne spécial de l'ordre des « singes » qui correspond au titre de Grand Ordonnateur.

Lorsque nous eûmes assez fumé, Rostik a des cigarettes de vrai tabac qu'il bourre lui-même, nous sommes retournés dans la chambre de ma femme où Listine était occupée à répéter à mi-voix les paroles magiques que venait de lui dire Serafima.

Il y a une différence entre la magie noire et la magie blanche. Celle de Serafima était aussi claire que ses yeux de magicienne.

Je connais les paroles de cette conjuration de Berestovetz. Elles doivent être lues à la nouvelle lune.

Lune nouvelle,
Il y a sur toi la croix d'or.
Tu te promènes partout
Et rien au monde ne t'est caché.
Les tsars aiment les tsars,
Les rois aiment les rois
Les princes aiment les princes,
Qu'Olga et Léonide aussi pour toujours
S'aiment et s'embrassent
Comme deux pigeons
Et jamais ne se lassent.

Il faut connaître les paroles, mais ce n'est pas suffisant. Sans un objet capable de transmettre leur pouvoir ce ne sont plus que des sons qui ravivent la blessure de l'âme et trompent sa douleur.

Serafima racontait qu'au temps où elle allait encore à l'école, elle avait entendu une fois des paroles magiques dites par la sorcière Beïtchikha. Elle les répéta mot pour mot. La sorcière l'ayant regardée avec épouvante, le regard fixe, dit : « Cela m'est égal, que tout le monde le sache. »

Voici ce que j'ai imaginé à la nouvelle lune, Listine murmurerait les paroles de la conjuration (les formules magiques doivent être récitées à mi-voix et non pas lues). Listine est prête à les répéter non seulement au moment prescrit, mais tous les jours, ce qui est bien. Mais il faut y joindre l'action de certains objets « conducteurs », qu'on doit tenir serrés dans la main.

Je possède un grand nombre de ces objets, que j'ai proposés à Listine : des pierres : « La pierre écoute, » des nœuds d'arbre : « L'arbre voit, » des arêtes de poisson : « L'os donne la force. » Il faudrait évidemment la patte de derrière d'une grenouille, mais je ne possède que des os de seiche (avec lesquels je faisais mes constructions pour « Icare »). Peut-être la seiche pourra-t-elle remplacer la grenouille. Toutes ces choses : arêtes, nœuds d'arbre, pierres et os de seiche, Listine les glissera doucement dans la poche de Léonide en murmurant sa formule et elle essaiera de le toucher en même temps du coude ou du pied, comme par hasard.

Listine, avec joie, acquiesce à tout ; elle croit aux conjurations et à la vertu magique de mes pierres, morceaux de bois et arêtes de poisson. Il sera très simple de toucher Léonide, elle lui arrangera le pan de son pardessus. Ainsi Léonide sera en son pouvoir ; devant elle s'ouvrira, libre de tout obstacle, un passage jusqu'à Lifar, et non plus seulement aux « grandes fêtes ».

Tout le monde se mit s'accord pour observer les effets du charme sur Léonide. Et j'allai chercher au salon du Coucou ma boîte à magie où il y avait le choix.

Il ne restait plus de temps pour la lecture. Mais en nous séparant, nous répétions tous :

Qu'ils s'aiment et qu'ils s'embrassent
Comme deux pigeons
Que jamais ne se lassent
Léonide et Olga.

Il me sembla même que ma souris essayait de piauler elle aussi.

« Qu'est-ce que tu chantes? lui dis-je, et pourquoi si tristement? »

La souris se tut.

Je l'ennuyais avec mes questions et je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire. Je sais maintenant qu'elle me disait adieu, car elle devait être à son terme le premier jour du printemps.

*

Il est difficile à un forgeron de ne pas se brûler et à un pêcheur de ne pas se mouiller, mais il n'est pas plus facile d'ensorceler un homme qui vous tourne le dos.

Listine sans arrêt, jour et nuit, murmure son incantation et tous les mercredis, jours de ballet à l'Opéra, elle glisse dans la poche de Léonide mes objets « conducteurs » : os, pierres et morceaux de bois.

Léonide se montre aussi rébarbatif et inflexible qu'auparavant. Mais il ne peut comprendre d'où viennent tous les détritus qu'il trouve dans ses poches. Il ne fume pas ; s'il était fumeur il pourrait quelquefois, ne sachant où la jeter, mettre dans sa poche une allumette brûlée, et certainement aussi un mégot, chose précieuse. Mais son péché n'est pas le tabac, ni l'alcool. Il n'est pas comme le docteur d'Afrique, ni comme moi chargé de tous les péchés : le tabac et le café surtout.

Le docteur d'Afrique nous a apporté sans ordonnance de l'alcool pur aromatisé à la menthe. Quand je l'ai goûté il m'a brûlé la bouche et la gorge, et l'odeur m'en a paru désagréable, comme celle d'un médicament. Mais cela était égal au docteur ; en se bouchant le nez, il a vidé petit verre après petit verre, la bouteille entière. Ensuite, sans savoir lui-même comment, il est rentré chez lui. Du moins il l'a cru. Mais avant de quitter son pardessus il voulut ôter la bouteille, et plongea sa main dans une poche : cette poche était remplie de crotte et l'autre aussi. Impossible d'imaginer d'où provenait une telle quantité de crotte. Il lui fallut une heure pour s'en débarrasser, on ne pouvait racler cette chose gluante. Il fut obligé de donner son pardessus à nettoyer. On lui prit trente francs. (Trois mille de nos francs actuels.)

Pour ce qui me concerne, je puis dire que je n'ai bu péniblement qu'un seul petit verre d'alcool (j'en prends un doigt pour me réchauffer) et aussi, Dieu merci ! que ce n'est pas de la crotte que j'ai trouvée ; je fourre la main dans une poche puis dans l'autre : mes deux poches étaient remplies de papier hygiénique, propre et de bonne qualité ; on payerait cher aujourd'hui du papier grossier, si l'on en trouvait.

Toutes ces choses étranges : la crotte du docteur africain et mon beau papier hygiénique sont tout de même explicables. Mais comment Léonide pouvait-il comprendre, lui qui évite de manger du poisson, ou qui n'en mange que très rarement « pour les grandes fêtes », que ses poches renferment des arêtes? Une fois même il a trouvé une tête de hareng... (qui

n'appartenait pas à ma collection, mais Listine dans son zèle l'avait ajoutée).

Listine a continué avec persistance, sans perdre la moindre occasion de jeter ses charmes sur Léonide. J'en ai été témoin au Louvre, à l'exposition consacrée au ballet romantique, œuvre de Rostik.

Listine, à cause de sa myopie, est gênée dans ses mouvements, elle marche en se balançant, et courbée, mais avec quelle adresse elle a glissé dans la poche de Léonide, ainsi qu'une lettre à la poste, une arête magique, tout en le poussant du coude, comme par hasard. Je vois Léonide qui tire son mouchoir et se met à se moucher, l'arête le pique, — ce qui est plus sensible et plus efficace qu'un coup de coude. Il examine avec attention le mouchoir, et se retournant, il jette l'arête. Celle-ci tombe sur un musicien qui passait, c'était l'accompagnateur de Lifar, et l'arête s'accroche à son pantalon.

Sans apercevoir l'arête, le musicien se mit à jouer du Chopin, et à son grand étonnement ses doigts commencèrent à sauter d'eux-mêmes sur le clavier. Jamais il ne s'était senti dans une telle forme, et Lifar de même se surpassa.

La salle entière était soulevée. Une danseuse connue qui se trouvait dans les premiers rangs commença, poussée par une sorte d'inquiétude, à tourner et retourner sa tête lourde et blanche comme si elle avait été poudrée de farine et, n'y tenant plus, elle se mit à chanter l'air de la danse.

J'ai pensé alors qu'il ne fallait pas plaisanter avec la magie. Si j'allais être entraîné aussi, et me mettre tout à coup à sauter sans le vouloir? Er je me rappelai *la Place ensorcelée* de Gogol.

C'est avec cette arête piquante que tout a commencé.

Léonide devint très nerveux et très irascible. Il continuait à tirer de ses poches des arêtes, de petits cailloux, des brindilles, mais maintenant il les posait chaque fois sur la paume de la main pour les observer attentivement ; il les flairait, soufflait dessus, une fois même il essaya de casser quelque chose entre ses dents, mais c'était sans doute trop dur, il le cracha... Puis, après avoir serré dans son poing tous ces objets, il les jetait avec colère.

Léonide fait tout à l'échelle industrielle, il a tant de choses à faire ! N'est-il pas pour Lifar un gardien et une « nurse »? Il n'avait pas le temps de retourner ses poches et d'analyser toutes ces ordures. Ce nettoyage de poches l'irritait beaucoup. Et il cherchait comment se débarrasser de cette nouvelle corvée.

On commença bientôt à s'apercevoir que Léonide marchait

les mains dans les poches, ce qui semblait peu naturel, car à l'Opéra il fait chaud, très chaud même, et il n'y a aucune raison pour tenir ses mains dans les poches, c'est d'ailleurs incommode et enfin on n'en a pas envie, car on aime avoir les mains libres.

Vu du dehors ce geste n'était qu'une précaution, mais sous son autre aspect, vu du « dedans » c'était une tentation.

Un jour au restaurant, Léonide se surprit lui-même à mettre dans sa poche, sans se cacher le moins du monde, un petit morceau qu'il n'avait pu manger... Alors lui vinrent à l'esprit toutes sortes d'idées : était-ce lui qui mettait toutes ces choses dans ses poches? Était-il lui-même l'auteur de toute cette histoire de poches remplies de détritus?

Il se rappela le hareng saur acheté chez Soukhanov et les petits poissons fumés venus d'Italie, qu'on mange sans les nettoyer. Ils ressemblent aux sprats, mais on les appelle d'un autre nom. Comme on n'enveloppe plus rien, faute de papier, on emporte tout dans les mains. Et voilà comment le hareng saur est les poissons fumés se sont trouvés dans sa poche. C'est lui-même qui les y avait mis !

Il se rappela encore avoir ramassé par terre, sans aucune nécessité, une coquille de noix, pour la mettre aussi dans sa poche. Tout le monde ne comprendrait pas cela, mais pour nous c'est clair comme le jour : maintenant plus rien n'est mis au rebut, n'importe quel débris ou rogaton est une chose utile. Les mots eux-mêmes : « noix, » « noyer, » « meuble de noyer » vous influencent : « la noix fournit la matière la plus solide, aussi solide que l'écaille de la tortue. » C'est tout naturellement qu'on se baisse et qu'on ramasse une coquille de noix.

« Il vaut mieux se retenir » décida Léonide qui est un homme raisonnable. Voilà pourquoi il marche toujours les mains dans les poches.

Un jour, chez son père, Rostik entendit Léonide se plaindre de ses maux de tête. Le « professeur », c'est ainsi que Léonide appelle M. Hofmann, avait souffert aussi d'une sorte de crampe due au surmenage. Il y a déjà plusieurs années qu'il travaille avec Motchoulsky à une histoire de la littérature universelle, préfacée par Veidlé. Mais les « crampes » de Léonide avaient une origine inconnue et surtout elles étaient périodiques.

« A la nouvelle lune, » disait Léonide d'une voix pitoyable, « à la nouvelle lune, chaque fois... »

Le professeur Hofmann conseilla à Léonide de prendre, à chaque renouvellement de la lune, un demi-comprimé de véganine deux fois par jour, matin et soir. Mais Léonide

avait déjà essayé et la véganine et la caféïne et plus de deux fois par jour, et des doses de cheval. Et cela ne lui avait rien fait.

Quand Léonide se plaignit au docteur d'Afrique de ses douleurs périodiques à la nouvelle lune, celui-ci ne s'étonna pas.

« C'est un symptôme qui n'est pas inconnu, » dit le docteur, « une question, » et avec une moue de confusion il poursuivit : « une question gynécologique... à des périodes déterminées, un phénomène ordinaire. »

Le docteur d'Afrique conseilla à Léonide un médicament nouveau : l'extrait de crapaud, deux pilules le matin, et deux en se couchant.

Et il parlait de Bufox avec tant d'insistance et de conviction, d'une voix si forte par rapport à sa petite taille, que sous l'effet et cette impression inattendue, Léonide obéit.

Et au lieu de la véganine de Hofmann, il se procura du Bufox sans attendre la nouvelle lune, et il avala sans croquer tout l'extrait de crapaud contenu dans la boîte.

La nuit suivante il vit en rêve un grand marécage vert, tout scintillant de verdure mouillée, et lui, Léonide, plongé jusqu'au cou dans ce marécage, criait comme un crapaud au printemps. Il ne voyait que des yeux de crapauds, des yeux qui sortent de la tête, comme des bulles. Et il criait, criait d'une façon monotone et continue.

Il est heureux qu'une alerte l'ait réveillé, sans quoi il eût pu étouffer de peur.

De peur, comme une piqûre est une chose très importante dans les sortilèges ; bien qu'en cette affaire ni Listine ni mes pierres, arêtes et morceaux de bois n'eussent la moindre part, et qu'il n'y eût là qu'une heureuse coïncidence. Auparavant Léonide supportait Listine avec bonne humeur, il la laissait barbouiller à son aise son papier, pourvu qu'elle ne s'approchât pas trop. Mais maintenant quand, dans la conversation, on parlait de Listine, Léonide, qui d'ordinaire était doux, rougissait et se mettait à crier.

Si toute cette magie devant une telle résistance et une telle répulsion, produisait un effet contraire? Si l'homme loin de s'attacher commençait à haïr d'une haine féroce? J'ai lu quelque part que les sortilèges finissaient par l'assassinat.

Mais Listine avait la foi.

Comment lui dire mes doutes? Le pouvoir magique des arêtes de poisson, n'était-il pas son seul espoir?

Et à la fin c'est Listine qui a eu raison. Sa foi et son obstination l'ont emporté et tout s'est accompli comme si le programme avait été établi d'avance.

★

A la nouvelle lune, Léonide avait un terrible mal de tête, mais il était tout de même allé à l'Opéra. Après avoir souffert durant tout le spectacle, il voulait s'en aller lorsqu'il vit Listine : elle venait droit à lui, avec son immense carton à dessin et sa longue-vue, dans l'intention évidente de passer chez Lifar.

Ce fut comme si un voile noir avait couvert ses yeux : rendu enragé par la souffrance, il bondit vers l'appareil avertisseur des pompiers. Il lui semblait que c'était là l'unique et définitive solution : appeler les pompiers. Il avait déjà saisi la poignée, il ne restait plus qu'à la tourner pour qu'aussitôt dans tout Paris sonnât l'alarme : « L'Opéra brûle... » Soudain il se rappela comment l'automne dernier, à Bruxelles, pendant la représentation du « *Spectre de la rose* », les pompiers étaient accourus vers lui sur la scène...

« Mais ils n'y pourront rien, pensa Léonide. Ils voudront faire sortir Listine... Et Listine qui est myope bousculera les pompiers ; avec ses crayons, son carton et sa longue-vue elle pourra faire tomber leurs casques. Et les pompiers crieront : « Si l'incendie commence, ce ne sera pas notre faute ; faites-la sortir vous-même. »

Tenant toujours la poignée, Léonide restait comme pétrifié. Si les pompiers eux-mêmes n'y pouvaient rien !... Son dernier espoir s'enfuit...C'est alors que tout s'accomplit. L'âme envahie d'un désespoir suprême, il ne lui restait plus qu'à aller à la fenêtre, à jeter, de ses dernières forces un dernier cri : « A moi », et à se précipiter sur le pavé, lorsque soudain il sentit qu'il n'avait plus mal à la tête.

Et il fut saisi d'une telle joie — ceux qui souffrent du mal de tête le comprendront — que pour la première fois il laissa entrer aimablement Listine dans la loge de Lifar.

Pour Listine ce fut le bonheur.

Jamais encore je n'avais vu Listine aussi rayonnante que ce soir-là. Rentrée de l'Opéra, elle me raconta dans la cuisine, et ensuite à Sérafima pendant le thé le miraculeux changement de Léonide, comment il l'avait laissée entrer chez Lifar, avant même qu'elle l'eût demandé, et comment il lui avait baisé la main en la reconduisant.

★

J'ai questionné tout le monde au sujet de Léonide. Que s'est-il donc passé et d'où vient un tel changement? Je ne

crois pas à la sorcellerie, ni à la vertu de mes objets magiques, je n'avais fait que plaisanter.

Rostik a raconté qu'à la nouvelle lune Léonide paraît à l'Opéra encore plus rébarbatif que d'habitude, mais il n'a plus les mains dans les poches.

S'est-il persuadé que c'était inutile, qu'il ne pouvait accuser personne sinon lui-même, que c'était bien lui qui mettait des choses dans ses poches, ou bien n'y trouvait-il plus rien?

Je n'ai plus ni la plus petite arête, ni le moindre caillou, ni la plus menue brindille. Listine n'a plus rien à déposer dans les poches de Léonide, mais elle n'a plus besoin de rien, et elle ne répète plus l'incantation que par habitude, automatiquement.

« Ce qui est bizarre, racontait Rostik, c'est qu'en rencontrant Listine, Léonide rougit et soudain, chose incompréhensible, on dirait qu'il s'épanouit ». Et Listine, sans essuyer aucun refus va tout droit avec son carton et sa longue-vue dans la loge de Lifar.

Léonide a commencé à remarquer en lui un phénomène extraordinaire : à peine a-t-il vu Listine qu'il croit devenir enragé, mais aussitôt son mal de tête passe, il lui semble n'en avoir jamais souffert. Il se sent paisible et serein.

A l'Opéra tout le monde s'est aperçu, pendant les entr'actes, que ce n'est plus Listine qui cherche Léonide, mais au contraire Léonide qui cherche Listine. Je comprends pourquoi. L'unique moyen de guérir son mal ce n'est ni l'extrait de crapaud du docteur d'Afrique, ni la véganine d'Hofmann, c'est la présence de Listine, de cette insupportable de cette assommante Listine. Empressé et affable, il conduit lui-même Listine chez Lifar pour lui montrer les croquis.

Représentez-vous comment Lifar peut regarder les croquis, avec son maquillage qu'il n'a pas encore ôté, et dans les yeux l'éblouissement de la danse. Mais il les regarde tout de même, car Léonide les lui passe.

Lifar désignant du doigt un quelconque mille et unième dessein a dit à Listine :

« Ma chère ! ».

Il ne signifie plus rien ce mot usé, trop souvent répété, mais ce sont les lèvres de Lifar qui l'ont prononcé, de Lifar « unique dans l'univers ! »

Rayonnante comme le printemps lui-même, justement le printemps s'approche, je le sens déjà, Listine revenue de l'Opéra me raconte la scène, le soir, à la cuisine. Et ce « ma chère », c'est la couronne de sa victoire, qui brille d'une façon royale au-dessus de son pauvre capuchon tricoté.

★

Et ce jour, dans notre maison, s'est produit un important événement, à jamais mémorable. Ou peut-être bien que non? Même l'horreur des bombardements s'oublie. Et qui, dans la rue Boileau, se rappelle le 3 juin 1940? L'oubli de tout est d'une façon générale un moyen, efficace contre tous les maux, et nécessaire à la conservation de la vie.

Ce fut à midi, je ne sais pourquoi avait été choisie une heure aussi claire, que le destructeur de rats promis depuis si longtemps se présenta enfin avec sa flûte enchantée et sa sacoche en bandoulière.

La concierge-ogresse sans doute par considération pour lui, le conduisit cérémonieusement par le bras, en promenant de tous côtés son regard affreux de basilic, et son mari le poussait doucement par derrière, des deux mains. Ces détails sont peut-être inventés, mais ils font très bien ressortir l'importance de l'événement. Derrière le concierge marchait lentement le docteur d'Afrique qui venait par hasard dans notre maison peuplée de souris, non sans apporter un peu d'alcool ; qu'il soit remercié, de ne pas nous avoir oubliés.

De la façon la plus énergique, j'ai ordonné à ma souris « Lèche-assiette » de rester à la maison et de n'écouter à aucun prix la flûte.

« Cette flûte vous fait de belles promesses pour vous attirer, ai-je dit à la souris, mais tout autre sera la réalité. Ce ne seront pas les travaux forcés, car nos savants n'ont pas encore réussi à capter l'inlassable énergie des rongeurs pour la convertir en quelque puissance de travail, — non c'est à la poubelle que vous irez. »

La souris est sortie de son trou et elle est allée se cacher sous la chaise du Petit Canard. Le Petit Canard est venue au milieu de la journée « pour nous embrasser Serefima et moi », et comme toujours, en disant cela, elle a jeté un regard éloquent vers le plancher, où chez moi, se trouvent les bouteilles.

Le « dératiseur », un homme chauve, muni de sa flûte enchantée, conduit par la concierge, poussé par le mari et accompagné par le docteur d'Afrique, s'arrêta au bas de la dernière marche de notre escalier de huit étages, couvert d'un tapis fixé par des tringles de cuivre.

Toutes les portes étaient grandes ouvertes.

Et il se mit à jouer.

Dans ses notes prolongées, il y avait quelque chose d'alerte et de gai, des appels insouciants, mais tout au fond je dis-

tinguais les accents d'une tristesse poignante : celle de l'homme qui va d'une pièce à l'autre sans savoir où se fixer ; lorsqu'un homme sent qu'il n'y a pas une place pour lui sur la terre ou qu'il ne peut la trouver, la douleur déchire son âme et cette voix résonnait en moi.

Le « dératiseur » jouait toujours ; il s'arrêtait pour respirer, puis reprenait.

Et je vis de mes propres yeux, sortir du salon du Coucou la plus grosse de nos souris et de la chambre de Serafima, la moyenne, la souris à la belle prestance. Elles sont sorties tout d'un coup, l'une abandonnant les *Dernières nouvelles* où elle était occupée à ronger les articles d'Ossorguine et de Petrichtchev, l'autre, à peine réveillée après avoir grignoté toute la nuit ma couverture couleur d'airelle.

Quel triste chemin suivaient ces queues, gris fumée : toutes les marches de l'escalier jusqu'à la dernière où jouait la flûte enchantée, le tapis entier des huit étages grouillaient de souris. Des millions de souris : grosses et petites, souris et souriceaux, gris clair, fauves ou si foncées qu'on ne voyait pas leurs yeux, se rassemblèrent autour de la flûte, dociles à son commandement, pour aller finir aux immondices.

Au dos du docteur d'Afrique une petite souris s'agrippait pitoyable et sans force. Elle avait été une des premières à répondre, et venait de chez Evreïnov au rez-de-chaussée. Mais le docteur d'Afrique n'y prenait pas garde, lui-même était comme ensorcelé par la flûte. Subitement il lui venait une envie de courir tout nu dans la rue, de grimper à un réverbère à côté de l'hôpital, et se tenant à la lanterne, de hurler comme un insensé des mots savants, mais incohérents. La précieuse bouteille qu'il avait dans sa poche se déboucha et l'alcool se répandit sur de non moins précieuses cigarettes. (Il n'était pourtant pas fumeur, l'odeur du tabac lui donnait la nausée et lui paralysait les jambes). La conduite du docteur ressemblait à celle des souris.

Seule ma petite souris, cachée sous la chaise du Petit Canard ne bougea pas de là jusqu'à la fin.

Adieu !

Et je fis claquer la porte. C'est en claquant ainsi que se ferme la porte de l'automobile au drapeau noir. Mes oreilles en ont retenu le son.

★

Tristement deux guitares
Chantaient leur plainte
Vieille chanson connue depuis l'enfance,
Amie très chère, est-ce bien toi ?

Avec « la flûte aux souris » commença notre dernière soirée. Mais personne ne savait que ce serait la dernière.

« Quel rêve extraordinaire j'ai fait cette nuit ! dit Anna ; la nuit je mets toujours une bouillotte dans mon lit, et j'étais à peine réchauffée qu'un bœuf a sauté sur moi, sans demander la permission. »

« Sans demander la permission de qui?» interrompit Kobeko. Il écoute toujours très attentivement.

Le Petit Canard et Listine éclatèrent de rire.

Anna regardait, étonnée et éperdue. Elle ne comprenait pas pourquoi on riait. Sans doute, c'était drôle parce qu'il s'agissait d'un bœuf, mais du moment que c'était un rêve...

« Sans demander la permission, un bœuf sauta sur moi, reprit-elle. Ses naseaux me soufflaient au visage. Et il s'est installé, pliant les pattes pour être plus à l'aise ; il s'est couché sur mes bras. J'ai retiré un bras et j'ai tâté doucement : c'était chaud. Et il n'avait pas l'intention de descendre. Il est malin, ai-je pensé, il a trouvé une bonne place et il pense rester vraisemblablement toute la nuit. Je n'osais pas le faire partir, de peur d'un coup de corne. Après réflexion, je me suis dit : « Qu'il reste donc, Dieu merci, j'ai chaud ». De temps à autre, je tâtais. Tiens, il faisait déjà moins chaud. « Je me suis habituée, pensais-je, ou bien le bœuf en a assez ». Et j'ai oublié tout à fait le bœuf, puis je n'ai plus senti qu'une chose : la tiédeur. Et il me semblait voir des oies qui volaient. Mais tout à coup je m'aperçus que le bœuf n'avait plus de naseaux et qu'il ne soufflait plus, je ne voyais plus qu'une paire de cornes. Il y avait quelque chose qui m'inquiétait ; je passe ma main sur le bœuf, je tâte, il n'y a plus rien de chaud, il n'y a plus que des poils, et ils me semblent mouillés. Je retire la main, et le bœuf brusquement m'envoie deux coups de corne, ce fut comme s'il m'avait jeté deux blocs de glace. Je me suis réveillée et j'ai senti tout de suite que j'étais toute mouillée et que j'avais froid. Je me suis levée, j'ai éclairée, c'était bien cela, ma bouillotte était percée... »

J'ai raconté, moi aussi, qu'il m'est arrivé quelque chose de semblable, mais je n'ai pas vu de bœuf.

« Au milieu de la nuit j'ai sauté du lit parce qu'on m'avait appelé ; je sentais qu'une pantoufle me gênait, ma chaussette faisait des plis, j'ai voulu la mettre en place, je me dépêchais, mais elle me collait aux doigts et je ne pus passer convenablement ma pantoufle. J'ai arrangé tout de même le lit de Serafima et je suis retourné sur mon canapé... Je me sentais inquiet et gelé, et ma pantoufle droite était étrangement noire, — mes pantoufles sont de couleur claire ; il me

fallut faire effort pour la retirer, elle était pleine de sang. C'est une veine qui s'était rompue. »

Et j'ai vu en rêve du sang, réminiscence de la réalité (mais cela je ne l'ai raconté à personne), des caillots de sang gros comme des pierres, comme des bœufs. Et l'on jetait sur moi du sable, et j'étais couché comme dans un cercueil, les bras pétrifiés ; je n'avais plus de voix, mais je voyais...

Et le Petit Canard a fait également un rêve. Très court, mais où il y avait aussi des bêtes. Elle a rêvé qu'elle chevauchait un renard et portait avec elle dans une valise cent boîtes de lait condensé. Subitement apparut un agent : « Qu'est-ce que vous avez dans votre valise? »

« Vous auriez pu répondre : « des œufs de puce », dans un rêve on peut dire n'importe quoi » remarqua Kobeko.

Mais le Petit Canard même en rêve, serrait ses petites mains et comme une martyre regardait l'agent : aucun espoir de salut. Et voilà que ce n'était plus un agent, mais un troupeau d'éléphants, et à peine le Petit Canard avait-elle avancé la main pour toucher la trompe de l'un d'eux, que ce n'était plus un éléphant, mais le bon boucher, qui lui mettait entre les mains un gigot... « Mais je ne sais pas où le faire rôtir? dit le Petit Canard. — On trouvera » répondit le bon boucher, et le Petit Canard se réveilla.

« J'avais une faim... »

Toujours sous le charme de ces mots magiques de Lifar : « ma chère » Listine vit tout éveillée, comme dans un rêve merveilleux.

J'ai oublié de dire quelque chose de très important. C'est que Listine a eu encore un coup de chance, qui s'est produit aujourd'hui même : elle a trouvé un emploi de dessinatrice dans un studio cinématographique. Elle n'aura plus besoin maintenant de confectionner des broches, elle jettera le raphia et changera de chambre : elle a chauffé assez longtemps de la chaleur de son corps, son grenier froid. C'est un vrai miracle qui s'est produit comme tous les miracles du monde, d'une façon inattendue : un élève auquel elle avait enseigné autrefois gratuitement le dessin et qui a maintenant une bonne place, s'est souvenu d'elle. Il s'est mis à sa recherche et lui a procuré cet emploi.

Cela prouve qu'un bienfait n'est jamais perdu. Et moi qui m'étais accoutumé à penser tout le contraire !

Qu'est-ce que Listine a vu aujourd'hui en rêve? Cette nuit elle tricotait des bas. Mais voici son rêve de la nuit précédente : elle se le rappelait très bien.

Le rêve était féerique, en effet, avec un nain comme dans les contes et une coquille enchantée. Elle volait par les airs

seule avec Lifar, de montagne en montagne, et à travers la forêt.

« Et comme nous sortions de la forêt, il y avait sur la route une maison. Nous y sommes entrés, non par la porte, mais d'une autre façon. La maîtresse de la maison qui avait les yeux creusés par la fatigue, disposait sur une table des broderies de perles, de soie et de laine :« Pouvez-vous nous loger n'importe où? lui dis-je. — Pourquoi n'importe où? Je vous donnerai ma meilleure chambre. » Elle se baissa, et de dessous la table, elle tira une pelle. J'étais si fatiguée que tout m'était égal, je me suis laissée tomber sur la pelle. Lifar qui avait pris la forme d'une cigale était déjà loin. Mais ma pelle allait encore plus vite et en un clin d'œil je me trouve sous le plafond dans la soupente chaude, et Lifar vole sur moi. Le voilà qui très drôlement nettoie avec ses pattes sa petite trompe. (Comme elle prononçait « Lifar » à la française, en parlant du nez, Kobeko s'éveilla). « Nous sommes unis par la danse et par la mer, lui dis-je. Et j'ai senti soudain comme une brise qui venait de la mer... »

Serafima a vu en rêve notre vieil ami de Pétersbourg qui est mort dernièrement. C'était un homme estimable, quoique un peu grincheux, mais ce détail est sans importance. Il était honnête et droit et c'est cela qui est bien.

Kobeko ne fait pas de rêves.

J'avais des remords au sujet de Doudarev, et j'ai proposé de terminer *l'Histoire des Broderies en perles de verre*. Personne n'a voulu. Serafima a récité par cœur des vers de Pouchkine. et c'est sur ces vers que la soirée s'est achevée.

Ah ! si l'on avait su que cette soirée était la dernière ! Et qu'aurait-on pu faire? S'approcher de la fenêtre, comme Léonide en avait eu l'intention à l'Opéra et sauter la tête la première en criant : « adieu ! » Rien de tel ne s'était jamais produit jusque-là dans notre rue Boileau. Mais cela pouvait arriver, et peut-être bientôt, au début de la belle saison, lorsque les occupants feraient la chasse aux jeunes gens pour le travail obligatoire. Je connais un jeune homme qui est prêt déjà à faire le saut du quatrième étage dans la cour habitée jadis par des rats, juste devant les fenêtres d'Evreïnov. « Adieu ! » Non, pourquoi... Si j'avais su je ne me serais pas couché du tout, j'aurais questionné Serafima toute la nuit. Que notre sort est triste qui nous condamne à l'ignorance. Quelle misère ! On n'y voit pas plus loin que son nez. Et que valent les songes des hommes? Est-il vrai que l'être humain en abandonnant la vie terrestre se sépare d'avec nous, les vivants?

La souris avait l'air triste et je ne comprenais pas pour-

quoi. Était-elle encore troublée par le pipeau magique qui l'attirait vers la liberté? L'âme de la bête aspire à la liberté autant que celle de l'homme. Y a-t-il une mémoire de l'espèce? Ou est-ce simplement le désir de s'échapper de la foule, de se soustraire à cette malédiction : le manque de place sur la terre?

★

Le printemps m'a été annoncé par Elisséiév.

Je le rencontre près du métro, il se hâte vers la banque où il travaille. Mais aujourd'hui il était en retard.

« Maintenant ça ira mieux, le printemps est arrivé ! » et sans doute en sentait-il lui-même vivement l'effet, car il devenait bavard. « Avez-vous des nouvelles de Pavlichtchev? »

Je ne comprenais pas.

« Il habitait dans votre maison. »

« Pavlichtchev, le personnage de *l'Idiot*? demandai-je. Et tout à coup je compris qu'il s'agissait d'Edrilo, ils avaient fait leurs études ensemble, mais il s'appelait donc Palichtchev? Je voulais parler de la flûte aux souris, mais Elisséiév s'en allait déjà.

« Vous rappelez-vous la petite mère et son chien-chien, la voisine d'Edrilo? dis-je encore ; elle n'a plus de chien maintenant, le toutou adoré et inséparable lui a déchiré une taie d'oreiller et tout est fini, plus d'amour ».

A propos du printemps, j'ai remarqué qu'en effet les peaux de lapin et les manteaux périmés ont disparu, tout le monde est vêtu légèrement et je sens moi-même que le printemps est dans l'air, le printemps est arrivé !

Je revins à la maison avec cette nouvelle, j'entrai directement dans la chambre de Serafima qui se réveilla et me regarda. Et c'est elle qui l'apprit la première :

« Le printemps est arrivé ! »

Quelle douleur ! C'était son dernier printemps. Si j'avais pu savoir, j'aurais en vérité tout donné pour me procurer un kilo entier de vrai café au lieu de ce paquet d'ignoble succédané que je tenais à la main car je venais de le toucher en échange de mes tickets.

En l'honneur du printemps, je décidai de quitter mon pardessus et je me rendis à la cuisine en veston. Mais à peine avais-je commencé à défaire le paquet de succédané qu'on sonna.

« C'est le petit moine, ai-je pensé. Je ne sais pas pourquoi cette idée m'est venue à l'esprit. Il y a si lontemps qu'à pareil jour « le petit moine » m'avait apporté à Pétersbourg un rameau vert pour que je commence, sous ce signe du printemps

mon premier ouvrage *En suivant le soleil.* Et je pensais déjà que j'allais le dire à Serafima et qu'elle me répondrait : « Comment, le petit moine est revenu avec sa branche ! » Mais je ne dirais pas : « Vers quel océan irai-je avec ce rameau? »

Ce n'était pas « le petit moine », mais un gros homme tout rond comme Edrilo-Pavlichtchev, et qui portait une serviette.

Il ne présentait aucune quittance, il n'y avait rien à payer ! Il venait de la préfecture, avec la mission de constater l'état « antisanitaire » de notre appartement. Il me montra un papier que je ne regardai pas, car avec mes yeux, je ne peux pas lire dans le couloir trop sombre.

« C'est à la suite d'une dénonciation », dit-il.

« Mais de qui donc? »

Il ne répondit rien.

Cette question était inutile : je me rappelai tout à coup mes sorties matinales, mes conversations avec la bonne d'enfants, ses reproches et la menace de sa patronne, l'appartement que le professeur remplissait des sons du violon est de nouveau libre. Après la dénonciation, on ne s'est pas beaucoup pressé à la préfecture, et c'est seulement en ce premier jour de printemps qu'on commence à s'occuper de l'affaire

« Quelles mesures va-t-on prendre? » demandai-je.

Il ne répondit rien.

Je le conduisis dans « le salon du coucou », on le pouvait maintenant que le printemps était venu. L'éclat de l'argent et des couleurs resplendissait dans cette pièce décorée à mes « constructions abstraites ». Il n'y avait rien à noter. Je le menai dans l'autre pièce, inhabitable avec son mur de liège imprégné d'humidité. Il frappa le mur du doigt : c'était bien du liège, Mais même au sujet du mur, il n'y avait rien à signaler. Je ne le fis pas entrer dans la chambre de Serafima. Ce n'était même pas nécessaire, il en avait assez vu avec le kaléidoscope et le liège.

« On a dénoncé, dit-il, l'état antisanitaire de votre appartement, mais je ne vois rien qui coule. »

« Je comprends, dis-je. Tout vient de la sonorité de notre maison.

Et j'ai commencé pour lui toute l'histoire de notre maison, celle que je viens de raconter, sauf la fin.

« Notre maison est aussi célèbre que le nom de Boileau, donné à notre rue quand il s'agit d'impôts, elle est classée comme immeuble de luxe. »

Et je lui ai raconté toutes les bizarreries et les sortilèges de

cette maison, depuis la concierge meurtrière de sa sœur jusqu'à Evreïnov, j'ai parlé des Hongrois, des chiens du docteur et du docteur lui-même mystérieusement disparu.

Il écoutait sans beaucoup d'attention, mais lorsque je parlai des souris, il s'anima visiblement. Et je continuai mon histoire citant des noms illustres, parlant du professeur-violoniste, de la bonne d'enfants et des puces qui infestaient la maison.

« Des puces ! Mais ce n'est rien. (J'ai compris : rien d'antisanitaire). Prenez par exemple les chats : tout chat qui se respecte a inévitablement des puces, sans qu'il y ait pour cela matière à poursuite légale. »

Et quand de la pièce au mur de liège, nous sommes revenus à la cuisine, pour que je puisse signer, — l'encre et le papier tout est maintenant à la cuisine, — il dit, passant d'un sujet à l'autre :

« Si l'on pouvait organiser des courses de chats. (J'achevai immédiatement la phrase dans mon esprit : tout le monde aux courses serait couvert de puces, mais je me trompais.) Les chevaux, ce n'est rien en comparaison des chats, dit-il, le plus vulgaire des chats galeux surclasse le cheval le plus rapide. La puce qui est un désagrément pour l'homme donne de la vitalité au chat. »

« Je ne suis pas le seul aujourd'hui, qui pense comme Proutkov ! » pensai-je.

Il s'assit devant la table, ouvrit sa serviette, en retira une feuille rose sur laquelle je devais signer.

Et tandis qu'il me passait la feuille rose, je remarquai qu'il flairait avec plaisir et que ses yeux brillaient d'un éclat étrange.

« Il y a des souris chez vous? »

Et il demandait cela comme je le ferais pour du vrai café.

Je répondis par un mensonge : « Il n'y en a plus, la flûte enchantée les a fait toutes partir ! »

A ce moment j'aperçus ma souris, elle s'était tapie en boule, près d'un pied de la table, il ne la voyait pas, mais la sentait.

Je signai sans le lire le papier rose : je dessinai avec toutes sortes de fioritures, à la manière persane, mon nom en caractères latins, et sous le paraphe — cette aspiration vers l'infini, — j'écrivis en russe : « pas de souris. » De toute façon, ma signature et mon paraphe couvriraient tout et d'ailleurs à qui viendrait l'idée d'examiner cela de près?

Je n'en doutais plus, il y avait devant moi un chat déguisé : son geste pour plier le papier, je l'ai bien observé, c'était

celui du chat qui attrape les souris, et ses mains, avec leurs coussinets, n'étaient que des pattes de chat.

Je n'en étais pas étonné : chacun de nous avait eu un chat en tête, vous vous en souvenez? Et il n'y a rien de surprenant à ce qu'un chat soit venu chez moi, après que toutes les souris eurent été entraînées par le pipeau magique.

« Vous ne venez que chez moi? » demandai-je avec intention.

« Mais oui, rien que chez vous, chez qui pourrais-je aller encore? » Et avec sa patte il se frotta du nez à l'oreille puis à la moustache, avec ce geste du chat qui annonce une visite.

« Ainsi, vous dites que vous n'avez pas de souris? » Dans sa voix je sentais de la tendresse et de la déception, comme lorsqu'on attend quelque chose qu'on espère avoir et qu'on entend dire : « C'est fini, il n'y en a plus ». (La chose à laquelle je pense toujours, c'est le café, le vrai).

« Non, dis-je, pas une seule petite souris. »

« C'est dommage, c'est dommage », dit-il et il semblait qu'il faisait « miaou-miaou ».

Sans se gêner, il arrangea dans son pantalon sa queue touffue de chat, et me tendit la patte.

Je le fis sortir avec précaution.

« Au revoir ! »

Revenu à la cuisine, avant toute chose, je regardai près du pied de la table, et je vis la souris ; elle était toujours en boule, comme engourdie. Je me baissai et la touchai, mais la souris ne broncha pas.

Alors, j'éclairai l'électricité, je pris la lampe de poche que j'utilise pendant les alertes. Je voyais à présent aussi bien que vous : la souris ne bougeait pas. Je la touchai, elle ne respirait pas...

Le chat l'avait écrasée avec son talon !...

ALEXIS REMIZOV.

(Traduit par Hélène Costes et Marguerite Vassoille.)

BLOC-NOTES

11 JUIN. — Fête à l'ambassade d'Angleterre. La pluie s'interrompt, laisse le temps au ballet de s'ébattre sous les feuillages, dans un faux clair de lune. L'éternelle chose « ravissante », dont les gens du monde ne paraissent pas fatigués après tant de « saisons ». Mais regardent-ils seulement? Ils sont là, ils figurent. Les divertissements, que c'est court ! Le monde en a vu le bout sous les rois. Versailles fut une perfection dans cet ordre : le décor sublime inventé pour masquer la misère et le désespoir permanent des deux tiers de l'espèce humaine. Les privilégiés dans l'île enchantée, — mais chacun rongé par sa lèpre individuelle : à chacun son ulcère. Depuis, nous nous satisfaisons de grossières copies : il n'y a plus de fêtes.

Tandis que je félicite et remercie ostensiblement le général Catroux de son article du *Figaro* sur l'affaire des caïds, je sens dans mon dos les regards de X... et de Y... Si des regards pouvaient tuer, que je dormirais bien à cette heure-ci !

13 JUIN. — Hier, chez X..., journée de jeûne total qu'une centaine de catholiques français ont résolu de pratiquer en union de prières et de pénitence avec l'Islam (c'est le dernier jour du Ramadan). Grâce à Massignon, des communautés se sont jointes à nous à l'étranger. Douceur de cette longue journée sans le repère des repas. Le saint sacrement exposé dans la chambre basse du grenier qui sert de chapelle : familiarité inimaginable. « Si tu connaissais le don de Dieu... »

14 JUIN. — B... venant du Maroc, m'avait demandé une entrevue, d'un air mystérieux, pour me remettre un cadeau.

J'en étais fort inquiet, déjà résolu à ne rien accepter qui eût la moindre valeur. Mais comment ne pas froisser les donateurs? Mes excuses étaient prêtes, mes raisons. Ce que je découvre, en dépliant le chiffon de papier, c'est un morceau de je ne sais quelle substance grisâtre : le pain que l'administration française donne aux prisonniers marocains. Je l'ai tenu longtemps entre mes mains. J'imaginais le P. de Foucauld prononçant sur ce débris les paroles de la consécration, dans la chapelle de Tamanrasset et l'élevant au-dessus de cette terre et de ces cœurs arides.

18 JUIN. — Dîner au bistrot avec X... Je n'ai jamais su voir les signes d'une intervention divine dans les événements de l'Histoire. En revanche, au plus secret d'une vie personnelle, cette trace à peine perceptible qui se perd et se retrouve soudain là où nous n'eussions jamais songé à la relever. Recoupements que la raison appellerait coïncidences. Mais la foi les fait resplendir de sa lumière.

Le livre du P. Vouillaume, *Au cœur des masses*, écrit pour les Petits Frères du P. de Foucauld qui réalisent, trente ans après sa mort, son rêve de pauvreté ouvrière absolue, et s'adressant à eux seuls, quel écho il trouve chez un laïc aussi « du monde » que je le suis (dans le pire sens), voilà un mystère. Portée et puissance de ce livre, en réaction contre l'intellectualisme desséchant de certains grands ordres, et le pseudo-freudisme de tel autre... Comment en parler sans parler aussi de ceux à qui il s'adresse? Mais quel pire service rendre à ces Petits Frères que de diriger sur eux nos affreux projecteurs ! Tout ce dont je parle, que je le veuille ou non, se trouve entaché de publicité. Ne plus parler d'eux, mais vivre en esprit près d'eux, car : « Il est une connaissance du Christ qui ne peut parvenir aux hommes qu'à travers la vie de ceux qui L'aiment. »

La solitude du chrétien au milieu des hommes : « Vous avez beau faire, écrit le P. Vuillaume à ses Petits Frères, vous ne pourrez pas être complètement l'un d'eux. Il y aura toujours en vous cette présence à une autre réalité qui transparaîtra, qui vous rendra comme mystérieux et incompréhensible aux yeux de ceux qui ne croient pas. Le Christ fut

ainsi au milieu des hommes, à la fois entièrement présent et mystérieusement absent, dans un sentiment de solitude infiniment plus douloureux et profond que vous ne l'éprouverez jamais... »

Les Rosenberg. J'ai résisté longtemps. J'avais déjà donné deux fois ma signature, mais pour l'acquit de ma conscience, le cœur n'y était pas comme on dit : crainte d'être dupe du jeu communiste, état de péché mortel dans lequel se trouvent les Français pour tout ce qui touche à la justice. Tout cela surmonté. Je marche d'abord à cause d'X... en qui j'ai confiance et que je ne veux pas décevoir. Et maintenant, je suis gagné. Mais on va croire que je cherche toutes les occasions d'être à la pointe.

23 JUIN. — Je donne ma démission du Conseil de l'ordre de la Légion d'honneur. Reçu à 18 heures la visite de l'attaché de presse de la légation d'Israël. Je lui dis que, dans mon esprit, cela fait partie de notre vocation que de rapprocher Israël et le monde arabe. Déjà au Maroc, sur ce plan-là, quelques progrès. Notre vocation, c'est de tendre à l'unité. Ici, mystique et politique s'affrontent. *S'unir pour adorer* s'oppose à *diviser pour régner*.

24 JUIN. — P. B... me communique le discours que le maréchal Juin prononcera demain. Pas un de mes confrères n'a songé à me prévenir de ce qui m'attend, pas un coup de téléphone, pas un mot. Ils s'excusent parfois de l'horreur que leur inspire un écrivain authentique, sur ce qu'ils sont d'abord un club et qu'ils accueillent plus volontiers les personnages décoratifs, les illustrations de la politique, de l'armée, de l'Église, de la diplomatie et du monde. Mais dans quel club a-t-on jamais vu un néophyte, fût-il maréchal de France, vilipender en public un de ses anciens avec la complicité de tous les autres? Cela est sans exemple, il me semble. On me répète : « Vous ne savez pas comme ils vous haïssent. » C'est sans doute trop dire. Mon crime à leurs yeux est de m'être prêté à la comédie sociale et de n'en point jouer le jeu, de ne

pas tenir le rôle qui m'est assigné par mes déguisements, de changer le texte tout à coup, et dans les occasions où ce sont des intérêts de classe qui se trouvent en jeu, d'être tiré hors de la scène par ils ne savent quel démon ou quel ange. C'est par là qu'on peut leur accorder quelques excuses. Ils croient que j'ai voulu gagner sur les deux tableaux, comme si je ne leur avais pas toujours manifesté, et à mes risques, aux heures graves, ce qui me tient aux entrailles depuis mon adolescence.

La difficulté sera de répondre au maréchal Juin sans offenser la dignité du titre. C'est trop peu que de ne pas rechercher les défauts de la cuirasse : il faut les éviter avec soin.

1er JUILLET. — Mon article : *Un coup de bâton étoilé.* Déjeuner *Figaro littéraire* au Pré Catelan. Un mot que je dis pour faire rire au hasard de la conversation, m'éclaire sur ce qui se passe à ce moment de ma vie : je rappelle le titre de mon premier roman *l'Enfant chargé de chaînes.* J'entends autour de moi le fracas de ces chaînes tombées tout à coup. Un ange est entré dans mon cachot, m'a ordonné de le suivre. Le danger : jouer un personnage, penser à ma biographie.

3 JUILLET. — Le danger de penser à ma biographie, écrivais-je. Voici qu'hier soir, chez S..., Maurois me dit gentiment : « Mais c'est parfait pour vous de vous occuper des indigènes ! » Il n'y mettait aucune malice et parlait précisément en biographe, et aussi en tacticien trop fin pour ne pas concevoir que la tactique de chacun doit correspondre à son caractère et à ses dons. Comment devinerait-il à quelle profondeur s'enracinent mes actes, quelles influences religieuses je subis, quels risques je cours : ces énormes intérêts que menace le Comité France-Maghreb, il les connaît pourtant. Il oublie que les événements pourraient donner à la calomnie amorcée dans le discours de Juin des facilités pour m'accabler. Certes, une immense vague d'approbation et d'affection et toute une jeunesse me porte. Mais je reçois des me-

naces précises. Par exemple (de Casablanca, bien entendu !) : « Il faut tout de même que tu saches que si tu continues à écrire des conneries, il va t'arriver un de ces jours un accident, ce ne sera plus par écrit. Tu es un sale individu, traître au maréchal Pétain... Prends bien garde, car tu vas recevoir une de ces raclées maison... J'ai des poings en excellent état, ceux d'un agriculteur qui te vomis à la gueule tout son mépris, sale lâche, salaud, on n'a que l'injure à la bouche pour te parler et tu te dis catholique, chrétien, crotte ! Le talent n'est pas tout, il y a l'âme et tu n'en as pas, et ta colonne vertébrale est aussi souple que celle d'un cobra. Dans quelques jours elle aussi te fera mal. A bientôt, salaud. »

Mais voici une menace, pour laquelle je prends date, de Mme H. de K. de Casablanca : « Si la lutte que vous poursuivez vous attire quelques ennuis d'ici peu, je ne sais ce que votre esprit chrétien pourra y trouver de réconfortant. Pour ma part, j'attends les événements qui se préparent avec l'esprit libre de celui qui sait son devoir accompli. »

Le Figaro a reçu un assez grand nombre de lettres de protestation (en partie orchestrées). Mais jamais le tirage ne fut si fort (le plafond des 500 000 fut largement crevé durant cette semaine). Je disais en riant à P. B... que je n'aurais qu'à décrocher mon téléphone, à presser sur un bouton, et des centaines de lettres de jeunes chrétiens enthousiastes submergeraient sa table.

5 JUILLET. — Clariond dans *Asmodée*. Il rend le premier acte plus vivant. Je trouve l'attaque meilleure. Mais Ledoux plus humain, plus vrai, dans les scènes essentielles. Clariond me dit : « A moi *les Mal aimés*, à Ledoux *Asmodée*. » Et c'est aussi mon vœu. La salle, ce dimanche soir de juillet, était comble. Je vois bien quelles petites portes j'ai ouvertes pour que le public entre... et ce que j'ai fait d'instinct pour lui rendre supportable cette affreuse amertume et à la fin toute cette boue qui reflue...

7 JUILLET. — Hier soir, j'ai présidé le meeting catholique pour la révision du procès Rosenberg, à la Mutualité.

Beaucoup de monde, malgré la saison. J'aperçois dans la foule, ce vieil Américain qui a presque forcé ma porte, l'autre jour, pour me supplier de ne pas présider ce meeting. Jean Lacroix affirme avec beaucoup de force dans son exposé que les Rosenberg n'ont pas été les victimes de la Raison d'État — que la Raison d'État jouait au contraire en leur faveur ; — qu'en réalité ils ont été *lynchés*. Mais, sauf à ce moment-là, le ton général du meeting fut tel que je l'avais souhaité et marqua le souci de ménager les susceptibilités américaines.

9 JUILLET. — C'est étrange de penser que ce ministère Laniel incarne exactement l'idéal pour lequel se battaient les droites avant 1914. Du temps de Combes, ce qu'eût représenté ce grand bourgeois richissime, ces ministres catholiques, ces nationaux, ces indépendants paysans ! Il nous aura fallu bien des catastrophes pour atteindre enfin à cette terre promise : une majorité et un ministère centre droit. Et nous n'avons pas fini d'en épuiser les délices. Horreur et mépris de la politique parlementaire, de la politique tout court. Écartèlement. Le seul terrain d'action efficace, je le connais.

11 JUILLET. — Tel grand cœur du Parlement me fait songer au Girondin Barbaroux dont Robespierre disait : « J'aime assez Barbaroux : il ment avec une noble fierté. »

13 JUILLET. — Lettre inédite de Maurice de Guérin à Eugénie dans *les Amitiés guériniennes*. Il a vingt et un ans. Il est à Paris. Il morigène sa sœur, traite son père avec un dédain irrité, essaie de « leur en mettre plein la vue » : il fréquente la rédaction de *l'Avenir*, il voit « M. Lacordaire » ; son premier article « non rétribué » va paraître. Il est reçu dans plusieurs salons. En somme la lettre de n'importe quel frère à n'importe quelle sœur. Nous fabriquons des dessus de pendule. Nous figeons les êtres dans une attitude pour les « classer ». Maurice de Guérin, mon frère. *Le Sang d'Atys* : le poème qu'il aurait pu écrire. C'est à mes yeux sa secrète gloire.

14 JUILLET. — Fête de la République mais aussi de saint Bonaventure. Chaque parole de l'office me brûle : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi... » Et l'Évangile : « Vous êtes le sel de la terre... Que votre lumière brûle devant les hommes. »

17 JUILLET. — Mort d'Hilaire Belloc. Je me souviens de l'avoir vu une fois au lendemain de la Grande Guerre. *La Revue des Jeunes* lui avait offert un déjeuner. Il parcourait des yeux cette assemblée d'ecclésiastiques déjà chenus, de vieux jeunes hommes déplumés et bougonnait : « Les jeunes? les jeunes? mais où sont-ils, les jeunes? »

François Mauriac.

(A suivre.)

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS

ÉCRITS SUR L'ART

La littérature — je veux dire l'écriture — est une méditation active sur un objet donné. La nature (infiniment variable) de cet objet oriente ou détermine la nature et le sens de cette méditation. Il est faux que l'acte d'écrire soit un aboutissement; que, lorsqu'il s'y livre, l'écrivain ne fasse que « mettre en forme » le résultat de sa méditation (comme fait, par exemple, celui qui inscrit au bas d'une colonne de chiffres le résultat d'une addition). Celui qui écrit poursuit, ce faisant, sa réflexion, dans le même temps qu'il en pose le résultat; il arrive même qu'il voie celui-ci lui apparaître sous un jour nouveau, qu'il le voie se modifier, changer de sens. Le romancier le sait bien, qui avoue volontiers être « mené » par ses personnages, voir ceux-ci lui échapper, lui imposer leur propre loi, agir, dirait-on, à leur guise, et le faire parfois s'écarter d'un plan préétabli. Ce n'est pas vrai que pour le romancier — ni pour le pratiquant de l' « écriture automatique », pour qui écrire consiste essentiellement à suivre la « dictée » de la pensée inconsciente. L'essayiste lui-même doit constater et convenir que, la plume à la main, c'est pour lui une nouvelle forme, une nouvelle étape — et non la moins passionnante, ni toujours la moins fertile — de sa réflexion critique ou philosophique qui commence et prend figure. Je crois qu'on aurait tort de sous-estimer l'importance de ce fait et de sa reconnaissance : elle est considérable, par exemple, dans l'évolution suivie, depuis Nietzsche, par la littérature philosophique. Les écoles philosophiques modernes — phénoménologie, existentialisme(s) — sont pour une bonne part marquées par ce droit de cité reconnu à la méditation subjective de l'écrivain dans le temps qu'il écrit.

La chose apparaît clairement dans un ouvrage tel que celui de Mikel Dufrenne : Phénoménologie de l'expérience esthétique (1), *où l'on voit l'auteur non plus partir d'un « système » préétabli et y*

(1) Presses Universitaires de France.

faire entrer bon gré mal gré ses jugements ultérieurs, mais se faire en quelque sorte le spectateur, le témoin et l'analyste lucide de sa propre expérience. Il est curieux, à cet égard, de rapprocher un tel ouvrage (dont il ne saurait être question de résumer ici, en quelques lignes, la considérable matière) de ceux d'un Bernard Berenson : les Peintres italiens de la Renaissance (1) *ou* Esthétique et histoire des arts visuels (2), *d'un non moindre intérêt sur leur plan, mais d'une conception beaucoup plus classique ou traditionnelle. Berenson est de ces esthéticiens qui partent d'un système — d'ailleurs parfaitement défendable et cohérent — et y ramènent leur méditation et leurs jugements sans se laisser écarter de ses principes fondamentaux.*

Ce rôle, que nous disions, de l'inconscient, ou du subconscient, ou de la subjectivité essentielle, comme on voudra, dans la création littéraire, même lorsqu'elle prend la forme d'une méditation critique, Jean Bazaine en précise à son tour l'importance dans la création esthétique elle-même — en l'occurrence la peinture (3). *Il est certain, à cet égard, que la peinture d'un Georges Braque (que je tiens pour ma part pour le plus grand peintre vivant) est essentiellement* non préméditée, *beaucoup moins « systématique », par exemple, et si paradoxale que la chose puisse paraître, que celle d'un Picasso ou d'un Matisse. Pour le grand artiste, comme pour l'écrivain authentique, qu'il soit romancier ou essayiste,* l'œuvre se fait en même temps et à mesure qu'il lui donne forme. *Et c'est ainsi seulement qu'elle donne, ensuite, au spectateur, au lecteur ou à l'auditeur le sentiment de sa* nécessité : *la chose me semble éclatante encore, en musique, dans l'œuvre d'un Mozart. Qu'il s'agisse de la* Petite musique de nuit *ou du sublime andante du* Double concerto pour harpe et flûte, *nous sentons, avec une indiscutable certitude, que l'enchaînement des thèmes mélodiques n'a rien de préconçu, qu'il répond à cette* nécessité interne *de la pensée ou du sentiment que, faute d'un meilleur mot, il faut bien appeler l' « inspiration ».*

Écrire sur l'art — ainsi que font les essayistes que j'ai nommés — c'est essentiellement se soumettre à cette « inspiration », qui n'est plus, ici, celle du créateur, mais celle du « spectateur » (ou de l'auditeur). C'est, en somme, recréer, à partir de l'œuvre d'art accomplie, un certain univers intérieur dont elle est un miroir, à la fois, et un révélateur. Cet univers se révèle, finalement, plus consistant, plus riche, plus vrai *que l'autre, que l'univers* apparent, *auquel il ajoute la « troisième dimension » intérieure qui lui manquait. « Il y a (dit saint Jean) les choses qu'on voit et qui n'existent pas; et il y a les choses qu'on ne voit pas et qui existent. » L'univers de l'art confère la véritable existence aux choses que l'on voyait sans y croire... Et ceux qui écrivent « sur l'art » — dans la mesure où ils ne sont pas de simples historiens de l'art, ou d'inutiles faiseurs de « systèmes » esthétiques — apparaissent, dès lors, comme les plus précieux des* intercesseurs.

CLAUDE ELSEN.

(1) Gallimard.
(2) Albin Michel.
(3) *Notes sur la peinture.* Éd. du Seuil.

R.-M. ALBÉRÈS
LES HOMMES TRAQUÉS

René-Marill Albérès est l'un des analystes les moins tapageurs mais non les moins lucides de la littérature contemporaine. Son « sérieux » explique peut-être le peu de bruit fait autour de livres comme *Portrait de notre héros*, *la Révolte des écrivains d'aujourd'hui* ou *l'Aventure intellectuelle du* XXe *siècle*, qui sont d'intelligents et souvent pénétrants diagnostics portés sur notre « mal du siècle ». Il y a de même, dans *les Hommes traqués*, d'excellentes pages sur Graham Greene (dont on finira peut-être bien par reconnaître l'importance?), sur Aldous Huxley, sur la « littérature de la fatalité » et « l'insuffisance du langage ». On suit moins l'auteur lorsqu'il concède, parmi les écrivains d'aujourd'hui, une place de « maître à penser » à Albert Camus — mais cela n'est qu'un détail : *les Hommes traqués* est l'un des meilleurs essais qu'on ait lus, depuis longtemps, sur les témoins de notre temps que sont les écrivains dont il traite.

(La Nouvelle Édition.) C. E.

RENÉ NELLI
LE CATHARISME

L' « hérésie » cathare est, au XIIIe siècle, l'un des phénomènes les plus curieux et les plus attachants de la spiritualité occidentale. L'un des plus mal connus, aussi, dans ses origines et ses manifestations. Chose étrange, le catharisme a gardé jusqu'à nos jours une part de mystère qui fait ignorer ou méconnaître jusqu'à certaines de ses survivances. C'est à dissiper ce mystère que s'emploient, dans cet ouvrage, René Nelli, Luciano Sommariva, Déodat Roché, etc. Leur entreprise complète et éclaire utilement d'autres travaux, comme ceux de Denis de Rougemont qui, dans *L'Amour et l'Occident*, on s'en souvient, rattachait au catharisme la naissance de la conception occidentale de l'amour.

(Presses Universitaires de France.) C. E.

ROSETTE DUBAL
PSYCHANALYSE DU DIABLE

Mme Rosette Dubal entend considérer sous l'angle de la psychanalyse la conception du Diable, depuis sa formation jusqu'à ses diverses manifestations — ce qui l'amène à diverses incursions dans les domaines de l'ethnologie, de la sociologie et de l'orthodoxie ou de l'hétérodoxie religieuses. On ne peut dire que ses postulats ou ses conclusions soient d'une extrême originalité, mais, chemin faisant, elle recourt à une information à la fois vaste et attachante, et nous propose un travail de synthèse qui ne manque pas d'intérêt, plus accessible sans aucun doute que, par exemple, les travaux d'un C. G. Jung, auquel celui-ci doit certainement beaucoup.

(Éd. Corrêa.) C. E.

LOU ALBERT-LASARD

UNE IMAGE DE RILKE

Un aspect non pas entièrement nouveau — on a tant écrit sur Rilke — mais bien, en effet, une *image* de Rilke. C'est un Rilke plus intime, plus *privé*, plus proche, que nous livre aujourd'hui le peintre Lou Albert-Lasard en un essai très simple qui ne tombe à aucun moment dans ce défaut courant qui est de glorifier à coups de superlatifs et à chaque page la personne que l'on veut peindre.

Lou Albert-Lasard décrit les années qu'elle a passées dans l'intimité du poète, confie ses élans, ses faiblesses, ses sentiments, parle des amis qu'il a rencontrés, des gens qu'il a connus, de ceux qu'il a aimés, raconte des anecdotes, et, ainsi, nous aide à aimer un peu plus, à comprendre un peu mieux l'auteur des *Cahiers de Malte Laurids Brigge.*

Il se dégage de ce récit, même s'il nous surprend parfois, une impression de sincérité, d'émotion, et de franchise qui ne peut que toucher. Enfin, il nous apporte, et ce n'est pas la moindre de ses qualités, un grand nombre de poèmes et de fragments inédits. Que faire de mieux, en terminant, que de citer quelques-uns de ces vers inédits, ceux que Rilke écrivit en dédicace à Lou Albert- Lasard sur son exemplaire du *Retour de l'enfant prodigue*, de Gide :

Retour? vers où? Quand tous les bras te heurtent,
que les regards ne comprennent pas.
Départ? vers où? Le large est dans le cœur,
et si tu ne le trouves pas LA
en chaque chemin tu te tromperas.
Que reste-t-il? ÊTRE seulement. Dire à la première pierre
désormais tu es moi, et moi je suis la pierre.
Pour mon salut, la détresse fera jaillir des sources de moi
et de moi l'indicible criera
que les hommes qu'il brasse ne supportent pas.

(Éd. Mercure de France.) ERIC HELTIER.

DOMINIQUE ARBAN

DOSTOIEVSKI « LE COUPABLE »

C'est une tentative intéressante et réussie dans les limites qu'elle s'est assignées qu'a entreprise Mme Dominique Arban. S'appuyant surtout sur les premières œuvres, peu connues, de Dostoïevski, elle a procédé au déchiffrement de l'homme. Dans ce qui n'est encore qu'ébauche, l'art ne recouvre pas les constantes psychologiques du grand romancier. Au contraire, elles éclatent au grand jour. « A cette heure, écrit Mme Arban, il n'a pas encore compris que l'art est transposition, transfiguration du vrai; et qu'à être ainsi érigée toute nue, la vérité de son destin pouvait sembler invraisemblance — et lui, un piètre romancier. »

Méthode féconde, si constamment pendant la lecture de cette brillante étude on se souvient que Dostoïevski est aussi l'auteur de chefs-d'œuvre. Sans eux, que serait après tout Dostoïevski, l'homme?

Une curiosité psychologique, un monstre peut-être. Les analyses de Mme D. Arban me paraissent convaincantes : l'un des traits essentiels du caractère de l'auteur des « Démons » est bien le remords. Il porte sur deux thèmes obsessionnels : le viol et l'assassinat du père. L'important toutefois est moins de subir ce remords que de lui donner une signification, une valeur, au moyen d'œuvres achevées.

J'ai suivi avec un grand intérêt la démonstration de Mme Arban. A mon sens, la méthode qu'elle a observée demande obligatoirement à être complétée par un examen métaphysique, au sens large du mot, de l'œuvre de Dostoïevski. Comment ne pas être frappé par les aveux qui lui échappent soudain : « La prison, j'y étais heureux. » « Ce plaisir d'être humilié, cette volupté trouvée dans l'abaissement suprême... » « La volupté tenait à la sensation d'avoir atteint une dernière limite. »

Il a passionnément aimé la douleur, il a aimé l'infliger. « Je le répète, aimer, chez moi, voulait dire tyranniser et dominer moralement. » La douleur est le seul absolu. Le viol ou l'assassinat imposent une domination brutale, sont une effraction dans le royaume de Dieu. Souffrir, c'est être esclave, abîmé devant la grandeur de Dieu, donc Le connaître encore. Cette révélation, n'est jamais attestée chez les hommes que par le remords. C'est ce souvenir d'un Paradis auquel on a accédé un instant qui confère au monde une valeur soudain nulle et amène ces brusques conversions que nous acceptons comme toutes naturelles parce qu'elles plongent dans une expérience métaphysique qui nous serait devenue familière.

Mme Dominique Arban soulève en fait la question capitale des rapports de l'œuvre et de l'auteur. Ils naissent de l'union précaire, du divorce permanent entre le monde — ce grand corps étendu — et l'homme à qui n'est accordé qu'une courte durée pour le comprendre. On ne peut les réduire à un bilan d'expériences, en elles-mêmes lamentables, qu'elles soient vécues ou rêvées. Tout ce qui sépare un auteur génial d'un monstre, c'est la charge explosive que le premier a introduite dans ses romans. Elle éclate, nous déchire, rouvre des blessures, que nous pensions guéries.

« L'homme est un mystère... » écrivait Dostoïevski. Après cet essai psychanalytique, on peut attendre avec confiance que Mme Dominique Arban interprète quelque jour ce mystère qui donne à Dostoïevski une grandeur incomparable.

(Éd. Julliard.) GUY LE CLEC'H.

JAMES BURNHAM

CONTENIR OU LIBÉRER

Chacun sait que la politique étrangère des États-Unis et tout ce qui s'y rattache (la fameuse bombe) sont questions de liberté, de vie ou de mort pour des millions d'êtres humains. Voilà pourquoi ou ouvrira ce livre avec intérêt, puisqu'il cherche à élaborer une nouvelle politique américaine et devrait révéler les lignes générales de sa diplomatie actuelle, laquelle est encore mal connue dans notre pays. Sur ce plan, une double déception nous attend. Dans une Amérique obstinément anglo-saxonne,

pragmatique et attachée à l'empirisme organisateur, un livre et surtout un livre aussi théorique ne pouvait avoir que peu d'influence sur des cercles gouvernementaux d'hommes d'affaires. James Burnham, en attaquant surtout la politique du « containment » de l'ambassadeur américain Kennan et par l'esprit abstrait qu'il apporte dans cette critique, déforme ce qui a été fait en Amérique depuis 1947. S'efforçant d'opposer deux thèses, celle dont l'objectif est de contenir les Soviétiques dans leur zone, celle dont l'intention est de libérer les peuples derrière le rideau de fer (Tchécoslovaquie, Pologne), à la fois Burnham trahit le passé et a peu de chances d'influer sur l'avenir.

L'endiguement n'a pas été, comme prétend James Burnham, un choix délibéré mais, en face d'une Russie qui n'avait pas désarmé, l'instinctive réaction d'un peuple qui pare au plus pressé. Peut-être certains intellectuels ont-ils cherché, après coup, à justifier une telle attitude, en prétendant par exemple qu'un totalitarisme oriental s'use plus facilement qu'il ne se renverse, mais la suite des événements montre que leurs commentaires étaient superflus. A la première opportunité, le plan Marshall a été réduit et les crédits alloués par l'Amérique ont de plus en plus tendu à reconstituer la force militaire de sa coalition; pendant la même période, la Grèce a reconquis ses frontières et la Yougoslavie a changé de camp. Autre exemple, cette politique d'endiguement, dont James Burnham nous dit qu'elle était principalement consacrée à l'Europe, a présidé à la vigoureuse réaction en Corée. Si l'on réfléchit que la politique préconisée par l'auteur s'accompagne de curieuses tendances isolationnistes (le bastion américain est celui qui compte avant tout), si l'on se souvient qu'un certain isolationnisme a toujours trouvé écho aux États-Unis, si l'on met en parallèle une politique Kennan qui s'efforce de réduire les îlots communistes de la zone atlantique et une politique Burnham qui voudrait susciter des oppositions en zone soviétique, on voit qu'en fait il n'y a pas deux thèses opposées mais le développement d'une même attitude. La dernière hypothèse de James Burnham, non la moins gratuite, est de supposer que tous succès comme tous revers, survenus au cours des dernières années, doivent être portés au crédit ou au débit du seul Département d'État américain.

Heureusement, les défauts de ce livre en font les qualités les plus attachantes et celles qui le rapprochent le plus d'un genre littéraire : l'essai. Par l'élaboration même de sa pensée, James Burnham sort de l'actualité périssable et définit quelques vérités profondes. Lorsqu'il analyse l'isolationnisme américain, qui serait surtout une manifestation de ressentiments permanents à l'égard de l'Europe, de l'Angleterre, de l'Allemagne; lorsqu'il remarque que le réarmement allemand aurait pour premier effet d'alerter des amis possibles, aujourd'hui opprimés par les Soviétiques, comme les Bulgares, les Polonais ou les Tchèques, James Burnham marque un point. Il en marque un autre lorsqu'il fait ressortir que le combat du monde non soviétique se présente trop souvent comme celui des blancs contre les gens de couleur, de l'Ouest contre l'Est, et qu'il y aurait intérêt, pour que les principes eux-mêmes fussent plus clairs, d'élargir le débat pour y associer tous les amis de la liberté, d'où qu'ils viennent.

Une importante et pertinente postface de Raymond Aron apporte ses réserves et explique, à l'usage des Français, ce qui risquait le plus de les inquiéter.

(Éd. Calmann-Lévy.) JACQUES NANTET.

MARTIN COOPER

LES MUSICIENS ANGLAIS D'AUJOURD'HUI

Traduit de l'anglais par Frans DURIF.

Il est un slogan qui a cours en France dans les milieux musicaux suivant quoi *il n'y a pas de musique anglaise*. Dans le public, c'est encore pire : il n'y a même pas de slogan, et l'on ne songe même pas à accoupler les mots « musique » et « anglais ». En Allemagne, il y a une vieille formule, vieille de plusieurs siècles, qui constate à peu près la même chose, l'Angleterre y étant traditionnellement considérée comme *das Land ohne Musik*.

Ce qui est infiniment sympathique dans l'ouvrage de Martin Cooper, c'est que, dès la première page, il ne s'élève pas, au nom d'une indignation patriotique que beaucoup de gens auraient probablement manifestée à sa place, contre un tel jugement. La preuve en est qu'il commence son livre en disant : « Il n'y a pas longtemps encore, la musique britannique, comme la cuisine anglaise et le climat anglais, était un des sujets qu'évitaient avec tact ceux de nos voisins continentaux qui éprouvaient pour nous quelque amitié. » Et sur un ton de bonne humeur toute voltairienne, il admet que c'est justice si le monde ne reconnaît à l'Angleterre qu'un seul musicien, Purcell, « roitelet solitaire » dit-il (ce qui est tout de même un peu trop modeste vis-à-vis du génie de Purcell). Bref, il a la bonne foi de constater que depuis Purcell la musique anglaise n'a pas eu de vie propre ni valable; qu'elle a été très piteusement à la remorque de l'Allemagne jusqu'à l'aube du XXe siècle; et que même le soubresaut nationaliste du début de ce siècle ne donna pas de résultats très convaincants.

Martin Cooper témoigne donc d'un esprit sportif absolument parfait, ce qui vous met en d'excellentes et favorables dispositions pour admettre son plaidoyer. Celui-ci consiste — fort justement d'ailleurs — à attirer notre attention sur l'existence, la valeur, l'importance et la signification de l'école contemporaine anglaise. Il nous explique comment, si l'occupation musicale allemande a pu être totalement asphyxiante pendant près de deux cents ans, la jeune école a su s'en dégager tout en en conservant certains éléments utilisables. Il nous explique comment le pré-renouveau nationaliste et folklorique des années 1900 a pu contribuer, malgré sa relative stérilité, à provoquer le véritable renouveau auquel nous assistons depuis trente ans — renouveau dont le résultat est incontestablement la fondation d'une école anglaise authentique et valable avec les noms des pionniers, Vaughan-Williams, Gustav Holst, John Ireland, Arnold Bax, Arthur Bliss et William Walton, et ceux des derniers venus, Alan Rawsthorne, Lennox Berkeley, Edmund Rubbra, Michael Tippet, Gerald Finzi et surtout Benjamin Britten.

Et encore dans les études successives qu'il fait de la formation, de la personnalité et de l'œuvre de chacun de ces compositeurs, Martin Cooper ne se livre-t-il à aucun dithyrambe. Il les juge avec une grande objectivité, signalant leurs défauts ou leurs faiblesses spécifiquement britanniques d'abord, leurs défauts musicaux dans l'absolu ensuite, les situant très exactement à leur place, à leur rang dans l'école actuelle, et mettant avec clarté l'accent sur ce qui fait que chacun d'eux mérite cette place et ce rang dans la musique de notre époque.

Ceci est vraiment un livre de bonne foi. Mais il a surtout pour nous, Français, non pas seulement la valeur d'un exemple admirable d'antichauvinisme — ce qui ne nous est pas complètement inutile — mais aussi le grand intérêt de nous faire connaître les tenants et aboutissants d'un groupe de compositeurs dont la plupart n'ont pas dédaigné de venir prendre des leçons auprès de nos maîtres contemporains et qui ont su en faire leur profit pour le plus grand bien d'une école anglaise originale et indépendante. Ne sont-ce pas là des rapports du meilleur voisinage?

L'ouvrage n'est pas écrit pour des spécialistes. Il est à la portée — et agréablement — de tout amateur de musique très moyennement éclairé et dont il élargira utilement l'horizon. Il comporte de nombreux exemples musicaux très caractéristiques. Il est écrit par quelqu'un qui possède une vaste culture internationale, ce qui lui donne une optique, une perspective d'autant plus frappantes et convaincantes.

On eût aimé que le traducteur maniât la langue française avec un peu plus de souplesse (et qu'il relût plus soigneusement ses épreuves). Mais ce n'est là que petit détail. Voici un travail dont la musicographie de chez nous avait besoin.

(Éd. Plon.) C. R.

LES ROMANS

MAURICE TOESCA
LE FANTASSIN A CHEVAL

Le héros s'appelle Miles, et Hannibal ouvre les opérations. Les ombres de Plaute et d'Aristophane soulèvent les plis du rideau devant un adjudant Flick et un soldat Lidoire amènes et souriants. Courteline s'éloigne, et l'ombre pâle, très pâle, d'Anatole France, accompagne le général Cartier de Chalmot dont le sang est appauvri. Dix-huit mois de caserne sont riches de bonnes histoires, parfois féroces, et il est tentant d'écrire sur l'armée et sur le service militaire. Seulement ou l'on choisit la passion et c'est *Allons enfants*, ou l'on choisit l'humour et c'est *Le Fantassin à cheval*. Il y a de bons passages, comme l'entraînement au manège, ou l'arrivée au ministère. Maurice Toesca à force de fidélité à la vérité écrit un excellent documentaire où l'esprit surprend la banalité d'une existence partagée entre les haricots et les amours de plein air sur le Mail de l'abbé Lantaigne. C'est agréable à lire, d'une

mesure toute intellectuelle qui ne saurait sans doute choquer ni un général ni même un adjudant-chef.

(Éd. Albin Michel.) JEAN-BERNARD RAIMOND.

MARIE SUSINI
PLEIN SOLEIL

C'est l'histoire d'une enfance corse. Vanina l'héroïne est enfermée dans un couvent où elle fait ses études. Mais son esprit l'entraîne sans cesse hors de sa prison, vers un village perdu dans la montagne, habité de vieilles femmes ridées comme des châtaignes, et qui est le village de ses parents. Une mystérieuse jeune femme-à-l'ombrelle, aperçue à la chapelle du couvent, et qui faisait autrefois scandale au village, permet aux deux mondes de se rejoindre. C'est la mort qui finalement triomphe. Vanina en est marquée pour sa vie entière. Ce livre qui pouvait être beau, n'est que joli. Trop joli. Mme Susini écrit trop bien. C'est sans doute un reproche étrange. Mais son style et son sujet n'étaient pas faits pour aller ensemble. La sauvagerie, la sorcellerie, la peur de la mort, la rudesse du pays, la violence du soleil nous sont rendues dans un style parfait, froid, qui refuse volontairement tout pittoresque. Or le pittoresque semblait nécessaire. Ce bon vieux M. Mérimée, qu'on ne lit plus guère, avait su en mettre dans *Colomba*. Juste ce qu'il fallait. C'est lui qui avait raison. Il avait visité la Corse en voyageur intelligent. C'est une bonne disposition d'esprit. Mme Susini y a vécu. Elle a constamment peur de trahir son pays, en poussant vers l'anecdote. Tout la retient. S'ils restent plus superficiels, les voyageurs ont souvent sur les habitants d'un pays l'avantage d'y voir mieux : ils ont l'œil neuf.

(Éd. du Seuil.) JACQUES TOURNIER.

L'HISTOIRE

LE FAIT URBAIN A TRAVERS LE MONDE

C'est sur un arrière-plan constitué par l'histoire de la civilisation que s'inscrivent les grandes lignes de l'histoire urbaine. Au Moyen-Age, comme l'ont montré un Henri Pirenne ou un Marc Bloch, la formation des agglomérations urbaines a ébranlé l'organisation économique des sociétés rurales, et l'on se souvient, pour ne citer que cet autre exemple, des travaux de J. WEULERSSE sur *La primauté des Cités dans l'économie syrienne*. Ce n'est pas sans raison que l'Antiquité comptait les années de l'histoire, de la vie civilisée, à partir de la fondation de la Ville, *ab Urbe condita*. Aussi bien *La Ville*, de Pierre George (1) s'inscrit dans un ensemble de préoccupations dont on ne saurait sous-estimer l'importance. Pierre George ne pouvait évidemment analyser tout ce qui touche à la ville, même sous le seul angle géographique. Les caractères

(1) *Presses universitaires de France.*

fonctionnels de la ville, sa structure formelle, ont fait l'objet de nombreux travaux de valeur, et voici quelques mois J. Tricard apportait une contribution précieuse à l'étude du fait urbain en introduisant dans les cadres définis par ses devanciers l'analyse des structures sociales et en montrant la solidarité entre économie générale et évolution urbaine. Tenant compte des travaux antérieurs en ce domaine, Pierre George a voulu décrire les grandes *séries urbaines* qui se définissent dans les diverses contrées du monde et qui expriment, par leurs formes et leurs activités, des constructions économiques et sociales particulières des sommes d'apports historiques aux composants variés, créant par *paysage urbain* que l'on peut opposer au *paysage urbain* défini par Roger Dion sans rechercher une systématisation symétrique, mais en considérant simplement ces données économiques et sociales reliées les unes aux autres par des processus de causalité immédiate ou récurrente. C'est précisément là qu'apparaît la contradiction caractéristique de cet ouvrage. Soucieux de méthodologie, s'attachant aux signalements fonctionnels de l'agglomération urbaine en tant que telle, Pierre George s'efforce par ailleurs de classer les villes, non pas en fonction de ces caractéristiques fonctionnelles mais en fonction de leur localisation géographique. On peut supposer que ce n'est tout de même pas pour accorder une place particulière à ces *villes socialistes* dont il fait une catégorie à part. S'ajoutant à cette contradiction (qui introduit d'autre part une certaine confusion, les problèmes méthodologiques étant repris dans chaque groupe de descriptions) les négligences dont Pierre George — un de nos meilleurs géographes pourtant — est coutumier, créent une gêne dans la lecture. On a l'impression que tel qu'il le présente son ouvrage ne correspond pas à l'idée qu'il s'en faisait lorsqu'il le concevait, idée dont il semble garder la nostalgie.

De toute façon, les meilleures pages du livre sont — outre la première partie *(Le fait urbain* et *Esquisse méthodologique)* — celles consacrées à l'analyse des éléments physionomiques et économiques, les données formelles expliquées par l'histoire et les données fonctionnelles expliquées par la sociologie. Cela est tellement vrai que l'idée essentielle n'est pas celle qui est exprimée. Pierre George s'obstine à opposer les villes des pays capitalistes et de leurs dépendances coloniales ou paracoloniales à celles de l'Union Soviétique et des Démocraties Populaires. En fait il oppose implicitement, par-delà ce cliché trop facile pour un géographe de sa valeur, les villes européennes, en général très complexes et issues d'une longue évolution, à celles des pays neufs, où la civilisation est à base urbaine. La concentration urbaine n'est pas ici une forme secondaire de la répartition géographique de la population, greffée sur un réseau de marchés préexistants, mais au contraire une forme primaire, au point que les agglomérations ont souvent été le point de départ de colonisations rurales, ou, du moins, des étapes intermédiaires entre l'immigration et l'économie agricole. La ville y apparaît comme un fait géographique plus simple qu'en Europe : elle a été créée

presque toujours en considération d'activités qui demeurent fonctionnelles. Nous voici en face d'un phénomène géographique essentiel : les villes européennes — organismes polygéniques dont la croissance s'est accompagnée de substitutions et de mutations internes — sont en inadaptation chronique aux besoins et font ainsi figure de milieu d'archaïsmes tout en abritant les formes et les organismes les plus modernes de la vie économique. Seules les villes neuves, ou les villes à croissance considérable par rapport à leur noyau initial, présentent une concordance entre l'organe et la fonction actuelle qu'on attend dans le cadre d'un système économique et social déterminé. Cela apparaît encore plus nettement lorsqu'on envisage le *réseau urbain.* En effet l'exceptionnelle densité du réseau urbain de l'Europe occidentale n'est pas la conséquence directe du développement de l'économie industrielle, responsable de l'accumulation de la population dans les villes. Les récents processus d'urbanisation ont eu pour effet plus la concentration de la population dans un petit nombre de villes que la multiplication du nombre des villes. La densité du réseau urbain procède pour une large part de l'existence des villes-marchés ou des villes-forteresses de l'époque pré-industrielle. Le développement de l'économie industrielle a eu deux conséquences en ce domaine : d'une part l'essor des grandes villes et des constellations urbaines des régions minières et manufacturières, d'autre part la différenciation des villes suivant leurs fonctions économiques. Mais son intensité a assuré la réanimation de villes que leur emplacement laissait à l'écart de l'industrialisation. Le processus historique est ici beaucoup plus important que la localisation géographique. En l'admettant implicitement, Pierre George eutre en contradiction avec le plan de son ouvrage, ou du moins il laisse sous-entendre que les processus actuels, avec les volontés politiques qui animent certains d'entre eux, sont susceptibles de redonner la primauté à la localisation géographique et à un certain déterminisme du conditionnement spatial, ce qui est pour le moins hasardeux, même si cela constitue un argument politique.

CLAUDE DELMAS

F. AMIOT

ÉVANGILES APOCRYPHES

Cette édition est très précieuse. Depuis la Contre-Réforme du XVIe siècle, ces textes ont disparu de la dévotion courante, qui, pourtant, demeurent à l'origine de beaucoup de traditions, de pratiques toujours vivantes : la crèche, par exemple, avec l'âne et le bœuf, la mort de la Vierge. Les Évangiles apocryphes sont aussi des sources de l'iconographie médiévale. On emportera ce petit livre maniable et pratique, pour le consulter près des images de pierre ou de verre, dans nos anciennes églises. On comprendra alors des scènes dont le sens nous est étranger, tout un monde de miracles familiers à l'imagination de nos ancêtres, et qu'ignorent aujourd'hui le catéchisme et la prédication. Quand il paraît encore, malgré les crises, tant

de livres d'histoire inutiles, on ne saurait trop souligner l'intérêt de publication de ce type. Ajoutons que les textes sont précédés d'une très belle préface de Daniel-Rops, que les lecteurs de *La Table Ronde* ont déjà lue dans le numéro d'octobre 1952. Une petite réserve cependant : Les notes qui accompagnent le texte sont uniquement scripturaires. On aurait aimé qu'aux bons endroits fussent soulignés quelques traits significatifs d'un climat religieux. Mais il importe peu : les textes se suffisent, parce qu'ils illustrent les dévotions et les arts anciens, aussi parce qu'ils sont savoureux et attachant: de très jolies histoires.

PHILIPPE ARIÈS.

JEAN GRIMOD

JEANNE D'ARC A-T-ELLE ÉTÉ BRULÉE ?

S'agirait-il d'un canular, on sourirait ou on hausserait les épaules. Mais il paraît qu'il y a un public, en France, et ceci est plus grave, à l'étranger, en Amérique, pour prendre au sérieux cette fumisterie. L'auteur a voulu montrer 1° que Jeanne d'Arc était la fille naturelle d'Isabeau de Bavière et du duc d'Orléans, et se trouverait donc la sœur de Charles VII et de Dunois; 2° que Jeanne d'Arc n'a pas été brûlée à Rouen, mais aurait confortablement vécu auprès de son mari des Armoises. On perdrait son temps à remettre les choses au point. Néanmoins ce livre incongru appelle une remarque. Comme les thèses sur l'évasion de Louis XVII, ces imaginations romanesques remontent à la littérature du temps de la Restauration. On ne lit plus aujourd'hui ces Mémoires apocryphes, ces récits rocambolesques : mais voici plus d'un siècle qu'y puisent sans se lasser les fabricants d'histoire anecdotique et pittoresque.

(Éd. Amiot-Dumont.) P. A.

LES LETTRES ÉTRANGÈRES

MULK RAJ ANAND

LA VIE PRIVÉE D'UN PRINCE INDIEN

La fin d'un certain ordre de valeurs et la prise de conscience d'un âge nouveau posent des problèmes identiques que ce soit aux Indes ou en Occident. Voilà ce dont nous assure *Mulk Raj Anand* dans son roman. Le Maharajah de Sham Pur est peut-être le dernier à chasser le tigre, à avoir une maîtresse qu'il couvre de bijoux, des voitures luxueuses, un palais splendide. Qui n'aurait pas été déçu de ne pas y trouver ces symboles légendaires?

Sans l'humour du romancier la tragédie du Maharajah serait sordide: le prince est surnommé « Tulipe » par ses familiers. Tulipe est charmant; il a souvent du tact, de la fantaisie, de l'humour, mais plus souvent encore d'affreuses crises d'hystérie qui dégénèrent en folie peu après que sa maîtresse l'ait quitté. Que peut bien y faire son médecin? (c'est lui qui raconte cette tragi-comédie). Rien, si ce

n'est constater avec nous que certaines familles sont usées par l'hérédité sur tous les continents.

Il y a aussi l'indépendance de l'Inde, l'intégration des États du Maharajah dans l'union et les autres problèmes politiques qui se posaient dès 1947. Le romancier y paraît moins naturel et plus appliqué. A moins que ce ne soit moi qui aie un faible arbitraire pour Tulipe dans sa vie privée.

(Éd. Nagel.) J. EHRMANN.

SADEGH HEDAYAT
LA CHOUETTE AVEUGLE
Traduction de G. LESCOT

Un ouvrage traduit du persan. *Comment peut-on être Persan?* De fait, la littérature orientale est peu connue en France. Cela tient en partie à la rareté des traducteurs et surtout à la difficulté presque insurmontable qu'il y a à transposer l'expression littéraire orientale, dont les nuances, les couleurs, les redondances et les *idiotismes* poétiques n'ont pratiquement pas d'équivalent en langue latine.

Voici cependant *la Chouette aveugle.* Un roman — peut-être — qui dépaysera; mais il est bon d'être parfois dépaysé. L'action se situe très loin de l'espace et du temps ordinaire; le héros de cette histoire, rêveur isolé du reste de l'humanité par une sensibilité qu'exaspère l'abus des stupéfiants, poursuit une sinistre aventure à travers deux avatars éloignés de plusieurs siècles. L'un, sur le mode vulgaire d'une réalité tangible, l'autre sur le mode presque transcendantal provoqué par l'hallucination de la drogue. Un univers régi par d'autres canons que le nôtre; on se doute qu'à travers les visions de fièvre de l'opiomane détraqué les objets, les êtres, le temps, la causalité y subissent de singulières déformations. Un monde malaisé à pénétrer intimement et dont la perspective est d'autant plus poignante lorsqu'on sait que Sadegh Hédayat, conséquent peut-être avec son obsession — celle de l'au-delà, — s'est suicidé voici maintenant deux ans.

Il demeure un texte étrange, envoûtant, déroutant par son vocabulaire, ses sautes de pensée, son imprévu hors de toute logique. Parce que déconcertante, *la Chouette aveugle* mérite plus qu'une lecture : une étude.

On n'ose prévoir cependant dans quelle mesure ce livre *plaira.*

(Éd. José Corti.) E. H.

HENRY MILLER
SOUVENIR... SOUVENIRS...

Henry Miller est dès l'abord un auteur sympathique. On aimerait le rencontrer; si ce n'est pas possible on aime l'apercevoir de loin, sur une photo dans un journal. Il aime la France; ce n'est pas si commun, même parmi les Français. Il sait pourquoi il l'aime, ce qui est encore mieux. Il fait ainsi pour nous office de miroir. Et puis il est un peu persécuté chez lui, il a failli l'être en France. Il a le beau rôle.

Cela dit, son dernier livre *Souvenir, souvenirs* est quelque peu déce-

vant. Je crains bien que ses laudateurs ne lui jouent un mauvais tour s'ils le persuadent que tout ce qu'il écrit est de nature à nous intéresser. Bien entendu, cela demande quelques explications.

Tout le bien et tout le mal de ce talent, viennent de sa générosité foncière. Quand elle s'exprime à propos de souvenirs concrets, de portraits de camarades, de scènes émouvantes ou amusantes, Miller est à l'aise. Il suffit de lire pour s'en assurer *Fricassée astrologique* ou certaines pages de *Souvenir, souvenirs* qui donne son titre à l'ensemble du volume. Mais la générosité ne suffit plus dès lors que Henry Miller tente d'exprimer des idées. On m'opposera que c'est un tempérament qui nous fait part de ses réactions, de ses colères, de ses peines, de ses affections, de ses sympathies, devant le spectacle du monde. C'est un auteur à l'état brut, à l'état sauvage, une « nature ».

D'où vient alors que je puis rester pendant des heures devant la mer démontée, à observer les vagues et que la préface de ce livre où *Assassinez l'assassin* me paraissent dégager un ennui profond? C'est que Miller ne parvient pas ici à mettre son tempérament au service d'une cause. Il la défend. Il dit ce que chacun croit penser. C'est reposant. Le malheur c'est qu'il embrouille tout. Considérez simplement le nombre d'hypothèses qu'il forge, les paragraphes qui commencent par : « Si... » « A supposer que... ». On connaît le thème: « Si tous les gars du monde voulaient se donner la main... » Quand vous objectez que les choses sont un peu plus compliquées, votre interlocuteur répond : « Et si personne ne commence, hein? »

On peut assez bien, en somme, déceler le défaut majeur de ce genre d'écrivains. Ils partent d'une position personnelle, ici une générosité vague, qui s'étend d'abord aux humbles, aux hors la loi au nom d'un amour universel de la vie. Pourquoi se demande l'auteur (et il a immédiatement l'approbation du lecteur) ce qu'il est si facile d'exercer sur le plan individuel ne servirait-il pas de solution sur le plan international? L'Amérique n'a qu'à soutenir la Russie. A la veille de la guerre, Hitler « n'aurait pas eu la force de poursuivre son programme s'il y avait eu ne fût-ce qu'une faible démonstration de générosité chez ses adversaires ».

C'est un propos que l'on peut soutenir en y mêlant beaucoup d'humour. Je crains que Henry Miller ne soit sérieux ici. Quand il dénonce implicitement des ridicules, exalte certaines puissances du cœur, au moyen d'hommes de chair, je suis à ses côtés, parce que leurs gestes et leurs paroles sont vrais. S'il introduit sa nature dans ses pensées, alors je me méfie. A partir des questions qu'il traite il va me falloir élaborer quelques concepts bien clairs et tenir un peu compte de la situation véritable, car nous avons durement appris à ne pas prendre nos désirs pour des réalités.

(Éd. Gallimard.) GUY LE CLEC'H.

NICHOLAS MONTSARRAT
LA MER CRUELLE

La mer cruelle nous conte l'aventure de cent cinquante marins anglais et de deux corvettes. Les houles profondes de l'Atlantique, où se traîne la procession des convois, servent de paysages à ce livre qui est tout honnêteté.

Rien n'est ici littérature. Chaque geste, chaque action, chaque pensée porte son fardeau d'exactitudes, de profondes vérités. Montsarrat a le courage et le don d'exprimer, de faire ressortir les mille éléments qui composent l'existence grise et monotone des navires d'escortes. Leur lent et pénible labeur nous est décrit sans concession, sans faiblesse. Les moindres détails, les plus modestes événements, les plus médiocres sentiments, tout ce qui se déroule à bord, enregistrés puis étroitement unis, donnent à cette œuvre sa force et sa grandeur. C'est le triomphe de la modestie; c'est une épopée discrète, sans clameurs, dénuée d'orgueil, mais pleine de tranquillité, d'assurance paisible, de foi. Hommes et navires nous découvrent peu à peu leur visage. Les mystères humains et mécaniques sont dévoilés les uns après les autres. Les navires s'usent, les hommes se forment. Nous assistons à la naissance de ce minuscule univers d'acier, à sa prise en mains par ses maîtres, à sa vie médiocre, à sa simple mort. Aucune grandiloquence, aucune insolence, l'observateur garde un ton simple et naturel. Et ainsi par précisions successives, par courtes notations, les caractères de ces officiers et de ces marins s'imposent à nous. Nicholas Montsarrat est un chroniqueur. Il nous apporte l'histoire de l'Atlantique de 1940 à 1945. Et il le peuple de toute une faune qui accomplit son destin, puis se disperse un jour, la paix étant revenue. Grâce à son grand talent il donne des âmes et des visages aux morts de ce champ de batailles sans cadavres. Et c'est là son plus grand mérite.

(Éd. Plon.) PIERRE MARCABRU.

CARLO LEVI
LA MONTRE

Ceux qui ont décrété une fois pour toutes que seul le don de création fait le grand écrivain auront raison d'affirmer que *la Montre* est une œuvre ratée. Le titre et les premières pages laissaient présager un mythe. Carlo Levi l'oublie en chemin. A défaut, on attend une histoire, des personnages, mais l'une ne se noue jamais, les autres passent sur le devant de la scène sans s'arrêter. (« Apparition, disparition, comme dans la vie! » disait-on dans un film célèbre.) La fresque historique reste à l'état d'ébauche. Ce qui ne veut pas dire, loin de là, que l'auteur, bien que parlant à la première personne, nous donne une image cohérente de son univers intérieur. Tant pis pour ceux qui aiment les biographies miroirs du monde.

L'explication (et la justification) de tous ces défauts est simple. Carlo Levi ne croit pas à l'art, ou tout au moins à la fonction que tant d'artistes lui assignent. Tout d'abord, il dénie toute valeur créatrice à l'imagination. De l'esprit et de la vie, c'est la seconde qui est inventive. Pourquoi refuser sa collaboration, si elle nous fait si volontiers la moitié de nos romans? Secondement le langage n'a pas plus de pouvoir magique. Il n'appelle pas à l'existence les objets qu'il nomme, il désigne et caractérise ceux qui existent déjà. Ainsi « l'art » de Carlo Levi consiste dans la destruction des pouvoirs encombrants de l'art. Loin de nous isoler dans un cercle clos de symboles et de mots, il s'efforce de nous mettre en contact

direct avec la réalité. Il s'efface devant le lecteur non seulement en tant qu'homme mais en tant qu'écrivain. Il ne vit ni ne pense pour nous, mais nous fait don de sa méthode de penser. Il joue un rôle d'intermédiaire dont il paraît probable qu'il a trouvé le modèle chez notre philosophe Alain.

Certains diront qu'ainsi abandonnée à elle-même, la réalité n'est qu'incohérence et insignifiance. A quoi l'on pourrait répondre que nous avons peut-être davantage besoin aujourd'hui de voir sans comprendre que de comprendre sans avoir vu, de nous perdre que de nous conserver à tout prix. On remarquera d'ailleurs qu'à se mettre à la dure école du siècle, Carlo Levi croit beaucoup plus aux notions d'harmonie, d'équilibre et d'ordre qu'il travaille à faire triompher dans le monde que ceux qui, tournant le dos à l'actualité, s'entourent de fausses sécurités esthétiques.

Il faut ajouter, pour être juste, que, tout au moins à nos yeux de Français et de lecteurs 1953, la tentative de Levi est servie par les lieux et l'époque dont il parle. Le mythe et la foi qui ne sont pas dans sa pensée, l'exotisme et l'anachronisme qui font le charme de tant d'œuvres d'art, et dont il n'a pas voulu user, sont dans le peuple italien et l'histoire de la Libération qu'il évoque.

Heureuse rencontre qui explique à la fois l'attitude artistique de Carlo Levi et le récompense admirablement de son effort. Certes il a eu raison, en écrivant *la Montre*, d'estimer que la littérature avait quelque chose à voir avec la vie.

(Éd. Gallimard.) GEORGES PIROUÉ.

KARINTHY

VOYAGE AUTOUR DE MON CRANE

Un grand écrivain hongrois, à l'approche de la soixantaine souffre, en 1936, depuis quelques mois, d'une tumeur au cerveau. A bout de chances il risque à Stockholm une opération dangereuse et extraordinaire pour l'époque. Guéri, il écrit ce livre, *Voyage autour de mon crâne*. Deux ans après il meurt d'un cancer au cerveau.

Il s'agit d'un grand écrivain, d'un poète. Ce qui donne à ce récit une autre valeur que celle d'un simple témoignage. L'histoire est pathétique et l'on pourrait craindre d'un tel sujet de sinistres prestiges empruntés à notre peur de la mort et des mystères de l'âme.

Karinthy était un humoriste. Il a gardé même au plus fort de son mal le souci de sourire. Il ne se plaint pas, il dédaigne la grandiloquence, les effets faciles. Et il écrit un véritable chef-d'œuvre qui inspire la curiosité de connaître le reste de son œuvre.

Il y a dans l'attitude de Karinthy, devant la découverte du mal, devant les premiers symptômes de la cécité, de la folie et de la mort, quelque chose qui rappelle étrangement Montaigne et ses réflexions sur sa chute de cheval et son évanouissement. D'une aventure singulièrement personnelle, l'écrivain hongrois dégage des vérités qui pourraient être celles de tous. Tandis que Montaigne découvrait la mort, Karinthy découvre la vie. Jusqu'à cinquante-huit ans, il n'était, avoue-t-il, qu'un enfant. Maintenant, il sait qu'il est seul avec ses

amis les plus chers, avec sa femme, avec les médecins. Amitié, amour, science, ce sont là de fragiles passerelles entre les hommes, où finalement il ne passe rien. Celui, celle qui l'aiment le mieux, qui partagent sa souffrance, restent étrangers, dans la sympathie même, à Karinthy, à sa solitude. La solitude humaine est totale. Et de son nouvel univers, où son regard est neuf, Karinthy nous présente les professeurs, les aliénés, ses maîtresses d'autrefois, les écrivains et lui-même, comme des êtres emmurés en eux-mêmes, vivant dans l'illusion. La vision n'est pas sans férocité. On ne saurait oublier Moni l'étrange fou, qui erre depuis vingt-cinq ans dans l'asile, ni la peinture rétrospective de la vie mondiale, de la vie de Budapest pendant qu'à Stockholm sur une table d'opération le grand poète, dont la notice nécrologique est prête dans les salles de rédaction des journaux hongrois, est étendu, le cerveau ouvert, en proie aux images de l'hallucination. Et pourtant Karinthy n'est-il pas toujours dupe, ou peut-être à nouveau dupe, quand guéri il interprète la gêne de sa femme et du professeur comme la crainte erronée qu'il n'ait perdu à jamais la vue. Le professeur ne savait-il déjà, ce que Karinthy ignorait, que le cancer le guettait?

Dans ce monde fantastique où la réalité pourtant est présente avec toutes ses richesses, Karinthy, avec plus de réserve et de modestie, évoque par son talent l'imagination et les descriptions du meilleur Malaparte.

J'ignore le hongrois, mais la traduction est un modèle, et d'un style serré et concret qui souligne la qualité littéraire de ce témoignage.

(Éd. Correa.) J-B. R.

ÉRICH-MARIA REMARQUE

L'ÉTINCELLE DE VIE

Le nouveau livre de Remarque arrive trop tôt ou trop tard. Trop tôt, s'il a voulu faire le roman de l'univers concentrationnaire, car il s'en faut de beaucoup que la période des camps de mort soit finie. Trop tard s'il a voulu nous en donner le récit véridique. Pour s'en tenir aux témoins français, personne n'a oublié *les Jours de notre mort* de David Rousset.

Ce qu'*A l'Ouest rien de nouveau* fut pour la première guerre mondiale, *l'Étincelle de vie* prétend l'être pour la seconde : Remarque estime en effet que le camp d'extermination symbolise la guerre 1939-1945 comme la boue des tranchées et les gaz symbolisaient celle de 1914-1918. Mais alors qu'il avait participé comme combattant à celle-ci, il n'est qu'un observateur — et un observateur lointain — de celle-là. De sorte qu'en dépit d'une sympathie ardente pour les juifs, pour les communistes, pour tous ceux qui ont résisté au régime nazi, en dépit d'une générosité qu'on ne peut mettre en doute, il a écrit un livre qui manque de cette indignation, de ce frémissement qui faisaient tout le prix du premier. Les personnages, si vrais et vraisemblables qu'ils soient, n'entraînent pas l'adhésion : ils ne vivent pas d'une vie profonde.

Erich-Maria Remarque a fait une synthèse des différents récits,

oraux ou écrits, de ceux qui ont subi l'enfer : il a voulu en faire le *roman*. Mais peut-être qu'à force d'avoir été général, exemplaire, impartial, en un mot *historien*, il est passé à côté de la question. Nous sommes encore trop près de l'événement pour juger celui qui a voulu le juger : peut-être que plus tard on trouvera que *l'Étincelle de vie* fournit un excellent roman sur ce sujet douloureux entre tous. Pour le moment, je déclare forfait. Le fait que Remarque ait choisi à dessein un camp d'une horreur mesurée, un chef de camp relativement humain, montre combien il a cherché la *vérité moyenne* des camps de concentration, mais cela déroute actuellement encore davantage notre jugement.

Il me semble, à ne considérer que le seul titre, *l'Étincelle de vie*, que Remarque a songé à nous prouver combien la volonté de vivre peut être violente, inconsciente, primordiale en l'homme. Que me restera-t-il, une fois délivré, se demande le héros du livre qui ne porte qu'un numéro matricule : 509? « Que me reste-t-il en dehors de cette volonté de vivre? La vengeance? Mais la vengeance ne mène nulle part. La vengeance appartient à cette sombre moitié qu'il faut supprimer Mais alors, quoi? » (P. 250.) Nous n'en saurons pas davantage, l'auteur ne répond pas pour lui. Il aboutit pourtant à la même conclusion que Ernest Wiechert dans son dernier roman, *Missa sine nomine* : à savoir que la vengeance mène à une impasse. Pourtant le 509 tuera un de ses bourreaux tortionnaires et mourra aussitôt après, content. Le 509 n'est ni juif ni communiste, il n'est affilié à aucun parti politique, à aucune Église : c'est l'homme tout court, l'homme qui résiste par simple dignité, par instinct peut-être.

A défaut d'une philosophie, d'une politique, Erich-Maria Remarque nous donne ici une morale en acte qui se fonde sur le respect de la personne humaine, sur la confiance en la vie. Son optimisme, tout sain et généreux qu'il est, n'en demeure pas moins des plus vagues.

(Éd. Plon.) MARCEL SCHNEIDER.

MARCEL JACOB
LES CLEFS DU JARDIN

Le jardin dont Marcel Jacob nous décrit les beautés au cours d'un long roman, c'est l'Alsace. S'il a donné ce titre énigmatique, *les Clefs du jardin*, à la traduction française de son livre, c'est qu'il espère en nous contant l'histoire d'une famille mulhousienne de 1914 à 1945 mieux faire comprendre et aimer sa petite patrie; on devine que les clefs de ce jardin nous ouvriront la porte de l'Alsace.

Le livre parut en 1951 à Colmar et il obtint d'emblée un si franc succès que, la première édition vite épuisée, on dut en faire de nouvelles. La raison est bien simple : chaque famille se reconnaît dans la famille Rietling. L'histoire est en même temps particulière et générale, vraie dans tous ses détails et vraisemblable dans la fiction du récit, de sorte qu'elle prend tout naturellement une valeur documentaire : *les Clefs du jardin* sont même le meilleur livre qu'on ait depuis

longtemps écrit sur le problème alsacien. Patrie, langue, culture, mœurs, tendances politiques, esprit, humour, toutes les questions y sont traitées, et cela sans que le livre prenne le tour trop didactique d'une « somme ».

Marcel Jacob est bien placé pour tout connaître : journaliste pendant l'entre-deux-guerres, il dirige maintenant *le Nouveau Rhin français* de Colmar. Né au début de ce siècle, il appartient à la dernière génération d'Alsaciens qui aient fait toutes leurs études secondaires sous le régime allemand. Incorporé dès l'âge de dix-sept ans dans l'armée impériale, il participa à la bataille des Flandres où il fut fait prisonnier et passa son temps de captivité en France. C'est là qu'il se perfectionna en français.

Voici qu'il faut expliquer ce paradoxe : le brillant rédacteur en chef du journal colmarien qui parle si couramment le français ne peut écrire qu'en allemand. Tel est le drame des intellectuels dans les pays annexés : la langue est un instrument trop délicat pour qu'on puisse à volonté devenir écrivain dans le pays de son choix. Il arrive que la langue maternelle, celle qui a éveillé notre sensibilité littéraire, parle plus fort que l'autre. Marcel Jacob nous fait une confidence quand il nous dit de son héros, Jean Rietling : « Il possédait naturellement le génie de la langue allemande et obéissait à la fois à un besoin et à un plaisir en fixant par écrit ce qu'il avait vu, vécu et éprouvé. Il ne répugnait certes pas à l'étude du français et de l'anglais, mais l'allemand, il le ressentait jusqu'au plus intime de lui-même, éprouvant pour cette langue un véritable culte. » (Pp. 21-22.) Et cela sans que les sentiments patriotiques de Jean Rietling à l'égard de la France en soient diminués. Il y a là un phénomène que comprennent et acceptent difficilement les « Français de l'intérieur », comme on dit en Alsace : espérons que la lecture de ce livre leur en donnera les clefs.

L'histoire de la famille Rietling ne se résume pas : elle est liée au destin historique de l'Alsace, à son destin de pays-frontière, riche et attrayant de surcroît. L'Alsace croit pouvoir rester fidèle à son passé, à sa culture et à ses mœurs sans être taxée de séparatisme : rien ne répugne davantage aux Alsaciens bien pensants que le mouvement autonomiste. Pourtant ils ne souhaitent pas la fusion administrative avec la France et tiennent à leurs « libertés », c'est-à-dire le bilinguisme, l'école chrétienne, un régime particulier. « Tu n'as pas à craindre que ton pays soit trop petit, dit Paul Schoch, « l'homme sage » du roman à Jean Rietling. Tu peux prendre ta nourriture dans le monde entier, à l'est et à l'ouest. Si tu sais rester toi-même, répondant à ta vocation, fidèle à la terre et à l'âme de ton pays natal, alors tout sera en ordre. » (P. 45.)

Voilà une conclusion qui n'est rien moins que révolutionnaire. Mais en s'exprimant ainsi, Marcel Jacob exprime la pensée d'un grand nombre de ses compatriotes. D'où la valeur documentaire dont je parlais tout à l'heure qu'on doit accorder à son livre.

D'accord avec l'auteur, le traducteur Albert Thumann a fait de nombreuses coupures dans le roman : tout ce qui était spécifiquement alsacien — ainsi que des longueurs — est tombé. Ce qui reste constitue un copieux livre de 600 pages. Si la traduction se révèle parfois

gauche et maladroite, l'intérêt du livre ne faiblit pas. A défaut de la langue élégante, du style aisé de Marcel Jacob en allemand, nous retrouvons son sens aigu de la vie et du mouvement et ses dons de romancier.

(Éd. Plon.). MARCEL SCHNEIDER.

LA POÉSIE

MICHAUX NOUS PARLE

Henri Michaux est un homme secret et public à la fois. Lu davantage qu'aucun autre par une jeunesse étrangement privée d'hommes libres, il reste cependant inconnu dans la mesure où il ne livre rien de lui-même au tapage — grosse-caisse des prix et flûtes des louanges banales — qui entoure chez nous la vie d'un homme de lettres. Michaux est *ailleurs :* en lui-même, dans les objets où il se cache, dans les textes qu'il écrit et qui nous parviennent à l'intérieur de la fameuse bouteille qui apporte le message des naufragés, pour nous prévenir qu'ils sont sur une île et qu'il y fait meilleur que chez nous.

Dernièrement pourtant, la voix de Henri Michaux nous est parvenue sous forme de *voix humaine*. C'était à l'occasion d'une émission de radio du Club d'Essai. Un jeune musicien, Marcel Van Thynen avait « mis en ondes », bruité, orchestré un des grands poèmes de Michaux : *la Ralentie* (1938). Germaine Montero le disait. Des bruits d'eau, lente, paresseuse, accompagnaient le début :

« *Ralentie, on tâte le pouls des choses; on y ronfle; on a tout le temps; tranquillement, toute la vie. On gobe les sons, on les gobe tranquillement; toute la vie.* »

Alors, un grand drame se développait pour nous. Et l'on s'apercevait que hors la perfection intime, si je puis dire, de ce texte, Michaux avait compris la parole mieux que personne. Qu'il l'avait entendue et reproduite comme les auteurs de grands opéras anciens, comme Racine ou comme Lautréamont — en bref, qu'il était un orateur, mais un orateur du silence, c'est-à-dire celui qui parle avec ses nerfs, avec son système sanguin et la respiration un peu courte que donnent l'angoisse et l'éternel malheur de vivre. Comme c'était beau cette émission de radio, isolée parmi l'horrible Radio, son vide bruyant et ses voix de canailles. Une voix humaine, enfin, et qui parlait du fond de la solitude.

★

Henri Michaux, ce fut aussi, cet hiver, une exposition de peintures. Et presque au même moment, paraissaient ces *Nouvelles de*

l'Étranger (Mercure de France), comme s'il passait, de la peinture à l'écriture, d'un exorcisme à l'autre. Quel théâtre que tout cela ! Avec texte et décors — pour représentation secrète, à se donner à soi-même au cours de ses insomnies.

A la galerie Nina Dausset, nous distinguions dans ces gouaches les mêmes combats, la même guerre « subhumaine » qu'il décrit dans son livre, où il est tour à tour l'assailli et l'assaillant. A la lueur de ces tâches dirigées, de ces tests de Rorschach personnels, de ces microscopies intérieures, nous pouvions lire ce livre fait lui-même d'éclaboussures, d'éclairs de pensée et de rêves, où l'écriture de Michaux se révèle plus précise qu'elle n'a jamais été, sinon moins acide.

Une expérience connue révèle que si l'on met plusieurs fois de suite le feu à une fourmilière, il faut de moins en moins de fourmis sacrifiées pour l'éteindre. Ainsi Michaux a-t-il besoin de moins en moins de mots pour combattre les ennemis qui l'assaillent jour et nuit.

Cet étranger qui nous parle aujourd'hui est le même qui fut autrefois « ailleurs » ou qui, voyageur du « lointain intérieur », nous apportait des nouvelles de pays après tout pas plus imaginaires que ceux où nous n'avons jamais été. Mais cette fois, l'univers de Michaux s'est resserré de façon inquiétante. Ayant imaginé de renoncer à la relation de cause à effet (« *Elle était lassante, ne trouvez-vous pas? Toujours au rendez-vous, à un rendez-vous que nous ne lui avions nullement, donné.* »), Michaux subit ses métamorphoses sur place, en quelque sorte. Il arrive même à douter de leur réalisation, comme l'indique(rait) le chapitre qui a pour titre la désinence du conditionnel : ... *Rait :* « *Je voyagerais à nouveau, plus comme avant, mais brûlant toutes les stations ou à peu près, m'arrêtant le temps de demander du feu et encore pas toujours,* etc... »

Le temps n'est pas moins suspect que l'espace : le jour et la nuit confondus, l'état de veille ressemble au sommeil et réciproquement. La mémoire ne nous fournit que des occasions de dégoût (« ... *dans le nid convulsif des misérables souvenirs d'enfance...* ») et l'expression même du passé paraît synonyme de destruction. Mais : « *Toujours le caché cherche abominablement à voir le jour.* »

C'est que l'étranger est passé de l'autre côté de la vie. Il hante maintenant « l'espace aux ombres » où le supplice des faibles est pire que sur terre. Satellite des autres ombres ou encore leur ennemi, l'ombre, en travers des courants qui la mènerait vers l'Infini, connaît, avec une intensité plus grande, les souffrances d'ici-bas. Le dernier cri : « *Je vais être engloutie* » montre que peut-être les ombres peuvent encore connaître la mort. Mais je crois Michaux trop pessimiste pour croire à la mort. C'est dans une certaine éternité qu'il a découvert la certitude de son être, car : « *Même moi il faut assurément que je sois.* » Et la forme habituelle de la tautologie sacrée, loin d'être une assurance de salut, condamne à cette éternité de luttes et de violences que l'on peut aussi comprendre à l'envers (dans la mesure où elle demande une plus grande dépense de courage) et qui serait alors signe de sagesse réalisée. Mais l'étranger doute toujours. Les *Nouvelles* qu'il vient de nous donner

récemment de lui nous renvoient à une œuvre indéfinie, dont nous attendrons d'autant plus inutilement la clé que nous ne l'aurons pas cherchée pour notre propre compte, tant que nous n'aurons pas conscience de notre faiblesse et de notre force.

GUY DUMUR.

ARMAND LANOUX
LE COLPORTEUR

Parfois la poésie cesse de se déguiser, s'éclaire, se simplifie et devient chanson qui court. *Le Colporteur* d'Armand Lanoux offre une brassée d'images rudement coloriées. Ainsi les chanteurs de complaintes présentaient sur une toile peinte les tristes aventures de la Bergère d'Ivry. La douce mélancolie de la réalité a souvent plus de poids que les plus mystérieux assemblages de mots. Armand Lanoux erre dans un univers familier ou se cachent la Fontaine des Innocents et le Bal Bullier, Ange Pitou et les bois de Chatou. La résonance des noms est elle-même un poème. De l'autre côté de ce décor funambulesque, plus loin que la nostalgie foraine, s'agitent le malheur et la misère, le bonheur et l'amour, et toute une humaine présence. Vieille tradition populaire ou fleurit la sentimentalité; mais cette sentimentalité se dépasse, s'inscrit dans la vie et touche le cœur.

(Éd. Pierre Seghers.) PIERRE MARCABRU.

JORGE CARRERA ANDRADE
DICTÉ PAR L'EAU

Le titre de *Dicté par l'eau* annonce une poésie inspirée par la nature que ne déçoit pas le contenu du recueil. Jorge Carrera Andrade, poète équatorien diplomate de carrière, est animé d'un panthéisme exquis où l'émotion directe compose avec le souvenir littéraire. Dans ses poèmes le goût du merveilleux, d'une certaine transcendance métaphysique plutôt que proprement religieuse, tous les sortilèges d'une sensibilité raffinée, le don de l'image et de l'expression à la fois éclatante et abstraite s'allient avec bonheur. Que manque-t-il à Jorge Carrera Andrade pour nous convaincre? Peut-être un ton plus rude, plus uni, plus simple, moins de bariolage et de variété dans les sources d'inspiration. On retrouve chez ce poète lettré Walt Whitman, les symbolistes français, Ruben Dario et les mystiques espagnols comme Jean de la Croix et Louis de Grenade, d'autres encore : n'est-ce pas beaucoup pour des poèmes dictés par le bruit de l'eau qui coule dans les mousses des sources, dans les fontaines des patios ou dans les plus grands fleuves?

(Éd. Pierre Seghers.) M. S.

LE THÉATRE

LA DÉVOTION A LA CROIX

Je n'ai vu du « Festival d'Angers » que *la Dévotion à la croix.* Aussi bien était-ce la pièce qu'il m'importait de voir. Hors *la Vie est un songe* et, épisodiquement, *le Médecin de son honneur,* on ne joue jamais rien de Calderon en France. De toutes ses pièces — un peu plus d'une centaine, Calderon n'ayant pas atteint la prolixité de Lope de Vega — nous n'avons que des traductions assez plates, datant du XIXe siècle. Personne ne les lit. On confond facilement Calderon et Lope alors que les séparent plus d'années que Racine et Corneille. Lope appartient au « siècle d'or » ; Calderon au XVIIe « baroque » *(chirruguesco)* (1). Il est, après l'époque qui vit triompher Cervantes et Gongora, tant de génies de la peinture, des lettres et du théâtre, le seul écrivain de son temps. Destiné à la prêtrise, il devient soldat, enlève — comme dans *la Dévotion à la croix* — une jeune fille d'un couvent (justement : la fille de Lope de Vega) ; homme de cour, fêté, admiré par Charles IV ; puis, subitement, le « nada » et « todo » s'emparent de lui : c'est le couvent. Calderon qui a écrit autour de sa trentième année ses plus belles pièces devient un auteur « pieux » occupé à écrire des « Vies des saints » et ces *Autos-Sacramentales* où, dans l'un d'eux, il n'hésite pas à faire jouer à Dieu le rôle d'un metteur en scène.

Mais *la Dévotion à la croix,* si elle est une tragédie religieuse, n'est pas une pièce édifiante, et si l'on parle, à propos de ses héros, de « nuit obscure » ou de rémission des péchés, il faudrait citer Dostoïevsky plutôt que Pascal, quoique celui-ci aurait pu signer une telle réplique : *Mon Dieu! Je crois à votre clémence, et que vous pouvez pardonner autant de péchés qu'il y a ensemble d'étoiles dans le ciel, de grains de sable dans la mer et d'atomes dans la mer.*

Ainsi parle Julia au moment, où se croyant trahie par le ciel et son amant, elle s'enfuit de son couvent par une échelle. C'est un des plus beaux monologues de la pièce qu'on voudrait pouvoir citer en entier. La très belle traduction d'Albert Camus (2) lui donne cette ampleur que, sous une influence espagnole très sensible, ont eu chez nous certains textes préjansénistes du début de notre XVIIe siècle. La façon dont Julia, folle de douleur, inter-

(1) Voir à ce sujet l'article de Jeannine W. Reims paru dans le premier numéro de la revue : *Théâtre populaire.*
(2) Parue chez Gallimard. Édition à tirage restreint.

pelle Dieu n'a pourtant pas d'équivalence dans notre théâtre : *Si le péché est si grand comment ne recouvrirait-il pas de son ombre celui qui se borne à rêver du péché?* [...] *Je viole la loi du monde et de l'honneur. J'outrage la face de Dieu. Mauvais ange précipité du ciel, je m'enfonce en aveugle dans cette nuit profonde.* [...] *Le crime qui, tout à l'heure, me faisait superbe, maintenant me fait défaillir.* Mais après s'être faite coupable, puis repentante, Julia qui ne peut plus rentrer dans son couvent, termine ainsi cette « mauvaise prière » qui tout à la fois la maudit et la sanctifie : *O mon Dieu! Je comprends maintenant mon malheur! Vous me fermez l'entrée de votre maison et vous me signifiez que vous ne voulez ni de mon retour ni de mon repentir. Alors, si déjà vous avez à jamais refusé de m'absoudre, que le monde épouvanté et le siècle surpris sachent que désormais les crimes d'une femme désespérée feront horreur au péché, assombriront la face du ciel et terrifieront l'enfer lui-même!*

Car, comme le dit Camus dans sa préface le « tout est grâce » tente de répondre au « rien n'est juste » des incroyants. Et l'on sait qu'à la fin de la pièce, Julia disparaît dans le ciel, tandis qu'Eusebio — qui entre temps s'est révélé être son frère jumeau — ressuscite pour recevoir l'absolution.

Rien de ces exagérations, de ces rencontres, de ces miracles n'est forcé. Le surnaturel est ici sollicité par des moyens de théâtre et pour le théâtre. La mise en scène que Marcel Herrand dirigeait de son lit de mort, qu'Albert Camus, qui retrouvait ainsi un de ses métiers les plus chers, a poussé jusqu'à la démesure du texte, nous a transporté au cœur de ce langage de feu, où le feu véritable — celui des torches qui couraient le long des remparts, de la boule de feu qui, lorsque Eusebio voit sur la poitrine de sa sœur le même signe, celui de la croix, dont il est marqué — jouait son rôle *élémentaire*. La voix de Maria Casarès — qui a trouvé dans *la Dévotion* son plus grand rôle — les nuages du ciel pluvieux d'Angers, les murailles du château décapité par Richelieu agrandissaient le théâtre jusqu'à lui faire retrouver son ancienne vocation mystique. Il ne s'agissait plus de paroles jetées au vent, ni d'acteurs emprisonnés sur une scène, mais d'un spectacle d'autant plus réel qu'il servait l'irréalité du ciel et des voix qui nous parviennent du fond des âges.

Je ne suis pas près d'oublier la longue descente de Maria Casarès dans la pluie et le vent, ni la lutte de Serge Regianni et de Jean Marchat aussi Castillans qu'il est possible de l'être. Ces comédiens, et Albert Camus qui les avait dirigés, nous ont fait toucher à une réalité théâtrale dont les spectacles de Paris ne nous donnent que l'idée. C'est à Antonin Artaud que j'ai pensé le plus volontiers ce soir-là : lui seul aurait pu juger ce spectacle à sa plus juste valeur. Ne pourra-t-on pas voir encore cette *Dévotion à la croix?* Ne pourrons-nous voir représenter d'autres pièces de Calderon? Il appartient à notre époque qui a soif d'une grandeur que les hommes de théâtre contemporains, à la seule exception de Claudel, ont trahie.

G. D.

CONFESSIONS ET CORRESPONDANCE DRAMATIQUES

L'attention, l'admiration parfois étonnée, que valurent à H. R. Lenormand ses premières *Confessions* (1) durent, à la veille de sa mort, lui être douces-amères. Le récit de la vie, des aventures, des recherches, des idées et des songes de l'auteur dramatique, semblait balancer d'un seul coup l'œuvre dramatique même. C'est justement une amertume, une inquiétude, une tristesse pareilles qui se font jour tout au long du livre. Lenormand aura souffert, jusque dans le succès, d'être méconnu par ceux-là mêmes qu'il eût voulu atteindre : les meilleurs écrivains de son temps, singulièrement — il le dit avec une touchante naïveté — ceux de la *Nouvelle Revue française.* Que Claudel (le jeune Lenormand fut pourtant non seulement des premiers à les admirer, mais de ceux qui tentèrent, environ 1910, de porter les drames claudéliens à la scène), que Claudel eût gardé distances et hauteur, on n'en saurait être surpris. Mais Gide, que cet explorateur de « marécages » eût dû intéresser, ne lui a jamais fait le moindre signe. Il n'y avait pas là, sans doute, indifférence délibérée : Lenormand a fait ses débuts en un temps où théâtre et littérature n'avaient pas grand-chose de commun et où la seconde tenait, non sans raisons, le premier en mépris. Lenormand aura participé de ce dédain ; les circonstances n'ont pas voulu qu'il s'agrégeât au groupe du Vieux-Colombier qui l'eût rapproché de la N. R. F. et des écrivains dont l'amitié et l'approbation lui eussent été nécessaires. Plus tard, l'habitude était prise. Mais aussi, le peu de foi au *texte* que Lenormand confesse ne devait-elle pas le rendre suspect à ceux pour qui le texte était tout? — En dépit de leur efficacité, de leur puissance d'envoûtement, son dialogue et son style ne portent-ils pas trop souvent le même germe de corruption qui dissout ses personnages et, plus gravement, les démode? — Il reste que Lenormand a ouvert des voies au théâtre moderne, que son œuvre est celle d'un artiste et que deux ou trois de ses pièces méritent de survivre pour représenter le théâtre de l'après-première-guerre. C'est beaucoup.

Si les *Confessions* ont été tout de suite mises au premier rang, c'est qu'elles témoignent, avec une sincérité, une véracité poignantes, non seulement sur la création dramatique et sur le créateur, mais sur l'homme même. Jamais peut-être confessions ne méritèrent si loyalement leur nom. On n'y sent pas, chez celui qui se raconte et s'examine, le souci de se présenter en posture avantageuse, que ce soit d'ailleurs dans le « mal » ou dans le « bien ». Cet homme de théâtre est lui-même, non son personnage. Par là, il l'emporte sur Jean-Jacques et sur Gide. Plongées

(1) *Les Confessions d'un auteur dramatique* (Éd. Albin Michel.)

dans les troubles profondeurs, explorations des régions malades, brouillards, exotisme fiévreux, voyage pathétique autour du plaisir, magie des mauvais lieux et des filles — on ne peut se détacher, longtemps même après qu'on a quitté son livre, de ce « mangeur de rêves » en quête de ses personnages.

Les confessions du second volume sont peut-être plus proprement et étroitement « dramatiques » : certes, on y retrouve — « mythomanes et demi-folles » — les modèles du dramaturge, mais le livre retrace surtout la vivante histoire du théâtre depuis le Gémier des fêtes du peuple, l'Hébertot du théâtre des Champs-Élysées, le Baty de la Chimère (on lira de très piquantes pages sur Léautaud critique et sur l' « affaire » du salon de Mme Aurel) jusqu'aux généreuses et décevantes tentatives nées du Front populaire. Le dernier chapitre est un acte de courage. Nourri, comme presque tout révolutionnaire français, d'idéalisme quarante-huitard, Lenormand a répudié avec horreur l'affreux réalisme communiste quand, après le fervent voyage de Moscou, il eut vu ses amis d'alors disparaître sans laisser de trace, au vent des épurations, purges et liquidations. Et avec la même vigueur qu'il a mise à faire le « procès des conditions que la démocratie bourgeoise avait imposées à l'art dramatique », il dénonce « l'asservissement intellectuel » dont témoigne le « silence de ses amis communistes » français.

Il faut retenir encore les chapitres capitaux sur le théâtre à l'étranger, Reinhardt, les tournées en Orient, en Espagne, en Allemagne surtout où Lenormand connaissait cette gloire et jusqu'à cette vénération que Paris lui refusa toujours. Il y a quelque chose de très émouvant dans ces longues citations de critiques, presque toujours étrangères, que l'écrivain multiplie, moins pour nous édifier que pour se rassurer lui-même. De tous les spectacles qu'il a donnés, le moins beau n'est pas celui de ce possédé, de cet homme fou de théâtre à qui la folie n'ôtait point la lucidité — étrange enchanté désenchanté. Il cite quelque part une lettre de Lugné-Poe à Marie Kalff : « *Puisses-tu avoir l'écœurement de notre vie jusqu'à la vomir... Va-t'en! Il faut que je t'aime plus que tu ne crois pour te parler de la sorte.* » — « Il savait, dit Lenormand, ce que le monstre que nous aimons finit par faire des plus purs. »

Lenormand parle quelque part d'un « théâtre de la cruauté ». Antonin Artaud ne l'avait évidemment pas inventé dans son fameux manifeste. M. Paul Arnold qui publie (1) de précieuses lettres d'Artaud à J.-L. Barrault, évoquant la belle période dramatique — 1930-1935 — où le novateur tenta de remplir sa « mission », ne cite pas l'auteur de *Crépuscule du théâtre*, que l'auteur des *Cenci* devait d'ailleurs superbement ignorer. Pourtant, ne « mangeaient »-ils pas des rêves assez semblables? En quelques pages pénétrantes, M. Arnold éclaire la « tragédie spirituelle » d'Artaud dont les lettres aujourd'hui révélées sont bien autre chose que des documents sur un esprit illuminé et malade,

(1) Éd. Bordas.

ou encore sur la générosité du destinataire. Datées de Paris, d'Amérique, de l'asile de Rodez enfin, elles sont essentielles pour comprendre ce qu'a voulu, ou pressenti, dans l'ordre de la création dramatique, cet autre possédé. Et quelles lueurs elles projettent sur cet étrange génie, fécond et stérile à la fois, suspendu entre l'intuition poétique et le délire.

YVES FLORENNE.

Metteurs en scène. — La nouvelle petite collection « Les Metteurs en scène (1) » se propose de nous donner, largement tracés, un portrait et l'histoire d'un effort. Les trois premiers cahiers, illustrés de photographies, sont consacrés à J.-L. Barrault, par L. Chancerel ; Baty, par R. Cogniat ; Gordon Craig, par Catherine Valogne. Celle-ci, qui dirige la collection, vient d'en inaugurer une autre, « Écrits sur le théâtre », avec la *Lettre à une jeune comédienne*, de Baty, qui rend le même son que la lettre de Lugné-Poe à Marie Kalff.

La collection « Mises en scène (2) », riche déjà de douze titres, publie aujourd'hui, en regard du texte, le minutieux « cahier de régie » de M. Jean Meyer pour *le Mariage de Figaro*.

La Revue théâtrale nous offre une suite de lettres échangées par Tchekhov et Gorki.

LE CINÉMA

L'AMITIÉ RUSSO-AMÉRICAINE

Les Russes et les Américains sont de mèche, cela ne fait pas un pli. Ils s'entendent, peut-être sur notre dos. Mais nous en sommes les premiers heureux, car il s'agit de cet amour qui s'endort pour le cinéma et qu'ils réveillent. D'un côté, Hitchcock, le comble du truc, de l'autre, les documentaires, le comble de la simplicité. On ne fait pas mieux, ni dans un ordre ni dans l'autre. Les uns vous diront : le cinéma (dont on ne sait toujours pas ce que c'est), mais voyons, c'est le baroque à l'état pur, d'ingénieux travellings, des panoramiques étourdissants, un découpage ultra-rapide, vive Hitchcock, — et les autres : le cinéma, c'est l'innocence, un regard neuf et pur sur le monde, vive le cinéma russe. J'ai été très heureux de constater que Orson Welles quand il lui arrivait de parler du cinéma en parlait très simplement, et qu'il niait que ce soit un art, ce que je ne prends pas pour un mouvement de fausse modestie, mais pour une élémentaire réaction d'hygiène. Les gens

(1) Éd. des Presses littéraires de France.
(2) Éd. du Seuil.

de cinéma ont la tête très lourde et très légère. C'est leur drame. Orson Welles préfère passer pour désinvolte. C'est seulement pour ne pas côtoyer le mauvais monde.

La Loi du silence (I confess) n'est pas le meilleur film d'Hitchcock. Les coïncidences, les invraisemblances sont nombreuses. Les plates-bandes de la psychologie sont un peu piétinées. C'est très commode, le silence. Le prêtre (Montgommery Clift) ne parle vraiment pas beaucoup. Cela fait l'affaire de tout le monde, de l'acteur, je suppose, mais d'abord du scénariste et du dialoguiste. Il se trouve subsidiairement que ce silence fait l'affaire du réalisateur, qui en tire les meilleurs effets, et du spectateur, qui les subit. Et puisque tout le monde est satisfait, je me demande bien de quoi oseraient se plaindre la psychologie et la vraisemblance offensées. C'est un très beau film. En couleurs et en relief, il serait absurde. Il ne résiste qu'enfermé dans les conventions strictes du noir et blanc. Quelle merveilleuse patine ! Quels nickels ! Si la vie pouvait être aussi pathétique et aussi bien réglée, sans creux, comme elle serait douce à vivre ! Les lecteurs de la *Série Noire* connaissent peut-être des voluptés de cet ordre. Quand Giono allume sa pipe au-dessus de l'un de ces petits Homères de bazar américain, je crois qu'il est heureux comme j'étais l'autre soir : les bons sentiments peuvent pleuvoir sur les toits de Manosque, il est, lui, dans la compagnie de ces méchants diables qui vous descendent un homme plus vite qu'on ne dit bonjour. Et moi, je constatais qu'entre le moment où j'étais entré dans le cinéma et le moment où j'en étais sorti, il s'était fictivement écoulé beaucoup plus des deux heures marquées par l'horloge. Il y avait très longtemps que je n'avais pas éprouvé un sentiment de cette nature. La réussite au cinéma se mesure à cela : que le public perde complètement la notion de l'heure. Il faut le déboussoler. S'il l'est, le film est bon, peu importe pourquoi ni comment. S'il ne l'est pas, le film est manqué. Nous ne demandons au cinéma rien d'autre que de nous désennuyer. Hitchcock y réussit à merveille. En sortant de *la Loi du silence*, on se prend à signer un nouveau pacte avec le cinéma, ce cinéma parfois plus lugubre que la vie. C'est une drogue. Nous sommes intoxiqués. Il faut que l'on nous en administre de sérieuses rations pour qu'elle fasse son effet. Certains ne vivent qu'à coups de cette drogue. Il n'y a pas besoin de connaître Bernard Frank pour deviner que *Géographie universelle* a été écrit presque sur des strapontins de cinéma. « Sa tête chavire dans les mers. » Notre mer, c'est l'eau glacée de l'écran. *Géographie universelle :* de l'encre mélangée à de la pellicule.

Ce livre fournit la meilleure transition pour passer du monde mélodramatique et excitant d'Hitchcock à celui, admirable et enfantin, du documentaire soviétique sur *les Baleiniers du pôle sud*. Les oies se rêvent peut-être hommes, il arrive aux hommes de se rêver baleines. Le cinéma soviétique fait la classe : nous sommes à nos bancs, mordillant un crayon, et nous suivons le doigt de l'instituteur sur la carte en couleurs qui se met à bouger. Il faudrait être bien lucides pour refuser d'embarquer à bord du baleinier. Ici encore, nous perdons la notion du temps. La salle se

vide instantanément, nous sommes sans voisin. Et lorsque l'écran s'éteint, nous avons le sentiment presque intolérable d'être abandonné sur une plage : nous trébuchons pour trouver la sortie. Avec des moyens diamétralement opposés à ceux d'Hitchcock, le cinéma soviétique a gagné.

MICHEL BRASPART.

THEODORE HUFF
CHARLIE CHAPLIN

Tout semble avoir été dit sur Chaplin et on a plus écrit sur lui que sur n'importe quelle autre vedette de cinéma. Pourtant, dans aucun ouvrage, on n'a entrepris une étude aussi achevée de sa carrière et, parallèlement, conjointement, de sa vie privée comme l'a réussie Theodore Huff, professeur à l'Université de New-York, qui est considéré outre-Atlantique comme la plus haute autorité en matière d'Histoire du cinéma. On trouve dans ce livre toute la vie de Chaplin : sa naissance mystérieuse, son enfance étrange et misérable dans les bas-fonds londoniens de Kennington, ses triomphes et ses scandales, ses amours, ses mariages , ses divorces, ses amitiés, ses affections et ses activités politiques. On y trouve aussi d'excellentes analyses de ses œuvres. Le volume est complété par un précieux répertoire de tous les films où sont résumés brièvement les principaux gags du génial acteur. Enfin, le livre est illustré de 48 hors-texte. Malgré ces qualités, ce gros volume m'a un peu déçu. La biographie est moins vivante, moins pittoresque que dans le livre de Peter Cotes et Thelma Nicklaus (édit. de Paris) et surtout Theodore Huff n'a pas assez mis l'accent — à mon goût — sur l'importance de Chaplin et de son art, comme l'a fait par exemple l'an dernier Maurice Bessy (édit. Damase). Je sais bien que les intentions de Theodore Huff étaient nettes : analyser les œuvres et raconter une existence sans interventions critiques; mais comme par instants il formule un certain nombre de jugements, j'aurais aimé qu'il les développât et approfondît ses remarques. Le livre de Theodore Huff tel qu'il est, n'en est pas moins prodigieusement intéressant, substantiel et précieux, car il rassemble en un tome une foule de renseignements qui sont disséminés dans une multitude d'autres ouvrages ou dans des revues et hebdomadaires cinématographiques. C'est ainsi que Theodore Huff cite un certain nombre d'articles écrits sur Charlie Chaplin et notamment ce pertinent jugement de James Agee dans le magazine *Life :* « De tous les comédiens, c'est lui qui a travaillé avec le plus de profondeur et de finesse à la réalisation de ce qu'est un être humain, face aux misères qu'il doit affronter. Le vagabond est aussi foncièrement représentatif de l'humanité, aussi divers et mystérieux que Hamlet, et il semble improbable qu'un acteur ou danseur puisse jamais le dépasser en éloquence, variété ou âpreté... La plus brillante pantomime, l'émotion la plus profonde, nous trouvons tout cela dans l'œuvre de Chaplin. » Tant que la pellicule des films de Chaplin sera encore utilisable, on écrira sur lui et sur ses œuvres... et même après, sans doute.

(Éd. Gallimard.) ANDRÉ BRISSAUD.

LA MUSIQUE

LE CONCOURS INTERNATIONAL MARGUERITE LONG - JACQUES THIBAUD

L'événement de ce dernier mois — peu fertile, d'ailleurs, en événements saillants — a été sans conteste le Concours international Marguerite Long - Jacques Thibaud qui a revêtu, en cette année 1953, un lustre tout à fait exceptionnel.

On sait que ce concours, où s'affrontent pianistes et violonistes, a été fondé en 1943 à l'échelon national, et qu'à partir de 1946 il est devenu international, ne cessant, depuis, de gagner en importance. Pour mesurer cette importance, il suffit de rappeler que c'est le Concours Long - Thibaud qui a révélé des artistes tels que Samson François, Aldo Ciccolini, Ventsislav Yankoff, Christian Ferras, Daniel Wayenberg, Michèle Auclair, Gérard Jarry, Janine Dacosta, etc..., et que c'est grâce aux avantages matériels et moraux que ces récompenses offrent aux lauréats, que ceux-ci ont accompli, depuis, des carrières déjà éclatantes.

Cette année, l'importance de ce qui est devenu le plus grand concours du monde tenait à la fois à la qualité et à la quantité des participants et des membres du jury.

Cent cinquante candidats appartenant à trente nations se sont présentés. L'Europe, naturellement, a fourni le principal : quinze pays inscrits, y compris les pays d'outre-Rideau de Fer. Les Amériques ont envoyé une quinzaine de candidats venus du Canada. des États-Unis, du Brésil, du Pérou, de l'Uruguay, de l'Argentine, D'Asie sont venus Israéliens et Japonais, Turcs et Philippins. L'Océanie a envoyé des Australiens, et l'Afrique quelques citoyens du Cap.

Côté jury, un aréopage comportant quelques-unes des célébrités les plus éclatantes de l'époque : Arthur Rubinstein, Jacques Ibert, David Oïstrakh, Aldo Ciccolini, Nicole Henriot, Joseph Calvet, G. F. Malipiero, Magda Tagliaferro, Pr. Baumgartner, Gioconda de Vito, Henryk Szering, Ventsislav Yankoff, Graryna Bacewicz, Roland Manuel, Ernesto Halffter, Heinrich Strobel, Jasha Horenstein, André Cluytens, Sem Dresden, Philipp Newman, Lev Oborine, etc..., le tout présidé avec sagesse et autorité par le marquis de Gontaut.

La grande sensation était évidemment la participation de l'U. R. S. S. et de la République populaire polonaise. La Russie, en particulier, envoyait trois pianistes et deux violonistes, ainsi que deux membres du jury dont le grand Oïstrakh. C'est une des très rares occasions — la seconde, je crois — où les pays d'in-

fluence soviétique, depuis qu'ils se sont isolés du reste du monde, ont délégué des artistes pour participer à un concours international de ce genre au-delà du Rideau de Fer. Pour qui connaissait la valeur technique transcendante de l'école russe actuelle, c'était la promesse d'un très beau concours. Cette promesse a été tenue. Ces contacts avec les Russes ont été particulièrement fructueux, et riches d'enseignements. Ils ont notamment permis de constater qu'en violon comme en piano, deux écoles, aux qualités différentes mais éminentes, se placent à égalité assez loin en tête des autres : ce sont l'école russe et l'école française.

Le concours de violon a été d'un éclat tout à fait exceptionnel. Il a révélé une jeune artiste russe, Nelly Chkolnikova, dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle possède un génie instrumental et musical qui l'égale aux plus grands maîtres. Que l'on imagine une salle entière, ainsi qu'un jury composé des plus vieux routiers de la musique, sortant littéralement bouleversés, les larmes aux yeux, de l'audition d'œuvres d'une valeur musicale aussi médiocre qu'un concerto de Vieuxtemps et de Tchaïkowsky, et des *Caprices* de Paganini ! C'est ce qui s'est passé en ces journées inoubliables. De telles œuvres prenaient, sous l'archet de Nelly Chkolnikova, un air de pureté et de beauté mozartiennes, et dégageaient une impression de perfection telle que, personnellement je n'en ai jamais éprouvée en entendant jouer du violon. La technique de cette artiste est tellement sublime, tellement transcendante, que l'on n'y pense plus, et que seule la musique à l'état pur, immatériel, s'exprime. C'est un premier prix à l'unanimité et félicitations du jury qui ont consacré les mérites de Nelly Chkolnikova, laquelle a également reçu par ailleurs le Prix Ginette Neveu.

Dire que les deux lauréats suivants se plaçaient assez loin derrière elle n'est pas pour diminuer leurs qualités éminentes, tant l'art de la première est élevé. Avec eux on revient, si j'ose dire, à l'échelle humaine. Ce sont deux seconds prix *ex æquo :* Blanche Tarjus (France) et Raphaël Sobolevsky (U. R. S. S.). Jusqu'à cette année, Blanche Tarjus s'était toujours signalée comme une artiste très bien douée, mais qui avait encore à mûrir. C'est chose faite. Ce qui frappe justement chez cette jeune fille, c'est la maturité dont elle fait preuve. C'est une forte et belle nature qui s'exprime maintenant, et qui s'exprime dans un style typiquement français par son élégance, son clair lyrisme, son accent vigoureux, et un son pur, riche, et puissant. Grande nature aussi que Raphaël Sobolevsky dont le phraser — dans une sarabande de Bach en particulier — est d'une intelligence musicale prodigieuse. Il n'a peut-être pas encore la carrure nécessaire au concerto de Brahms qu'il avait choisi, il y conserve peut-être aussi un peu trop de cette réserve qui est très caractéristique de la plupart des interprètes russes, mais c'est un musicien incomparable.

Côté piano on n'a pas eu de révélations semblables. Mais le concours, qui a eu une haute tenue, a été, lui aussi, une source d'enseignements extrêmement intéressants sur l'état de l'école de piano dans le monde actuel. A cet égard, une anecdote illustre

assez bien cet état. A la conférence de presse précédant le concours, Marguerite Long soulignait avec une compréhensible fierté le fait que 96 candidats pianistes étaient inscrits, contre 33 violonistes. A ce moment Jacques Thibaud lui coupa comiquement la parole en claironnant : « Ah oui ! mais le violon, c'est plus difficile ! » Et tout le monde de rire, pensant intérieurement que cela n'était peut-être pas tout à fait faux. Or les résultats du concours ont prouvé que le piano n'est pas facile à jouer. Du moins, c'est peut-être plus facile à jouer comme instrument, mais le répertoire est de toute évidence beaucoup plus difficile d'interprétation — je veux dire pour les œuvres courantes, — les violonistes se cantonnant plus volontiers et plus facilement dans la virtuosité, tandis que les pianistes sont, de par leur répertoire même, mis en présence de problèmes musicaux infiniment plus redoutables.

Et c'est probablement ce qui fait que sur ces 96 pianistes — trois fois plus, donc, que de violonistes, et recrutés de la même façon et dans les mêmes pays — il ne s'en est pas trouvé un seul qui méritât un premier prix (seul un second prix *ex æquo* a été attribué). Et pourquoi? Parce que, dans l'ensemble, cela manquait de maturité, soit technique, soit spirituelle. Et c'est là où on en revient au mot de Jacques Thibaud sur la soi-disant plus grande facilité du piano : cette idée-là est communément répandue, ce qui explique l'abondance des candidats convenables, candidats d'une très honnête moyenne, mais sans plus.

On sait qu'à ces sortes de concours, les Russes ont l'habitude de présenter des sujets très poussés. Cette fois ils l'ont fait au violon, mais au piano ils se sont montrés beaucoup moins exigeants. De même les Français — qui, avec les précédents, ont dominé le concours d'une façon très nette. Je le répète, manque de maturité — je veux dire manque de maturité musicale, car du point de vue technique il y a eu quelques très beaux athlètes.

Les deux demi-gagnants sont Evgeny Malinine (U. R. S. S.) et Philippe Entremont (France). Deux pianistes qui diffèrent du tout au tout, comme le jour et la nuit, et possédant chacun les qualités qui manquent à l'autre. Malinine est un musicien, Entremont un technicien. Malinine est inégal, Entremont est d'une implacable égalité. L'instinct et la raison.

Malinine a exécuté d'une façon prodigieuse ce 2e concerto de Rachmaninoff qui est de la bien mauvaise musique épidermique. Il a également joué d'une façon remarquable la *Mephisto-Valse* de Liszt ,morceau amusant sans doute, mais qui n'en reste pas moins une musique d'effet terriblement facile. Malheureusement son interprétation de Chopin était faible et maniérée, celle de Beethoven très insuffisante, et celle de Bach absolument fausse quant au style, et, là encore, maniérée. Néanmoins s'il travaille avec des maîtres qui lui enseignent l'authenticité du style des compositeurs classiques, il doit devenir un très grand artiste, alors qu'il n'est encore qu'un grand pianiste.

Entremont, lui, a commis en finale une grosse erreur. Son concurrent avait joué de la mauvaise musique correspondant merveilleusement à sa nature, où tous ses moyens trouvaient les condi-

tions les plus favorables. Entremont, avec le redoutable et superbe concerto nº 1 de Brahms, trouvait sans doute une œuvre qui n'était nullement au-dessus de sa belle technique, mais dont l'interprétation, la pensée, l'accent requéraient un esprit et un cœur plus mûrs. Je suis certain qu'un concerto de Saint-Saëns l'eût mis plus en valeur, sa technique de piano étant, en certain sens, supérieure à celle de Malinine, plus précise, plus propre. Il est moins *artiste*.

Non vraiment, personne ne méritait de premier prix. Car il fallait, pour le jury, juger non pas seulement sur la finale, mais sur l'ensemble des trois épreuves. Et la plupart des gens qui, dans le public, ont manifesté — assez grossièrement d'ailleurs — leur mécontentement, n'avaient pas assisté à toutes les épreuves, à raison de quoi ils eussent dû observer un silence prudent au lieu de clamer des passions qui, ajouterai-je, n'étaient, chez le plus grand nombre, nullement musicales... Ce deuxième prix *ex æquo* est irréprochable. Ces deux pianistes ont encore beaucoup à apprendre.

Pour les prix suivants, le jury a fait preuve d'une extrême indulgence. Et ce sont un peu des prix d'encouragement que l'on a donnés à Kiyoko Tanaka (Japon) qui joue bien mais petitement, à Barbara Hesse-Bukowska (Pologne) qui joue merveilleusement Chopin mais qui se trompe pour le reste, à Cécile Ousset (France) qui est une bonne élève douée, sans plus, à Emmy Béhar (Bulgarie) qui est musicienne, mais qui est par trop faible techniquement. Or il n'y avait que huit prix à distribuer, et des gens qui valaient plus ou moins les précédents ont forcément passé à côté : Georges Alexandrovitch (Roumanie) incontestable musicien, mais qui s'est incontestablement trouvé, dès la première épreuve, au-dessous de ses moyens ; Alfred Brendel (Autriche) à qui Chopin n'a pas porté bonheur, mais qui est déjà un vrai pianiste ; Stanislaw Neygaouz (U. R. S. S.) qui a une jolie petite nature, mais qui doit mûrir encore ; Claude Coppens (Belgique) *idem;* John Penninck (Pays-Bas) et Peter Wallfisch (Israël) que l'on sait musiciens, mais qui ont été très inférieurs à eux-mêmes.

CLAUDE ROSTAND.

LES BEAUX-ARTS

L'ENCHANTEUR TRIOMPHANT

C'est une épreuve redoutable pour un artiste que la réunion en une rétrospective de quelque trois cents ouvrages de ses mains. De cette épreuve, Raoul Dufy vient de sortir vainqueur, au Musée d'Art moderne, mais vainqueur avec une aisance, un naturel, une

gentillesse, une bonne grâce, et une grâce, qui rehaussent encore sa victoire, ou plutôt qui lui donnent son sens, sa portée, son climat, sa lumière.

On s'attendait à être séduit par son goût. On est séduit. Diverti par son esprit. On l'est. Émerveillé par sa dextérité, sa discrète virtuosité, sa fantaisie. Elles émerveillent. Mais il y a plus, sinon mieux, dans son œuvre et dans son art : il y a une grandeur qui surprend, qui étonne, qui est peut-être son titre le plus vrai à notre admiration.

Qu'il ait été un des rares hommes dont rien ne soit sorti de vulgaire, de contraint ou de lâché, c'est ce que prouvent d'abord ses productions dans le domaine des arts appliqués, ses céramiques et ses tissus qui réalisent ce petit miracle de n'être pas, choses de mode, démodés, après vingt ou trente ans. Sans doute est-ce pour cette raison que le goût dont ils témoignent est à ce point parfait qu'il se situe au-dessus des changements du goût, au lieu géométrique où se rejoignent tous les goûts, à travers leurs vicissitudes, à la cime même, à la pointe du goût.

C'est qu'il y a en lui plus qu'une sensibilité, si exquise soit-elle, aux aspirations d'une époque : une intelligence permanente grâce à sa finesse, son alacrité, l'appel qu'elle fait à nos intelligences, la complicité qu'elle sait créer entre soi et nous. Les dessins en témoignent avec une évidence bien pure, dont les élisions, les résumés, les suggestions (je pense par exemple à celles du dessin intitulé *la Messe de mariage*) sont d'ordre intellectuel autant que technique, s'adressent à l'esprit à l'égal des yeux, et ne diffèrent pas de nature (sinon d'expression — car leur mode d'expression reste essentiellement graphique) avec certains *traits* de Giraudoux, certains *raccourcis* de Voltaire (il est curieux combien le langage qui s'applique à l'esprit se sert de métaphores empruntées au dessin)...

Plein d'humour et de goût, l'art de Dufy unit ainsi une aisance qui confond avec une fantaisie qui enchante. Peu d'artistes aujourd'hui ont joué de leur instrument avec une agilité aussi allègre, de leurs instruments, devrais-je dire, car le maître n'est pas moins à l'aise dans l'aquarelle que dans la peinture à l'huile, dans la gouache que dans la gravure, assez sûr de lui pour pouvoir s'octroyer le droit de cacher sa science afin de nous mieux convaincre. Il y a en lui de la grande coquette qui se sait d'autant plus irrésistible qu'elle essaye moins de séduire. De là, dans son art, ces savantes négligences, ces candides roueries, cette désinvolture, ces impertinences, ces audaces qui composent sa fantaisie, une fantaisie qui est tout à la fois le masque, l'excuse et le parfum d'une dextérité unique.

Mais à côté de ces qualités, que chacun s'accordait à reconnaître à Dufy, il en a, me semble-t-il, ajouté d'autres, plus substantielles. Et d'abord une variété qui s'affirme non seulement par la pratique de techniques diverses, mais l'adoption, la création, de manières sans cesse renouvelées (impressionniste, fauve, cézannienne, para-cubiste, trichromique, tonale, que sais-je encore?...) et qui tire tout son prix de la présence, immuable, de la même

personnalité, aussi originale, aussi inaliénable, quels que soient les genres et les époques. Ni dispersion, ni monotonie : l'alliance de l'un et du divers est-elle à ce point habituelle chez les maîtres pour que nous ne la saluions pas en Dufy comme une qualité haute?

D'autant qu'en restant lui-même et multiple, l'artiste a sans cesse voulu se perfectionner, acquérir une maîtrise plus grande de son art et de ses arts. Son aventure en tapisserie est à cet égard bien caractéristique, où ses progrès sont continus de ses premiers à ses derniers ouvrages, et sa marche, sans arrêt, ni retour, vers une connaissance plus juste des lois d'une technique qu'il veut posséder à fond. C'est par ce même besoin qu'il faut, si je ne me trompe, expliquer l'intermède cézannien et para-cubiste au cours duquel, de 1908 à 1918 environ, Dufy s'efforce d'acquérir la maîtrise de la forme et de la ligne, du rythme et de l'ordonnance, négligés jusqu'alors par lui : époque d'expérience, féconde en œuvres denses, un peu tendues, mais auxquelles leur tension confère un supplément d'autorité et de force, comme à *la Grande baigneuse* de 1914, ou aux premiers *Hommages à Mozart*. Qu'enrichi par cette discipline le peintre se juge dominer assez sa peinture pour se relâcher un peu, c'est alors l'épanouissement dans les œuvres les plus complexes, les plus complètes aussi qu'il ait peut-être jamais produites : dans toute sa production, je ne mets rien, pour ma part, au-dessus de *la Marne* de la collection Dælemans, et surtout de *l'Atelier au bord de la mer* de la collection Patternotte-Vermeulen, deux œuvres où il égale les chefs-d'œuvre les plus aboutis de Matisse à qui elles font penser.

Mais Dufy n'est pas de sa famille spirituelle. Il cherche l'accomplissement plus que le dépassement. Peut-être faut-il voir là une manifestation de sa modestie, une modestie très française (analogue à celle de Corot), en même temps que celle d'un amour entêté de l'aisance et du charme.

Ne forçons point notre talent
Nous ne ferions rien avec grâce.

Ce conseil du fabuliste, Dufy en a fait sa loi. Ce n'est pas lui qui risque de faire la bête pour avoir prétendu faire l'ange. Il est trop averti, d'une part, et peut-être même, d'une autre, trop méfiant envers soi-même. Au point que l'on peut quelquefois regretter qu'il n'ait pas souvent eu de plus hautes ambitions. D'autant que, lorsque l'occasion se présentait d'être grand, il savait l'être, et avec quel bonheur ! La preuve en est sa décoration pour le Pavillon de l'Électricité, à l'Exposition internationale de 1937 — une des plus grandes peintures du monde par ses dimensions, on le sait, et l'une des plus grandes de la peinture actuelle par son souffle, son style, sa qualité, son adaptation à ses fins, en un mot sa pureté plastique. Quel dommage que la vie n'ait pas offert à ce modeste plus d'occasions de donner sa mesure, puisque sa prudence lui interdisait de les provoquer ! Ce n'est pas là un des faits les moins sympathiques du caractère de l'artiste et les plus déplorables des conditions actuelles de l'art.

Tel qu'il est, avec le bagage — le bagage innombrable, le bagage divers — qu'il a bien voulu porter, Dufy n'en sort pas moins grandi de la manifestation du Musée d'Art moderne. On le jugeait communément comme un Guys de notre époque, un Saint-Aubin du XXe siècle ; il en est le Fragonard. Et il est, en même temps, le La Fontaine de la peinture, alliance merveilleuse de dons naturels et de qualités cultivées, de sensibilité et de volonté lucide, de goût et d'intelligence, de fantaisie et de science, de grâce et de grandeur secrète, d'audace et de sagesse profonde, produit inestimable que seule la France pouvait offrir au monde, et merveille de joie née d'une joie émerveillée.

BERNARD DORIVAL.

LA MORT COMME ELLE VIENT

MARCEL HERRAND

Je vis Marcel Herrand pour la première fois dans *les Mamelles de Tirésias*, parce que mon amie Louise Marion y jouait un rôle à ses côtés et que j'aimais Apollinaire. Je revis Marcel alors qu'il jouait au théâtre de Vaugirard — direction Paulette Pax, si je ne me trompe — une pièce étrange qui se déroulait dans les solfatares d'Italie, et où il ressemblait (vêtu d'un costume d'ouvrier, en satinette noire) à un prince métamorphosé par un enchantement. Déjà, on ne sait quelle assurance de son naissant génie étoffait sa voix si belle, et lui donnait un pas ailé !

Il y a plus de trente ans de cela. Puis il alla de succès en succès qui l'éloignaient de moi en présence, sinon en pensée. Nous nous rencontrions à des générales. Je le vis au *Bœuf sur le toit*. Nous dansâmes, mais avec des partenaires différents, dans ces bals qui ressemblaient à des bulles, bouillonnant, champagnisées, à la surface de l'étrange et riche marécage que fut l'après-guerre n° 1...

Il y eut une autre guerre. Les Mathurins donnaient des spectacles inspirés, souvent courageux. On y entendait des concerts, et Feydeau alternait avec Molière, Synge, et Sheridan. La guerre se termina, et j'appris que Marcel venait d'acheter une maison près de la mienne à Montfort-l'Amaury.

Montfort n'était pas encore le bastion avancé du Tout-Paris, l'endroit où il faut aller, où il faut être vu ! Dieu merci, Marcel avec son goût merveilleux, avait devancé cette vogue. Avec son goût merveilleux, il avait acquis une maison d'où s'étaient détournés avec une horreur distinguée, les gens qui n'aiment ni l'ortie, ni le hibou, ni le chat-huant, ni le fantôme, ni la beauté nocturne des

longs abandons, ni les escaliers de jardin que l'on gravit comme on progresse dans la jungle, une hache à la main ; ni les choses qu'il faut sauver, puis recréer hors de leur néant, ni en un mot, ce qui est invisiblement important.

Certes pour cette maison, s'il fallait du goût, il fallait aussi du courage, et, comment dirais-je, autant le sens du passé que celui de l'avenir. C'était une des vertus de Marcel Herrand, que ce sens-là. Lui qui restait fortement marqué par toutes les extravagantes joies de sa jeunesse, les Soirées de Paris, les Ballets, le Bœuf, etc., portait également en lui, une continuelle prescience du devenir des choses. A la fois fidèle et impatient. Riche de souvenirs et plus riche encore de tout ce qu'il allait demander, imposer peut-être, aux lendemains. Capable d'atteindre par des sortes de fusées d'intelligence divinatrice, aussi concentrées et pénétrantes que le feu des projecteurs, le secret du futur.

Rencontre.

Je pense avec stupeur aujourd'hui, que je fus contrariée d'apprendre qu'il venait s'installer à Montfort. Et cela, parce que la petite ville, si calme alors, devait pour moi demeurer telle. Une si brillante personnalité du théâtre et du cinéma (car Marcel avait entre temps apporté au cinéma une intelligence créatrice dont, il faut bien le dire, cette septième mamelle du spleen contemporain est fortement exempte) une si brillante personnalité, me disais-je, allait désintégrer un cocon de silence, de vie ralentie, méditative, « recluse en poésie. »

J'allai me lamenter dans le sein de Drian, grand artiste, grand ami de Marcel. Il me traita d'imbécile, mais il fit mieux encore. Il invita Marcel à dîner avec moi.

Renaissance d'une maison.

La foudre tomba sur une longue et sommeillante sympathie, et en une seconde alluma le brasier d'une amitié dont la flamme ne s'éteindra qu'avec ma propre vie. Je crois que Marcel sut, au cours de ce dîner où je me montrais timide et comme effrayée d'un tel miracle, tout ce que j'éprouvais et tout ce qu'il pouvait demander à un cœur aussi absolu que le mien. Quand nous nous retrouvâmes à Montfort, — les yeux dessillés, — nous étions déjà, l'un pour l'autre, les « du rempart », deux alliés aussi fermes que les pierres du XIe siècle qui servaient d'assise à nos maisons et de parapet à nos jardins.

Je fourmillais, sur Montfort, d'histoires que Marcel brûlait d'entendre. D'histoires anciennes, cela va sans dire. Je savais surtout l'histoire de sa maison depuis Henri IV, jusqu'à la dernière des Roqueplan, fille du peintre et nièce du journaliste, une étonnante personne aux pieds de fée, solide comme un grillon, et qui n'était morte, à cent six ans, que parce qu'un volet, détaché par le vent, l'avait frappée au front.

Les murs de Marcel (dans lesquels des équipes de maçons et de peintres découvraient, effarés, en grattant papiers et plâtres, des

placards secrets, d'exquises serrures, des poutres, des niches, et des trumeaux) avaient vu tant de visiteurs illustres et bizarres, que mille soirs n'eussent pas suffi à les énumérer.

Heureusement, Marcel et moi nous étions voisins : « Viens manger la soupe, me téléphonait Marcel, on a des choses à se dire ! » La cuisine, où le Béarnais avait séché ses bottes, était la pièce la plus importante, en cette période où rien n'était encore installé. Par manière de cadeau d'avènement j'y avais fait porter une cuisinière géante prélevée sur mes réserves. Ce monument de style composite, qui datait probablement du second Empire, mais un second Empire « louisquinzé », comme disent les antiquaires, parvenait encore, moyennant une tonne de combustible, à cuire un œuf et Marcel l'appelait sa Païva, justement parce qu'elle était insatiable. La Païva répandait son abusive chaleur sur nos premiers colloques. Marcel descendait du grenier de grands cartons provenant du déménagement de sa maison de Suresnes ; des cartons pleins de photographies, de lettres, de coupures de presse, de manuscrits. En quête d'amis communs et de souvenirs identiques, nous puisions dans cette mine, et nous commencions ainsi, à jeter ces indestructibles fils dont sont faites les trames des amitiés et des vies, des années écoulées et des années à venir... (ah ! si peu, si peu d'années !) des souvenirs et des projets.

Les noms se mêlaient, ceux de la veille et ceux du passé, et dès le lendemain, dès la maison assez désencombrée de ses gravats, de ses échelles, de ses araignées emphatiquement coriaces, ce seraient des noms nouveaux qui s'ajouteraient aux autres, des légendes à des légendes, et toutes les notabilités du théâtre, du cinéma, de la littérature, de la radio, qui ajouteraient des fleurons à la riche couronne fleurdelisée.

Car Marcel était un être princier. Sa manière de se mouvoir, de recevoir, son accueil, ses propos, l'étendue de ses connaissances et leur choix, sa folle générosité, tranchaient sur la prudence et l'avarice qui gouvernent trop de destins. Il créait l'atmosphère spacieuse, nécessaire à son génie, et la peuplait magnifiquement ! Sa maison naissait. Il y ajouta l'aménagement du potager. Ce vaste terrain qui m'avait été loué temporairement par le précédent propriétaire, fut, si je puis dire, un lien de plus et très fort, entre Marcel et moi. Je connaissais les ressources du sol en matière de légumes. La paix permit à Marcel le luxe des fleurs. De mon rempart, je le voyais passer, les bras chargés de gerbes, suivi de ses chiens, Ménélas d'abord, croulant d'âge et d'incommodités, puis le beau, le fidèle Whimsey, et Tilda la Turbulente. Il y a deux mois, il parlait encore de tout ce qu'il faudrait planter à l'automne.

Le sommet et la fin.

Pendant huit ans, j'ai vécu une vie que Marcel a comblée des enchantements de sa présence et de sa personnalité. Tout l'intéressait. Il n'était pas seulement acteur et metteur en scène, mais un prodigieux animateur et probablement un des hommes de théâtre les plus complets et les plus rares de notre temps. Il ne

cessait de lire, de méditer, de construire. Il voyait grand, il voyait loin. Il revenait de Paris surchargé de manuscrits. Il enseignait et s'inquiétait de ses élèves, les aidant à franchir les premiers passages difficiles du succès. Rien n'était stérile près de lui, rien n'était vain. Son agile esprit parcourait les cycles les plus divers de l'inspiration. Je m'en aperçus lors de projets en commun pour des émissions à la radio. Pour lui et avec lui que n'ai-je lu et relu, à jamais riche intérieurement, de ce qui jamais hélas ! ne verra le jour !

C'est sur cette quiétude d'une amitié assurée, sur cette sorte de certitude de la durée qui vous vient des choses de la vie lorsque le cœur et l'esprit ont trouvé leur climat, que le malheur s'abattit. Au début de l'année dernière, Marcel perdit sa mère qu'il n'avait jamais quittée et qu'il adorait. Elle mourut subitement sous ses yeux. Comme il chancelait encore de ce coup affreux, la plus atroce maladie s'empara de ce beau corps et pendant neuf mois s'acharna sur lui impitoyablement.

J'avais vu Marcel vivre royalement, dans la plénitude de ses dons et l'épanouissement de sa carrière. J'ai vécu jour par jour le drame qui a mis fin à cette carrière. J'ai vu toutes les phases d'un mal supporté, sans un mot de plainte, avec un stoïcisme antique. On eût pu penser qu'une existence comblée de faveurs, prépare mal au total dénuement de la souffrance. Il en est peut-être ainsi pour certaines âmes, mais non pour celle-là.

Deux opérations atroces n'arrachèrent pas une plainte à Marcel, pas plus que les chevalets de l'insomnie, la torture des soins, et celles des expériences que l'amitié passionnée de son entourage voulut tenter pour le sauver. Pendant neuf mois, avec le seul et très bref répit d'une convalescence illusoire, il descendit le chemin qu'il poursuit seul maintenant. Dans son lit il prépara le Festival d'Angers, travaillant de longues heures avec Albert Camus, Maria Casarès, Jean Marchat. Des photographies du château décoraient son chevet, entre une toile de Bérard et des dessins de Cocteau et de Braque. Le dimanche qui précéda sa mort, il régla les éclairages alors qu'il pouvait à peine parler, et j'ai vu le dernier graphique tracé par sa défaillante main.

Je ne crois pas que dignité humaine, courage physique, et conscience professionnelle soient jamais allés plus loin, et que plus bel exemple ait été proposé à qui voudrait se montrer digne de le suivre? Et si grande que soit la douleur de perdre un tel ami, une telle douleur par tout ce qu'elle contient de leçons et de richesse, me paraît un insigne privilège.

GERMAINE BEAUMONT.

PROMENADES

FRAGMENTS D'UN JOURNAL D'ASSISE

Nous parlions l'autre jour avec Guido Piovene de la tristesse des Italiens. Je parlais, plutôt ; il hochait la tête, il ne voulait rien dire, il sait tout trop bien, il retrouvait son ardeur et sa voix de cuivre pour me faire écouter une cloche à *Castiglione Olona*, il répétait, entre les coups : « C'est une vieille cloche lombarde... une de ces cloches lombardes... » et il disait *lombarde* d'un son pareil à la cloche, et ce que chantait la cloche était si désespérant, par ce dimanche de soleil, et il y avait un tel enterrement-mascarade, au village, et tant d'hommes cagoulés, et tant d'or encensé, autour du mort, que je comprenais bien la voix de Piovene : il m'approuvait. Oui, les Italiens sont tristes, mais il ne faut pas le leur dire. C'est ce que j'aime le plus en eux.



Nous habitons, à Assise, sur la petite place San Francesco, à l'hôtel *Minerva*. Tout, ici, s'appelle San Francesco ou bien Minerva. Il y a le Saint, Giotto, Cimabue, les lieux de prières, les cars touristiques et les moines en Fiat : c'est San Francesco. Il y a Rome et aujourd'hui les élections, les cinémas, les journaux sportifs, et les paris : c'est Minerva, temple romain d'Assise, dont Gœthe compta les pierres en prenant un air sublime. Ce sont les deux versants d'Assise. Pendant un mois, j'ai causé avec l'un, avec l'autre, politique, religion, tourisme, gastronomie, automobiles. Toujours, j'ai vu ces deux Italies : l'Église, vieille douceur, et Rome, passions modernes.



Je pensais travailler. J'avais beaucoup de papier blanc, mais je suis resté posé à ma fenêtre comme un hibou, fasciné par la petite place (qui ressemble au décor de Bérard pour *l'École des Femmes*). Les Assisiens le savaient. Le marchand de tabacs (nationaux et étrangers), celui de cartes postales, ou l'épicier, quand ils criaient un peu fort, se souvenaient de moi : ils levaient la tête ; je reculais dans ma chambre et j'avais un peu honte

parce qu'ils baissaient aussitôt la voix pour reprendre le palabre. J'étais écrivain, que diable, ils le savaient, ils m'appelaient *dottore*, gentiment... Alors? De quelle écriture pouvais-je être soupçonné : ce n'était pas sérieux, ma fenêtre !... Mais je revenais, je ne me lassais pas de ne point travailler, de les regarder vivre.

Vers six heures, venaient les jeunes garçons inoccupés, fraternels dans leur ennui, vêtus de gabardine fraîche et de soie pure, mais une même cigarette passait de main en main, discrètement. Ils s'asseyaient sur le petit mur et parlaient doucement, pour éclater soudain en rires et en bourrades, qui déplaçaient tout le groupe dix mètres plus loin, suivant une mise en scène mystérieuse. Même debout, ils paraissaient assis, enlacés, tendres comme des écuyers d'enluminures, jamais une fille : s'il en passe une, on délègue un garçon sur ses traces, on lui vote même une cigarette — ce sont les frais de représentation — qu'elle refuse ; mais elle va accepter les mille agaceries en se moquant. Le garçon parti (pourquoi untel, et non untel? C'est un peu comme les fiacres, le premier de la file, ou une secrète préséance), on a de quoi parler : la fille et lui. Mais il est revenu, et rien ne s'est passé. Il se perche de nouveau.

★

Cette nuit, ils sont tous là, pour coller les affiches électorales. C'est le grand jeu. Ils ont l'air d'Indiens. Leurs cheveux noirs brillent. Ils ne peuvent me voir. Je serai encore là à trois heures du matin. Eux aussi. Certains ont mis une longue robe de bure claire, qui sert aux processions. Trois seulement sont montés sur des échelles, les autres regardent et apprécient les distances entre monarchistes, m.s.i., démos, etc... L'un d'eux, qui a l'air du sorcier, se balance sur une chaise, au milieu de la place, et couvre la scène d'un torrent d'injures. Demain, mon hôtelier, l'air protecteur, me dira : « Ils ne sont pas mûrs... » C'est ce qu'on dit, en Italie, quand on n'aime pas la politique. En France, on dirait plutôt le contraire.

★

Je reviens à la tristesse, songeant à Julien Green. Nous parlions du Danemark et de la Suède, des forêts de bouleaux et de charmes clairs, de ces paysages traditionnellement mélancoliques, aux yeux d'un Français. Green lui doit des moments d'exaltation dont *Varouna* et son *Journal* sont l'écho. La mélancolie passe sur son visage quand il me parle de l'Italie, de Venise. Je reviens à la grande question, pour moi : cette allégresse, ce frisson de santé lucide que me donne le Nord, et Strindberg, et les mœurs scandinaves... Ce dégoût de moi-même, en Italie, ce goût de mort à Pirandello, ce sommeil incendié à Rome, l'autre nuit. Et toujours d'un pôle à l'autre porté... Dire qu'il y a des gens pour dire : « En Italie, on s'amuse, et puis ils sont si légers, si superficiels ! » en sous-entendant : « Cela nous repose de notre française profondeur !... » Tandis que je sens derrière le dialogue italien la plus forte angoisse : celle des mots. Et encore : après ma confé-

rence à Venise, sur Julien Green, précisément, où je m'étais efforcé de parler personnages, romanesque, et non de l'homme lui-même, j'invite l'auditoire à me poser des questions. Aussitôt les problèmes se soulèvent au-dessus des chaises avec un bruit de métaphysique et on ne me parle que conversion, foi, péché originel, moralisme anglo-saxon, on me cite telle page du *Journal* (un étudiant des Pères Arméniens), on montre son âme croyant interroger celle de Green (une jeune fille blonde), toutes choses que je n'avais pas voulues.

Ah ! Comme nous nous trompons quand nous expliquons les Italiens par Goldoni, par le cyclisme ou par le cléricalisme. Et comme il est facile de garder pour nous la profondeur apprise du Nord, paraît-il, en expédiant l'insouciance aux Italiens.



Très vite, j'ai découvert l'Institution des aveugles et sourds-muets. Je vais souvent assister à la récréation des enfants sourds-muets. Ils sont peut-être deux cents à se lancer des balles, à se battre et à rire ; tous les jours, je crois que je vais entendre, brusquement, sur cette colline, un vent de cris, comme si l'opérateur avait oublié de « mettre le son » et me le donnait enfin. Mais il n'y a que ces balbutiements prodigieusement rapides des mains sur les visages et ces chuchotis qui courent entre eux, pour exprimer la joie ou la fureur.



Nous montons, par un soleil de plomb, à l'Ermitage *(Eremo delle Carceri)* des jours les plus durs de saint François. Bientôt, il n'y aura même plus d'oliviers, plus de chèvres, rien que la pierre rose qui chauffe. Nous entrons. Il n'y a personne. Tout, ici, est infiniment petit, à la taille du saint, son oratoire noirci par les cierges, sa chambre, son lit de pierre en forme d'auge. Tout est aussi beaucoup plus grand que Saint-Pierre de Rome. Nous découvrons, près de l'arbre où le saint parlait aux oiseaux, dans ce vert et ce bleu de la fresque de Giotto, le moine qui escorte une famille de Français moyens, monsieur, madame et deux garçonnets dont les chaussettes ne tiennent pas, qu'ils relèvent toutes les deux secondes, ensemble, comme un tic, en se poussant du coude. Les parents ne disent rien, le moine parle français, il y met de l'ardeur, il voudrait les toucher, en même temps je vois bien qu'il est fatigué d'expliquer les miracles cent fois par jour. Comment les miracles ne s'usent-ils pas?... Enfin, madame, très madame visitant un abri de montagne à ski :

— Et, Frère, vous habitez toute l'année ici?

Le petit moine se redresse, et d'une voix toute changée, qui siffle, cette voix des carmélites de Bernanos, quand elles se disputent dans le temporel :

— Et vous, madame, vous aussi, vous habitez votre maison toute l'année, sur la Riviera, sans doute?

Le pauvre, il a dit Riviera parce qu'il en a entendu parler, comme d'un endroit chaud, l'hiver.

Le téléphone sonne depuis un moment (cela gêne, d'ailleurs, le téléphone, à cette hauteur) ; le moine s'en va ; madame, rouge de confusion, court après lui et lui glisse une *offerte* en criant : « Vous permettez? »

Il lui a montré le tronc réservé à cet effet.

★

A Saint-Damien, les hirondelles font un vacarme dans leurs nids, entre les poutres brunes du cloître, elles montent au bleu du ciel et elles changent de couleur en passant devant la pierre ocre du couvent. Je m'étais mis dans un coin pour lire *l'Homme révolté,* ne levant la tête que pour voir les caravanes de petites orphelines, couvertes de lainages, la mine effarouchée, encadrées par des sœurs qui surveillent la visite. Tous ces visages ont chaud. Je reviens à Camus. Je voyais partout le Christ dans ce livre et il me semblait le comprendre mieux qu'à ma première lecture.

Un moine s'approche de moi et me demande ce que je lis là... Mais non, il connaît très bien. Nous parlons aussi de Simone Weil. Il sourit toujours, derrière ses lunettes. Rien ne l'étonne. Je vais plus loin. Il dit, de temps en temps : « Ah ! oui? » J'ai l'impression que nous pourrions parler des œuvres les plus antichrétiennes, il sourirait toujours. Il me dirait peut-être : « Vous savez, Sade? Eh bien ! il est ici, depuis longtemps, il est devenu très doux... » D'ordinaire, le monacal onctueux m'exaspère. Ici, saint François n'a pas quitté le cloître, et nous savons, malgré tous les fabricants de confitures franciscaines, petites fleurs, petits oiseaux merveilleux, que le saint mêlait aussi de la terre à sa pitance, pour que ce ne fût pas trop doux. Je soupçonne mon moine, derrière ses sourires d'oiseleur, de détester les oiseaux, de vivre devant la mort cruelle.

★

Un autre jour à Saint-Damien. Le même moine assis dans le cloître entre deux jeunes filles françaises. Le cloître est petit. Les Françaises parlent fort. J'entends tout, mais on ne me voit pas. Ce sont deux institutrices de « l'École libre », boutonneuses et charnues. Elles hurlent au scandale de leurs traitements dérisoires. Je n'en crois pas mes oreilles : ces filles ont choisi ce lieu pour terrain de gueule. Le moine hoche la tête, vers l'une, vers l'autre, pesant leurs arguments avec son éternel sourire. Je ne saurais dire s'il sourit parce que son Ordre est pauvre, ou riche (je n'en sais rien), ou s'il a un peu la nostalgie de ces combats temporels ; ou du mépris, tout simplement. L'une, la plus noiraude, en pleine hystérie :

— Eh bien ! moi, si j'ai des enfants (elle crie pour se duper), je vous fiche mon billet que je ne les enverrai pas à l'École libre !

Je jure qu'elle a dit, ici, ces mots exacts. Je les ai notés presque aussitôt.

Un Français moyen, pas celui de l'Ermitage, un autre, l'Italie en est-elle pleine? (oui, je sais, ils peuvent dire la même chose de moi) est entré. Va-t-il les faire taire, puisque le moine se tord de rire, maintenant?... Deux minutes après, j'entendais — et il criait plus fort, un vrai Comice agricole — ces gens qui, après tout, avaient payé cher pour venir jusqu'ici, qui en avaient donc quelque envie, je les entendais nommer le député rapporteur de la loi à l'Assemblée, et ces mots d'Assemblée nationale dans lesquels ils se gargarisaient. Tout m'est apparu indigne. Belle occasion d'orgueil, je n'allais pas la manquer, j'allais les faire taire... Mais comme je m'approchais, j'ai vu que le moine me regardait, qu'il comprenait, qu'il me donnait tort, d'une certaine façon, et j'ai filé.

★

L'autobus, ce matin, ne passera pas à huit heures mais à neuf. Pourquoi? *Festivi.* Fête de quoi? On ne sait pas. Je demande autour de moi. Personne. Enfin, l'hôtelier : « Libération, » et tout le monde rit, parce que je ne ris pas. Un peu plus tard, devant la poste, une touriste belge : « Pourquoi n'ouvre-t-on pas, ce matin? » Le marchand de céramiques pieuses : « *Festivi.* » De quoi?

— Pour moi, ce n'est rien, absolument rien.

Je crie à la Belge : « Libération. » Le marchand me regarde, crache par terre et répète :

— Pour moi, ce n'est rien, monsieur !



Nous montons à Spello, près d'Assise, ville fortifiée, sauvage. Il y a des fresques étonnantes de Pintoricchio à voir. En haut de la tour du Peuple, une immense faucille-marteau se balance au-dessus des statues romaines, patriciennes, etc... Un peu plus loin, cela devient moins drôle : partout, banderoles tendues entre les maisons et les rues, des haut-parleurs qui clament la mort aux chrétiens, des regards mauvais qu'on nous jette. Ici, on ne recherche pas les touristes. En un sens, cela ne manque pas de grandeur. Pas un restaurant, pas la moindre *trattoria*, pas une moto-scooter, pas une chemise de soie. La terre est comme pierre, ensevelie dans le silence, dont les haut-parleurs du parti ne la sortiront pas. « La Démocratie chrétienne vous a donné des armes et la misère ! » Et je sais bien : s'il n'y avait pas saint François touristé à Assise, ce serait la même chanson, car la terre est la même. Enfin, nous trouvons une espèce d'épicerie ; on nous donne un biscuit rance et un verre de vin trouble. Assis à une table, en face de nous, le père et le fils : ils mangent un peu de pain sec frotté au papier huileux des harengs. Le gosse peut avoir cinq ans.

Comme dessert : un verre de limonade. Et puis, le père : « Tu n'as plus faim? » Le gosse se tait. « Dis-le ! » Le gosse lève le nez et sourit : « Non, papa. » Je voudrais bien leur offrir quelque chose, mais on s'est tu quand nous sommes entrés. Je n'ose pas. J'ai eu probablement tort. Il n'y avait nulle haine. Nous étions vêtus de toile, nous n'avions pas d'auto. Je me trouve assez ridicule, car ce n'est pas de la haine, chez eux : seulement un peu d'étonnement.

*

Hier, une troupe de touristes en visite à la basilique, se tordait le cou pour suivre au plafond les explications d'un Frère. Toutes les fresques étaient allumées. Alors, pour mieux voir et se mieux pénétrer des vertus symboliques, on est monté sur les marches de l'autel. L'ennuyeux, c'est qu'un prêtre, à cet autel, au même moment, essayait de dire la messe.



Chez le barbier, ce matin, on a mis une heure à me couper les cheveux ; je ne le regrette pas : on parlait football. On disait que l'équipe d'Assise est plus « réalisatrice » que celle de Perugia qui a laissé entrer soixante-douze ballons en seize matches. On parle football avec pas mal de pédantisme et d'intellectualité, on est comme des paléontologues qui branlent de la tête à chaque mot recoupé. A l'époque de San Francesco, Perugia et Assise avaient plutôt tendance à se faire des petites guerres. L'histoire de saint François, avant l'épisode du Christ de Saint-Damien, est pleine de hallebardes et de rivalités soldatesques. On ne m'ôtera pas de l'esprit que les Assisiens, ceux d'aujourd'hui, quand ils parlent de leur *squadra* contre celle de Perugia, continuent quasi consciemment, le moyen âge. En France, province contre province ou ville contre ville, cela ne signifie plus rien : des histoires de brasseries.



Le matin du départ. Le garçon de l'hôtel, qui est debout à six heures tous les jours et qui ne se couche pas avant trois heures la nuit, vingt-six ans, la fièvre dans le regard, les cheveux noirs déjà troués de blanc, de qui je tiens tous mes potins d'Assise, devient soudain très intime. Je vois enfin qui est sa petite amie et il me demande des choses de moi, que je n'ai plus le temps de lui dire : l'autobus arrive. Il le savait très bien. N'empêche, nous sommes amis. Tous mes amis italiens sont aussi pudiques, comme s'ils redoutaient d'être raillés par un Français, quand ils se livrent. Sur ce point, Stendhal est toujours vrai. Ils ont plus de secrets parce qu'ils ont plus de passion.

François-Régis Bastide.

LE BUCHERON, L'ARBRE ET LE PRINTEMPS

Avec le printemps, j'ai vu que l'un de nos sapins était mort, et j'ai appelé le bûcheron. C'est un homme de grande taille, avec des biceps noueux comme des branches et une poitrine broussailleuse d'où personne ne serait surpris de voir s'échapper un jour quelques petits lapins. La nature l'a doté d'une voix frêle et timide, en contraste évident avec ses moyens physiques, et qui prit des inflexions de jeune fille pour m'annoncer que « des arbres comme celui-là, il se les abattait tout seul ».

Le sapin était à sa mesure, droit, majestueux et de belle hauteur. Il assura qu'avant le soir il serait par terre. Il fit également part de sa décision à l'arbre lui-même, au tronc duquel il s'adossa pour viser la clairière où il fallait l'allonger. « Si tu veux m'écouter, mon vieux, laisse-toi gentiment tomber par là » dit-il d'une voix caressante, nuancée de respect. Comme s'il avait entendu une réponse évasive, il ajouta en montrant la futaie voisine : « Tu me feras pas la blague de dégringoler là-bas, hein? » Et il se mit au travail. L'écorce vola dès les premiers coups de cognée. La pâleur jaune du bois apparut, entamée par la hache qui s'abattait — han ! un coup en dessus, et han ! un coup en dessous — pour détacher le copeau.

Il fut tout de suite évident que l'ouvrage serait rude. Quand l'homme était au bout de son effort, il allait s'asseoir au pied d'un autre arbre d'où il ne quittait pas des yeux sa future victime. Celle-ci était très calme. Sachant qu'un sapin n'a pas beaucoup de conversation, le bûcheron, lorsqu'il s'approcha de nouveau, lui fit dire ironiquement : « Si t'avais de meilleurs outils, ça irait mieux. » Il se tourna vers moi pour parler en son nom propre : « Et puis, j'ai jamais vu un arbre aussi mal placé. »

Ce reproche ne troubla pas trop mon après-midi. Les heures suivantes furent ponctuées d'assauts et de silences de plus en plus longs, de plus en plus fréquents, pendant lesquels il était doux de savoir qu'on reprenait des forces en se rafraîchissant. « Demain, j'apporterai le passe-partout. Il sera par terre avant midi » m'assura le bûcheron quand je retournai vers lui. L'arbre était largement entamé ; mais il tenait bon au milieu de ses frères dont les bourgeons éclataient de toutes parts. Comment l'avouer? J'étais heureux de lui voir accorder le sursis de la nuit, car j'avais l'impression qu'il ne serait tout à fait mort qu'allongé.

Le matin suivant, les coups de cognée retentirent de nouveau au fond des bois. Leur rythme était plus rapide. Il y avait dans

l'air des bouffées d'énervement printanier. De la ferme voisine montait un concert de volailles. Nous vîmes avec étonnement la Titine échevelée passer en courant devant la grille et quelques secondes après le Jacquot, d'ordinaire si placide, courir sur ses traces, les coudes au corps. L'humeur du bûcheron, elle aussi, avait changé. Il allait toujours s'adosser au sapin pour cligner des yeux en direction de la clairière. Mais ses interpellations avaient perdu de leur suavité, bien que fidèles au registre de soprano. « Alors quoi, vas-tu tomber oui ou non? » (J'expurge son langage.) Et il ajoutait : « J'en ai jamais vu un si long à descendre. » Je considérais rêveusement cet arbre exceptionnel, immuable, où les oiseaux continuaient de se poser, et je me sentais coupable d'assombrir ainsi une belle carrière de bourreau. Je proposai mes services. On essaya le passe-partout, qui me mit rapidement dans le même état suant et soufflant que mon compagnon, biceps et système pileux en moins.

Afin de se détendre, le bûcheron décida de grimper à la recherche d'un nid qu'il avait aperçu. Il monta jusqu'au faîte, la serpe accrochée à la ceinture et battant sur la hanche. Là-haut, il mit sa main en visière et commença à ricaner : : « Oh, oh ! Qu'est-ce que je vois, qu'est-ce que je vois dans le pré à Malichard? » Son ascension avait dû l'exalter ou le soleil nouveau lui brouiller un peu l'esprit. « Si une branche cède, lui criai-je, vous allez vous tuer. » Mais il continuait sans m'écouter : « Oh, oh ! Qu'est-ce que je vois, qu'est-ce que je vois là-bas? Pour d'la rigolade, y a d'la rigolade ! — Quoi donc? — Oh, oh, pourquoi que vous me demandez ça, monsieur? J'suis pas en position de confidence, monsieur. — Eh bien, descendez ! » Il ne semblait pas en avoir envie et reprit bientôt : « Oh, oh, le Jacquot et la Titine, sacrés farceurs, va, qu'est-ce qui peuvent rigoler ! » Ce devait être contagieux, car son propre ricanement se transforma en une hilarité chronique dont chaque trémoussement agitait la cime de l'arbre. Un bras noué autour d'une branche, il put de l'autre main se frapper fortement la cuisse en s'écriant de nouveau : « Sacrés farceurs, va ! » Le craquement que ce geste arracha au sapin et la pluie de branches mortes me firent bondir en arrière. Il n'attendit pas mes exhortations pour descendre et se retrouva bientôt à côté de moi, le nid dans la main, couvert de brindilles, avec des restes de ricanement au fond de sa gorge velue.

Vers midi cependant, l'arbre était encore debout, attaqué de toutes parts, semblable à un gros crayon soigneusement taillé qui se serait tenu sur la pointe. « Je vous jure qu'il aura son compte ce soir » prédit l'homme après avoir cassé la croûte. Entre chaque coup de cognée, il épongeait sa sueur et, regardant le tronc d'un air méchant, il oubliait ses douces paroles de la veille pour lui lancer des choses désagréables.

La venue opportune d'une petite brise hâta heureusement le dénouement. La cime oscilla. Il y eut un craquement. L'arbre pencha. Un autre craquement, énorme. Tout allait bien : il se couchait vers la clairière. Mais cette grande masse sembla soudain

se ressaisir. Elle pivota sur elle-même et tomba d'un seul coup en pleine futaie, fracassant dans sa chute deux chênes, un orme et un frêne.

Dans le grand silence qui suivit, le bûcheron vint vers moi en souriant. Il n'était pas mécontent de lui. Il n'avait jamais été aussi vite en besogne. « Ça vous fera du bois pour l'hiver » dit-il en désignant les victimes. Puis il tira de l'échancrure ombreuse de sa chemise une cage minuscule, destinée à la nichée de bouvreuils qu'il avait sauvée de ce grand désastre. « Voilà, fit-il humblement d'une voix de petit enfant, je voudrais les élever. »

JEAN FOUGÈRE.

SAINT-PÉTERSBOURG SUR LE NIL

Au Caire, la viande pourrit ou d'elle-même se boucane, quelquefois les deux en même temps; d'où curieuse rencontre de personnages dont une partie est momifiée et noble, l'autre putride. Selon certains, cette momification serait due à un rayonnement qui existerait au-delà de l'infra-rouge, le vert négatif, dont les vertus agissent sur le moral autant que le physique. Il faut croire que c'est en effet une vertu secrète qui fait qu'en Égypte la lumière mange bizarrement toutes les formes, les rend poreuses, les réduit inévitablement au squelette.

Ce don particulier expliquera peut-être qu'il demeure en Égypte, à travers les régimes et les siècles, certaines constantes comparables à ces morceaux de bois pétrifié, dur, lourd, dont on trouve d'innombrables débris à une dizaine de kilomètres du Caire, sur l'emplacement d'une forêt disparue : l'Égypte n'est-elle pas la terre de toutes les conservations?



Avec Farouk a disparu un Caire qui faisait penser à quelque Saint-Pétersbourg ou Sinaia de bas-empire. Il n'en reste plus que des souvenirs : finis les bals de deux mille princes, demi-princes, pachas, millionnaires, juifs et satrapes, dans la Nymphée de Choubrah, palais tout en colonnes de marbre blanc entourant un lac artificiel où s'élève une île également de marbre blanc, ouvragé, où des musiciens vêtus de velours amarante chantaient des airs nostalgiques, comme surgis des ors ternis du passé ottoman ; finies les réceptions fastueuses de telle ou telle princesse où toute une cour s'empiffrait de hures fourrées ou de pâtés de chevreuil,

expédiés par avion, entre des vitrines de cristaux turcs et des œufs fantastiques de Fabergé. Toujours belles, les princesses ont déserté la chronique pour l'ennui. Si nous disons « bas-empire » c'est qu'il n'y eut ni Raspoutine ni convulsions : la foule déçue a vu fuir la molle royauté sans voir apparaître le moindre viscère.

Qui survit de cette Saint-Pétersbourg évanouie? Les cosmopolites. Venus il y a vingt ans de Bucarest, de Moscou, de Paris, de Berlin ou d'Istamboul, ils composent avec quelques natifs, à l'alexandrinisme inné, des espèces de confréries évoluant dans un temps qui leur est propre : un temps hors du XXe siècle.

Non qu'au Caire on ne soit pas « à la page ». On y sait à quelques heures près le nom du dernier Goncourt ; on y sait dédaigner Anouilh et goûter Ghelderode dans la meilleure tradition de l'élégance intellectuelle. Réfugiés dans leurs salons quiets, patinés par vingt mille ans d'hellénisme et vingt mille de civilisation, imbus de la certitude que seul le buste survit à la cité, nos provinciaux sont dédaigneux. Les thèmes en cours parmi les intelligentsias de Paris ou de New-York ne sauraient les abuser : Sartre, Pichette, Hemingway, oui, sans doute mais encore bien plus Constantin le Porphyrogenète, Al Moutannabbi ou Makrizi. Nos cosmopolites ne s'intéressent qu'aux « valeurs éternelles » : le romantisme allemand, T. E. Lawrence, l'ésotérisme, l'histoire ou les religions ; les antiquités aussi : au Caire, tout le monde est égyptologue. Ce n'est pas simple hasard si Etiemble, fondant il y a quelque six ans une revue à Alexandrie, l'intitula « Valeurs ». Ainsi, un Georges Henein, ancien surréaliste et ami d'André Breton, filtre l'air qui l'environne avec la subtilité de cinquante siècles de mandarinat ; une Marie Cavadia s'attache à extraire les formules occultes de la gangue des traditions et des livres ; une Ikbal el Alaily, qui publia en 1944 une « Vertu de l'Allemagne » — non, pas de celle qui exila Mann et qui envoie aujourd'hui ses techniciens et ses Skorzeny à l'ombre des minarets — se trouve bien près de trouver un romantisme arabe après l'allemand ; enfin, une Joyce Mansour libère une poésie violente, étonnamment neuve, magique et cruelle, tandis qu'un Angelo de Riz, sur les hauteurs de la citadelle, isole sur ses toiles la poésie plombée des cimetières arabes.

Si l'on parle français au Caire, si l'on y trouve des journaux et des périodiques de langue française — où l'on peut lire une langue curieuse, moins incorrecte que colorée par le voisinage du grec, de l'italien, de l'anglais, de l'arménien et des sabirs méditerranéens — si le français paraît être la langue élue, au moins dans les villes, ce n'est guère, comme certains voyageurs incomplètement renseignés ont eu plaisir à le croire, par fidélité à la France, mais par fidélité à la culture, dont la langue naturelle est le français. C'est sans contradiction qu'un Taha Hussein, figure gœthéenne de l'Islam moderne, ami de Gide, ferme, en manière de représailles, les centres de recherche archéologiques français de Haute Égypte après l'échec de la tentative de fondation d'un institut Islamique à Alger.

N'y a-t-il donc pas au Caire de lettrés purement égyptiens, c'est-à-dire, selon le point de vue qui prévaut tacitement chez tous, musulmans? Si : toute la jeunesse impatiente qui se presse aux cours des universités égyptiennes. Le Savoir, le Savoir, c'était l'arme secrète de la défunte suprématie occidentale. Apprenons donc, la culture, c'est le fond qui manque le moins. Fils des anciens féodaux, enfants difficiles de la petite bourgeoisie — une bourgeoisie toute nouvelle et qui évoque curieusement certaines descriptions de Gogol et de Dostoïevski — les voilà qui ingurgitent pêle-pêle philosophie et mathématiques, sociologie et littérature ; dans les méandres de ces cerveaux neufs fermentent violemment Engels et Einstein, Gide et Avicenne, Anatole France et Tolstoï.

Qu'en sortira-t-il? Avant-hier, nomade, trop noble et trop fier pour accepter d'apprendre quoi que ce fût, l'Arabe ignorait les livres et n'en reconnaissait qu'un seul : le Coran. Nous vous entendons : Avicenne, Averrhoès, Al Moutannabbi, ne sont-ce pas des noms de lettrés? oui, mais ceux-là étaient des cosmopolites, déjà plus des Arabes. Hier, troublés par les sociologues, nos étudiants abandonnaient volontiers leurs bancs pour aller risquer le coup de feu dans des manifestations nationalistes obscurément revendicatrices. Pour quelle cause? Ils ne le savaient peut-être pas eux-mêmes. Aujourd'hui, mais pour combien de temps encore, les voilà calmés. Romanesques, déçus par les jouets des civilisations occidentales, mais pris dans leurs engrenages, quels fruits porteront leurs méditations?

Entre temps, les autres, les « boucanés », poursuivent. Les techniques modernes n'ont pas encore trouvé le moyen de détruire le temps passé ; les colonnes de Louxor ont traversé les siècles : elles resteront bien encore sur leurs socles trente ou quarante ans. Aussi, la magie égyptienne les absorbe. Nulle part au monde, disent les voyageurs, on ne croit autant qu'ici aux vertus secrètes : mauvais œil, incantations, formules séphirotiques. Chaque mois, comme à Paris les élégantes vont se faire épiler, les femmes musulmanes s'exorcisent : séances rythmées par des tam-tams, qu'elles n'abandonnent qu'évanouies d'épuisement. L'ombre de René Guénon l'islamisé, qui mourut voici deux ans, n'est pas si ténue que son exemple ne demeure, actif.

Pour la ferveur de certains, il reste les mosquées. Et pour tous les jours, l'indifférence, née au désert et survivant en ville ; de même que par-dessus les gratte-ciel, l'éternel « khamsin » ou vent de sable qui rend le ciel jaune, fait suffoquer dans leurs bureaux les financiers qui oubliaient l'Orient et les chrétiens qui le croyaient conjurable. Ruines et signes composent un gigantesque et invisible monument sur la pierre duquel serait gravée cette phrase : croyez au secret égyptien. N'est-ce pas cela que s'attachait à retrouver l'égyptologue illuminé Schwaller de Lubicz lorsqu'il tentait de retrouver dans les plans du temple de Louxor l'image du macrocosme universel? Mais les visionnaires ont rarement le sens de l'humour. S'érigeant en postures définitives, ils se fêlent comme de l'argile mal cuite et se

cassent aux pieds des colonnes de Memnon, solennels et sereins.

Ces colonnes dont la pierre, longtemps après le crépuscule demeure si chaude qu'on s'attend à les voir se lever, marcher vers le Caire, faire irruption dans quelque salon princier et, se plaignant des rigueurs du soleil, demander un whisky bien glacé, évitant, par politesse, de faire aucune allusion à la décadence des monarchies.

Gérald Messadié.

LES VEILLES DE NUIT, DE BONAVENTURA

J'ai traduit les Veilles de nuit, de Bonaventura *sur les conseils d'Edmond Jaloux, très étonné que ce livre, paru en 1804, ait eu le curieux destin de n'être pas encore traduit en français, alors qu'il est en Allemagne un « classique » du romantisme et que la question « Bonaventura » soit toujours en suspens. Qui donc était l'auteur des* Veilles de nuit? *Elles furent d'abord attribuées à Schelling (qui avait pris ce pseudonyme dans l'*Almanach des Muses, *en 1802) puis à Hoffmann, à Caroline Schlegel, à Clemens Brentano, et enfin à F.-G. Wetzel. Mais l'énigme reste, et restera sans doute, entière. « Si mon défunt père a écrit* les Veilles de nuit de Bonaventura, *elles ne doivent leur origine qu'à l'humeur de Schelling qui voulait de cette façon s'épancher sans arrière-pensée » écrit le fils de Schelling à Fichte, en 1858, ne disant ni oui, ni non.*

La paternité par le style est ici, aux yeux des Allemands eux-mêmes, difficile à reconnaître. M. Fernand Lion consacre, dans le numéro des Cahiers du Sud : « le Romantisme allemand », *un article important (traduit par Albert Béguin) à Bonaventura : « Il ressemble à Jean-Paul, dit-il, par la façon grandiose avec laquelle il dispose du ciel et des astres, par ses innombrables monologues, par ses digressions et ses « tiroirs »; sa prédilection pour les atmosphères spectrales le rapproche d'Hoffmann; son talent d'improvisation poétique et légère fait songer à Brentano, tandis que l'importance donnée à l'élément philosophique rappellerait Schelling. »*

Albert Béguin, en décrivant Friedrich-Gottlob Wetzel, cet étrange personnage, ami de Gotthilf-Heinrich Schubert, le donne comme « auteur présumé des fameuses Veilles de Bonaventura ».

Mais qu'importe cet anonymat protégé? La source des Veilles *se trouve dans le romantisme allemand tout entier. Après avoir passé tant d'heures avec cet ardent, pudique, bavard et ironique compagnon, je partage l'opinion de Fernand Lion qui voit en Bonaventura « le précurseur de la troisième génération romantique à laquelle appartient Heine » et « les premiers signes d'une ironie qui se tournera bientôt contre le romantisme lui-même : d'une ironie de l'ironie ». Et Edmond Jaloux me disait : « Au fond, c'est un Maldoror plus philosophe! »*

Il y a seize Veilles. *Celles ici choisies sont les dixième et*

quatorzième. Les titres n'existent pas dans toutes les éditions allemandes et, lorsqu'ils sont indiqués, ne figurent qu'à la table. On les a mis ici, car il s'agit de morceaux choisis, et en quelque sorte de deux poèmes en prose.

Chaque Veille *est en elle-même un tableau distinct, mais un fil serré les lie l'une à l'autre. Macabre, lyrique ou incisive, chaque scène renouvelle ce rythme et ce rite : conduit par son métier devant quelque spectacle nocturne, ou le provoquant, notre veilleur réagit véhémentement, grimpe en général sur un « perchoir » : pierre, estrade, fût de colonne, etc., et fait une harangue. La première est adressée au diable; la dernière, au ver qui sort de la tombe de l'alchimiste, son propre père. Le mot final, courageusement, vastement et nerveusement, répond à toutes les questions et thèmes innombrables que soulève notre ami le veilleur — et c'est en effet ici l'ironie de l'ironie, mais combien sage et résonnante :*

Et l'écho dans l'ossuaire, crie, pour la dernière fois : RIEN !

YANETTE DELÉTANG-TARDIF.

LA FIANCÉE BLANCHE ET LA FIANCÉE ROUGE

C'est une nuit étrange... Le clair de lune apparaît et s'évanouit comme un fantôme, sous les arcs gothiques de la cathédrale. A la lanterne de la tour, un somnambule grimpe avec un nourrisson dans les bras : c'est le sonneur. Sa femme regarde par la lucarne en se tordant les bras, mais elle reste muette comme la tombe afin que l'homme endormi qui, aussi sûr que l'homme sans soucis, parcourt les plus dangereux passages, ne se réveille pas à l'appel de son nom et, pris de vertige, ne se tue pas avec l'enfant en tombant.

En face, dans le faubourg, un voleur pénètre par effraction dans un palais, mais ce n'est pas mon secteur et je suis condamné au mutisme ; ainsi, qu'il cambriole ! Dans le lointain, on entend une musique à peine perceptible... On dirait que les moucherons bourdonnent ou que Koch, de nuit, joue de l'harmonica. A l'horizon, sur le miroir glacé de la prairie, des patineurs tournent légèrement, aériennement : ils dansent au son de la musique funèbre, la *Danse macabre* de Bâle.

Tout est froid, rude, rigide. Les membres sont tombés du torse de la nature et celui-ci ne tend plus vers le ciel que ses tronçons pétrifiés, sans guirlandes, ni fleurs, ni feuilles. La nuit est silencieuse et presque terrifiante, et la froide mort

est comme un esprit invisible qui retient la vie vaincue. Parfois un corbeau mort de froid tombe du toit de l'église et un mendiant sans toit ni loi, lutte contre la douce, séduisante somnolence qui cherche à le coucher dans les bras de la mort, ainsi que les Nixes avec leurs chants invitent dans les flots le pêcheur étourdi.

Dois-je frustrer la mort de cette vie de mendiant? Par le diable, je ne sais ce qui vaut le mieux — être ou ne pas être ! Oh ! ceux qui, là-bas, ont une contrefaçon du Sud dans leur chambre à coucher et le printemps peint sur leurs murs, quand le vrai printemps est transi dehors, ne relèvent pas la question ! Ils se servent la nature comme une friandise sur leurs tables et se régalent en la sirotant et en s'interrompant parfois pour ne pas en perdre le goût. Mais ce hors la loi repose encore sur le sein de la vieille Mère qui, têtue et instable comme toutes les vieillardes, tantôt réchauffe ses enfants et tantôt les écrase. — Pourtant, non, ô Mère ! tu es éternellement fidèle et immuable et tu offres à tes enfants des fruits dans le vert feuillage qui les ombrage, et des flammes et la mémoire de toi quand tu t'endors. Mais les frères ont chassé Joseph et sournoisement accaparé les dons que tu lui avais prodigués comme aux autres enfants. Oh ! les frères ne sont pas dignes d'avoir Joseph parmi eux ! Qu'il s'endorme en paix.

Voici le visage déjà rigide et froid... Le sommeil a couché l'effigie entre les bras de son frère et je veux l'ériger ici afin qu'elle regarde vers le jour, comme un épouvantail, quand le soleil se lève. O Mort criminelle, ce mendiant possédait encore un souvenir de la vie et de l'amour : la boucle brune de sa femme, contre sa poitrine, entre ses haillons — tu n'aurais pas dû le tuer. Et pourtant !

LE RÊVE DE L'AMOUR

L'amour n'est pas beau, c'est seulement le rêve de l'amour qui nous ravit. Entends ma prière, grave adolescent ! Vois la bien-aimée sur mon sein. Oh ! cueille vite la rose et jette le voile blanc sur le visage en fleur : la réalité n'altère jamais ses traits et ne la touche pas, pour que son âme dure éternellement et que son étreinte n'ait pas de fin. Enlève-la vite, la bien-aimée, ô adolescent, car cette disparue revient dans

mes rêves et dans mes chants, elle tresse la couronne de mes mélodies et elle s'envole dans ma voix jusqu'au ciel. Seule meurt la vivante : la morte reste avec moi et notre amour et notre étreinte sont éternels !

Écoute... Musique de danse et chants funèbres — comme les cloches sonnent gaiement ! Allons, courage, en avant ! Celui qui assourdit les autres ramènera la fiancée. Mais quel dommage... Je vois deux fiancées : une blanche et une rouge — deux noces : pour une de ces noces, à l'étage en dessous, gémissent les pleureuses ; un étage plus haut les musiciens jouent du fifre et du violon et, sur la chambre mortuaire et le cercueil, le plancher vibre de danses.

Expliquez-moi donc cette vision nocturne !

Lénore passe à cheval. La fiancée blanche, ici, dans cette silencieuse chambre nuptiale, aimait le jeune homme qui valse là-haut ; et c'est bien la vie : elle aimait, il oublie ; elle expire et il s'enflamme pour une rose rouge qu'il épouse aujourd'hui, tandis qu'on emporte l'autre.

Voici près du cercueil, la vieille mère de la fiancée blanche. Elle ne pleure pas car elle est aveugle. La blanche créature non plus ne pleure pas, elle sommeille et rêve doucement...

Mais, dansant encore, le cortège de la noce tourbillonne dans l'escalier et le jeune homme se trouve entre ses deux fiancées. Malgré tout, il pâlit un peu. Silence ! La mère aveugle le reconnaît à son pas. Elle le conduit près du lit nuptial de la fiancée endormie :

« Elle s'est couchée plus tôt que toi pour la nuit de noces ; ne l'éveille pas, elle dort si doucement ! Pourtant elle s'est souvenue de toi jusque dans son sommeil. Voilà ton image sur son cœur. Oh, ne retire pas ta main effrayée de sa poitrine froide. La nuit est la plus longue où l'hiver est le plus amer — et la voici, gisant solitaire sur son lit nuptial, sans son fiancé ! »

Vois, l'effroi fait pâlir aussi la rose rouge et le jeune homme est entre deux fiancées blanches. Disparues, disparues ! C'est la vie ! Oh ! si je pouvais seulement souffler du cor et chanter !

Maintenant le cadavre flotte par les ruelles et derrière lui la lueur des lanternes erre silencieusement sur les murs comme si la mort ne voulait pas révéler son passage aux vivants endormis. Le sol gelé craque sous les pas des croque-morts : c'est le perfide et secret chant de noces ! — Et ils la déposent dans sa chambrette.

Tout près de là, chantent et tourbillonnent encore les jeunes gens ; ils dilapident la vie, l'amour et la poésie dans une courte et rapide ivresse qui s'envole au matin : alors

leurs actes, leurs rêves, leurs espoirs et tout ce qui les entoure — est incolore et glacé.

Tard dans la nuit, il y avait encore au couvent de Sainte-Ursule, un fiévreux remue-ménage. La cloche sonnait, bas et sourdement, comme un tocsin entendu en rêve et, aux fenêtres de l'église, dont l'arc dépassait les murs, voletait une lueur inhabituelle, mais vite évanouie. Je tournais, solitaire, autour de ce mur qui enfermait les saintes filles comme dans un cercle magique ; soudain je me heurtai à quelqu'un, enveloppé dans un manteau. Ce que j'appris de cet homme appartient à la prochaine nuit d'hiver ; ce que je fis, appartient encore à celle-ci.

Le portier de l'enceinte extérieure était un vieux misanthrope pensif qui m'était très attaché, comme à un objet sur lequel il pouvait à son gré faire pleuvoir sa colère. Je lui rendais souvent visite, la nuit, pour qu'il soulage sa bile ; j'allai donc chez lui, ce soir-là. Il était assis près d'une lampe, dans sa cahute, en compagnie d'un oiseau noir auquel il avait mis un capuchon sur la tête et avec lequel il était en conversation.

« Connais-tu l'être, disait le portier, dont le visage rit perfidement quand le masque qu'il tient devant lui verse des pleurs ; qui nomme Dieu quand il pense Diable ; dont l'âme contient, comme la pomme de la mer Morte, de la poussière vénéneuse ; dont la peau brille, tout incarnate, pour inviter à la jouissance et qui, par un porte-voix artistiquement tourné, fait entendre des sons mélodieux tandis qu'il appelle à la révolte ; qui, comme le Sphinx, ne sourit amicalement que pour déchirer et, comme le serpent, n'étreint avec passion que pour enfoncer le dard mortel dans le sein? Qui est cet être, Noiraud? »

« Homme ! » croassa l'animal d'une voix désagréable.

« Noiraud ne connaît pas d'autre mot, dit le portier, mais il répond pourtant très pertinemment à chacune de mes questions. Va te coucher, Noiraud ! »

L'oiseau cria encore trois fois : « Homme ! » puis il se mit dans un coin sombre comme s'il réfléchissait profondément ; mais il ne faisait que somnoler.

« Elles jouent à l'enterrement, dans le cloître, poursuivit le vieux, ne veux-tu pas regarder? Une chaste Ursuline est devenue mère aujourd'hui. Dans la légende, cela serait considéré comme un miracle ; mais on a tellement regardé dans le jeu de Dieu qu'aujourd'hui on ne croit plus à aucun miracle. La sainte fille sera enterrée vivante cette nuit. Je vais te faire entrer ; regarde ça, pour passer le temps ! »

Il prit la clef, les gonds grincèrent et, par-dessus les tombes,

je traversai le cloître. La lueur des flambeaux effleurait fugitivement les monuments sur lesquels sommeillaient des vierges de pierre en prière, avec d'artistiques visages moulés — cependant qu'au-dessous, les originaux avaient déjà rejeté les masques.

Je me plaçai derrière un pilier au pied duquel était ouvert un caveau maçonné, une solitaire chambrette qui sert aux humains en partance de lieu de déshabillage. Dans cette chambrette, brûlait une faible lampe mortuaire et, sur une pierre en saillie, il y avait un pain, une cruche d'eau, un crucifix et un missel. Dans la chapelle édifiée sur le caveau, un profond silence régnait parmi les saints qui, du haut des murs regardaient en bas. Seule, lorsqu'un souffle de vent passait sur les orgues, une flûte gémissait désagréablement.

Le cortège apparut enfin à travers les colonnes : de nombreuses vierges silencieuses et, marchant au milieu d'elles, la fiancée de la Mort. Pour un spectateur poétiquement et délicatement disposé, toute cette scène aurait eu quelque chose de sinistrement excitant, en raison de la manière presque effroyablement mécanique de son exécution. C'est ainsi : moins la Muse tragique se tord les mains, plus elle bouleverse. Mon cœur cependant (pareil à un luth désaccordé à dessein, qui ne peut jamais jouer dans le ton juste à moins que ce ne soit le diable qui conduise le concert !) était peu touché et il n'en résultait en somme qu'une course folle à travers la gamme, qui partait à peu près dans les tons suivants, pour s'arrêter sur une dissonance :

COURSE A TRAVERS LA GAMME

« La vie passe devant l'homme, mais si fugitivement qu'il lui demande en vain de s'arrêter un instant pour qu'il puisse s'entretenir avec elle, lui demander ce qu'elle veut et pourquoi elle pose son regard sur lui. Les masques passent et s'enfuient ; les sensations, plus grimaçantes l'une que l'autre. Joie ! crie l'homme, dis-moi pourquoi tu me souris? — Le masque sourit et s'enfuit. Douleur ! laisse-toi regarder fermement dans les yeux, pourquoi m'apparais-tu? — Mais elle aussi est déjà loin. Colère ! pourquoi me regardes-tu? Je t'interroge et tu es évanouie !

Et les fantômes, dans une ronde folle, tournent autour de moi, autour de moi qu'on appelle Homme — et je suis

entraîné dans le tourbillon, saisi de vertige à ce spectacle et m'épuisant en vain pour étreindre un des fantômes et arracher le masque de son vrai visage. Mais ils dansent et ne font que danser et moi, que ferai-je donc dans la ronde? Qui serais-je donc, si les fantômes disparaissaient? Donnez-moi un miroir, ô joueurs de carnaval, afin que je puisse une fois m'apercevoir moi-même ; j'en ai assez de ne jamais voir que vos visages changeants. Vous hochez la tête... Quoi? Il n'y a aucun Moi dans le miroir quand je m'approche... Suis-je seulement la pensée d'une pensée, le rêve d'un rêve? Ne pourriez-vous pas me faire avoir mon corps? Et ne secouez-vous jamais vos clochettes que lorsque je pense qu'elles sont les miennes? Hou ! Il y a une effrayante solitude au fond du Moi, quand je vous couvre de mes mains, ô masques, et me veux voir moi-même ! Rien qu'un écho expirant et évanoui sans bruit... Rien de tangible nulle part et je vois pourtant : c'est bien le Néant que je vois ! Loin, loin du Moi... Continuez votre danse, ô fantômes ! »

Vers la tombe, maintenant, descend la nonne. Oh, terminez enfin le jeu, afin que je sache si cela va aboutir à une plaisanterie ou à une chose sérieuse ! Un masque suit encore, sur son dernier chemin, la fiancée de la Mort : c'est la Folie ! Le fantôme sourit secrètement — derrière le masque, le vrai visage frémit-il d'horreur ou d'extase? Qui me le dira?

En compagnie de la fiancée, on emmure un serpent : la faim, qui étreindra bientôt son sein et rongera jusqu'à son Moi. Alors, quand aura disparu le dernier masque et que le Moi sera seul avec lui-même, comment se distraira-t-il donc?

Voilà que les marteaux des francs-maçons frappent sourdement sous la voûte. Une pierre après l'autre s'emboîte sur la tombe. Ce n'est plus que par une brèche que j'aperçois, à la lueur de la lampe, le secret sourire de l'enterrée. Puis seulement un peu de lumière qui se faufile. Puis tout est recouvert — et les mortes vivantes chantent en guise de bonne nuit, un grave *Miserere* sur la tête de l'enterrée...

Quand je revins, je trouvai, comme d'habitude, le portier avec son vieux masque sombre. « Hais-tu les hommes maintenant? demanda-t-il. — Je suis à peu près seul avec moi, dis-je, et je hais et j'admire aussi peu que possible ! J'essaie de penser que je ne pense rien et j'arrive peut-être ainsi, finalement, à me découvrir moi-même ! »

« Emporte le moutard ! poursuivit le vieux et il souleva une couverture sur un enfant endormi. Je ne peux le garder chez moi car j'ai encore des accès d'amour pour l'homme, où je pourrais facilement l'étouffer dans ma folie ! »

Je pris l'enfant dans mes bras et cette vie encore en train de rêver me réconcilia de nouveau avec la vie éveillée.

« Elles m'ont remis l'enfant pour que je l'éloigne, dit le portier, car elles n'admettent rien de mâle entre elles, les pieuses filles, sinon en peinture et dans leur imagination ! Tu viens de voir enterrer la mère de cet enfant ; maintenant, cherche son père, ou lance le citoyen dans le monde ! Pas de danger avec l'engeance humaine, elle ne disparaîtra pas ! »

« Je connais le père ! » répondis-je et je sortis de la cabane. Dehors, se tenait l'inconnu au manteau. Il s'agrippa à moi. « Ta fiancée est enterrée : voilà ton fils ! » Avec ces mots, je posai l'enfant dans ses bras et il le pressa silencieusement sur son cœur.

L'AMOUR DE DEUX FOUS

Reviens avec moi à l'asile de fous, ô secret compagnon qui m'entoures pendant mes veilles...

Tu te souviens de ma petite cellule, si toutefois tu n'as pas perdu le fil de mon histoire qui serpente, tranquille et caché comme un étroit torrent à travers les roches et les bois que j'ai accumulés tout autour. Dans cette petite cellule de fou, j'étais enfermé avec mon énigme comme dans la caverne du Sphinx et j'étais en bonne voie de reconnaître la folie comme le seul système défendable, ayant chaque jour l'occasion de comparer les résultats de cette école universelle à ceux des écoles individuelles.

Je veux remonter en arrière ! disent les écrivains quand ils veulent commencer par l'œuf... Il faut aussi que j'en passe par là, puisque je pense faire éclore cette nuit l'unique œuf de rossignol de mon amour. Car autour de moi, dans tous les buissons et toutes les ramures, les rossignols chantent et s'unissent pour leur chant d'amour.

J'avais joué autrefois, en acteur de passage, sur un théâtre de la Cour, le rôle d'Hamlet, par fureur contre l'humanité et afin de décharger sur le silencieux parterre une partie de ma bile. Il arriva, ce soir-là, qu'Ophélie prit au sérieux sa folie feinte et sortit dûment folle du théâtre. Cela fit un grand tintamarre et, comme d'autres directeurs prennent la peine de faire entrer les acteurs dans la peau du rôle, le nôtre fit

tout son possible pour faire sortir la prima donna du sien. Mais en vain ! La puissante main de Shakespeare, ce deuxième créateur, l'avait trop fortement saisie et ne la lâchait plus, à l'effroi de tous les gens présents. Ce fut un spectacle intéressant pour moi, cette intervention violente d'une main de géant dans une vie étrangère, cette métamorphose d'un personnage réel en personnage poétique qui maintenant, devant les yeux de tous les gens sensés, allait et venait pour de bon sur ses cothurnes et faisait entendre ses chants entrecoupés, comme d'étranges sentences de fantômes. Plus on insistait auprès d'elle avec des arguments convaincants pour la ramener à la raison, plus elle protestait impétueusement et il ne resta plus d'autres moyens que de l'envoyer à l'asile de fous.

Je ne fus pas peu surpris de me retrouver ici avec elle. Sa chambrette était contre la mienne et je l'entendais chaque jour chanter la sandale et le chapeau aux coquilles de son bien-aimé. Un type comme moi, qui suis un composé de haine et de rage et non point sorti, comme les autres enfants, du sein de sa mère, mais que l'on dirait enfanté par un volcan en gésine, a peu de goût pour l'amour et autres histoires de ce genre. Et pourtant, quelque chose de tel, ici, dans l'asile, s'approchait de moi à pas feutrés. Certes, au commencement, cela ne se manifesta pas par les symptômes habituels : prédilection pour le clair de lune, poétiques afflux dans la tête, etc. ; mais par une forte aspiration vers la fondation d'une propagande pour fous et d'une vaste colonie d'aliénés qu'on débarquerait brusquement, à la terreur des gens raisonnables.

Mais ce sentiment fou que l'on nomme l'amour, tombé du ciel comme une guenille sur cette aride steppe de la terre, naquit à la fin en moi et, à ma propre horreur, je fis plusieurs poèmes en vers ; je regardais dans la lune et même, par moments, je chantais quand autour de l'asile sifflaient les rossignols. J'ai vraiment ressenti quelque attendrissement pendant un de ces soirs mélancoliques. Oui, je pouvais, à certaines heures, jeter un coup d'œil par un trou de ma caverne du Caucase, et penser à moins que rien.

C'est à cette époque aussi que j'ai inscrit des méditations sur mes tablettes et je veux en donner quelques-unes ici, pour les âmes sentimentales.

A LA LUNE

Douce figure pleine de bonhomie et d'attendrissement ! (car tu dois réunir en toi ces deux qualités puisque tu n'ouvres même pas la bouche au ciel, ni pour jurer, ni pour bâiller, quand mille fous et mille amoureux poussent vers toi leurs soupirs et leurs vœux et t'élisent comme confidente.) Depuis le temps que tu tournes autour de la terre comme sa compagne et son sigisbée, tu es toujours restée fidèle et l'on ne trouve pas un seul exemple dans l'histoire du monde depuis Adam, où tu te serais fâchée, où tu aurais tordu le nez ou pris quelque méchante mine, bien que tu entendisses répéter mille et mille fois ces soupirs et ces lamentations ! Tu es toujours également attentive et l'on te voit même, attendrie, te couvrir du mouchoir d'un nuage pour cacher tes larmes derrière lui. Quel meilleur auditeur un poète pourrait-il choisir pour lui dire ses œuvres, quelle meilleure confidente pourrais-je choisir, moi qui me consume d'amour dans cet asile ! Comme te voilà pâle, ô ma chère ! comme tu compatis et contemples attentivement tous ceux qui, en dehors de moi, te regardent ! On pourrait prendre pour de la naïveté ton air débonnaire, particulièrement aujourd'hui où ton visage a grossi et apparaît tout rond et bien nourri. Mais tu peux grossir autant que tu veux, je ne me trompe pas sur ta compassion. C'est que, malgré tout, tu restes toujours la même : tu maigris de nouveau et te consumes et même te voiles-tu le visage comme Agammemnon en pleurs quand l'attendrissement te domine, pour que l'on ne voie rien de toi qu'un occiput devenu chauve par les chagrins. Adieu, très chère, ô amie !

A L'AMOUR

Femme ! Que me veux-tu, pour t'accrocher ainsi à moi? M'as-tu déjà regardé en plein visage? Toi, avec ton sourire, tes manières dorées et tes œillades — et moi, avec toute la rage et toute la fureur dans mon visage de Méduse ! Réfléchis,

aimée, nous faisons vraiment un couple trop mal assorti ! Laisse-moi, par le diable ! Je n'ai rien à faire avec toi ! Que signifie ce masque de déesse posé devant ton visage et avec lequel tu me regardes? Je l'arrache de toi afin de connaître la bête cachée derrière car, à vrai dire, je ne tiens pas ta vraie figure pour la plus charmante ! Ciel, cela va de mal en pis ! Je roucoule et languis pitoyablement... Veux-tu me rendre fou furieux? Femme, comment peux-tu te complaire à vouloir jouer sur un instrument aussi grinçant que moi? Le morceau est composé pour une malédiction et il faut que je l'accompagne avec un chant d'amour ! Oh ! laisse-moi blasphémer et ne pas languir dans des sons aussi effrayants ! Souffle tes soupirs dans une flûte : de moi, ils sortent comme d'une trompette de guerre et je bats la grosse caisse quand je roucoule. Et puis encore : le premier baiser ! Ah ! le reste serait supportable comme tout ce qui ne vagabonde que dans le langage des sons et il me serait toujours permis de penser à quelque chose d'autre ; mais le premier baiser ! Je n'ai jamais embrassé personne, par horreur de toute émotion et de toute tendresse hypocrite... Monstre, si je savais que tu puisses m'entraîner à ça, je rassemblerais mes dernières forces et je t'arracherais de moi !

★

Dans de tels fragments et autres, je me suis épuisé et j'ai cherché à vider mon cœur en écrivant avec méthode ; ainsi maint poète met ses sentiments sur le papier jusqu'à ce que tous ces sentiments soient évacués et que le lascar reste lui-même planté là, tout calciné et dégrisé.

Tout allait de travers et les symptômes devenaient toujours plus critiques. Je commençais à me plonger profondément en moi-même et je me sentais presque humain et tout coi vis-à-vis du monde. Il m'arriva même de penser que ce monde pouvait être malgré tout le meilleur des mondes et l'homme quelque chose de plus qu'un animal supérieur... Qu'il aurait une certaine valeur, voire même une âme immortelle?

Quand j'en fus là, je me considérai comme perdu et je me mis à agir d'une façon aussi ennuyeuse et monotone que celle de tout autre amoureux. Déjà je n'étais plus effrayé quand je faisais des vers... Je pouvais même rester attendri pendant un long moment et je m'habituais à mainte expression que je n'aurais jamais eue à la bouche auparavant. Puis je lançai ma première lettre d'amour et je la consigne ici, avec toute la correspondance, à fins d'édification.

HAMLET A OPHÉLIE

Céleste idole de mon âme, enchanteresse Ophélie ! Cette entrée en matière par laquelle je commençais ma première lettre pour toi, quand nous ne nous aimions qu'au théâtre de la Cour, pourrait certes t'induire en erreur et tu pourrais penser que je veux t'en faire accroire comme si je souffrais encore d'une folie feinte, comme autrefois, et de toutes les subtilités métaphysiques que j'apportais de la Faculté.

Mais ne t'y trompe pas, idole ! car je suis cette fois réellement fou : tout est en nous et il n'y a rien de réel hors de nous et nous ne savons vraiment pas, d'après les plus récentes théories, si nous nous tenons sur les pieds ou sur la tête, encore que nous ayons accepté aveuglément par nous-mêmes la première de ces deux versions. Cette fois, c'est diablement sérieux, Ophélie, et ne crois pas, je t'en prie, que je sorte cela de moi pour persifler. Ah ! comme tout est changé à présent chez ton pauvre Hamlet ! La terre entière qui lui semblait autrefois un jardin vide, plein de ronces et de chardons, un endroit où se rassemblaient de pestilentielles exhalaisons, s'est transformée devant lui en un Eldorado, en brillant jardin des Hespérides. Quand il la détestait, il était libre et plein de santé : maintenant qu'il l'aime, le voici esclave et presque malade ! O très chère ! Je voudrais pouvoir dire : la plus haïe, car au moins il n'y aurait rien qui m'enchaîne à ce globe stupide et je pourrais tout joyeux et gai, me précipiter dans l'éternel Néant ! Donc, malheureusement : ô très chère ! Je ne te dis plus comme autrefois : entre au couvent ! car je suis assez dément pour croire que, quand l'homme aime, ce fou vaut quelque chose, quoiqu'il s'approche toujours plus vite de la mort et elle de lui, jusqu'à ce que tous les deux enfin se rencontrent et s'embrassent dans une puissante étreinte éternelle ; que ce soit contre le rocher où mourut saint Gustave, sur l'échafaud où saignait la belle Marie, où n'importe quel endroit encore meilleur ou pire.

Certes, je le sais : le Mauvais plane en ricanant sur la Terre ; il a jeté l'amour sur elle comme un masque charmant afin que tous les enfants des hommes se le disputent, rien que pour s'en couvrir une minute. Regarde ! Je l'ai pris, moi aussi, hélas ! et j'ai minaudé tendrement avec la tête de mort et j'ai envie, par le diable, de propager la race humaine avec

toi ! Ah ! s'il n'y avait ce maudit masque, les fils de la terre auraient certainement joué un tour au Jugement dernier : une loi contre la repopulation, pour que Notre-Seigneur (ou celui qui voudra bien regarder le globe terrestre pour la dernière fois) l'ait trouvé, à son grand étonnement, complètement dépeuplé. Mais laisse-moi arriver au point que, malgré toute la peine que je me suis donnée, je ne peux éluder : à ma déclaration d'amour ! Depuis ma naissance, je n'ai rien senti en moi de plus furieux, de plus sauvage et de plus misanthropique qu'à cet instant où je t'écris que je t'aime, que je t'idolâtre et que, après le désir de te haïr et de te prendre en abomination, je n'en ai pas de plus pressé que de t'entendre répondre à mon amour.

Jusque-là, ton

amoureux HAMLET.

OPHÉLIE A HAMLET

Amour et haine font partie de mon rôle, et finalement aussi, la folie. Mais dis-moi, qu'est tout cela au fond, en soi-même, pour que je puisse choisir ; y a-t-il quelque chose en soi — ou tout n'est-il que parole, souffle, imagination? Vois, je ne puis savoir si je suis un rêve, ou seulement un jeu, ou la vérité — ou si la vérité est plus qu'un jeu et s'il n'y a que des enveloppes, l'une sur l'autre. Je suis souvent sur le point d'en perdre la raison ! Aide-moi à lire mon rôle à l'envers, jusqu'à moi-même. Existerais-je encore hors de mon rôle, ou tout ne serait-il que rôle et en suis-je un moi-même? Les Anciens avaient des dieux et parmi ces dieux, il y en avait un qu'ils nommaient : Rêve. Ce dieu-là devait être dans un état d'esprit bizarre quand il lui prenait l'envie de se tenir pour vrai et qu'il restait, pourtant, toujours rêve. Je ne suis pas loin de croire que l'homme est un tel dieu. Je voudrais bien m'entretenir un instant avec moi-même pour découvrir si c'est moi qui aime ou seulement mon nom d'Ophélie — et si l'amour lui-même est quelque chose, ou rien qu'un nom. Vois-tu, je cherche à me surprendre. Mais je cours sans cesse devant moi et mon nom me poursuit et je récite de nouveau mon rôle, mais le rôle n'est pas Moi. Conduis-moi seulement une fois jusqu'à mon Moi, et je lui demanderai s'il t'aime.

OPHÉLIE.

HAMLET A OPHÉLIE

Ne remâche pas si profondément de pareilles choses, très chère, car elles sont d'une nature si confuse qu'elles peuvent conduire à l'asile de fous ! Tout est rôle : le rôle lui-même et l'acteur qui se tient dedans et en lui encore, ses pensées, ses projets, ses enthousiasmes et ses pitreries. Tout appartient à l'instant, et s'envole, comme le mot des lèvres du comédien. Tout n'est que théâtre : que le comédien joue sur la terre elle-même, ou deux pas plus haut, sur la scène, ou deux pas plus bas, dans la terre où les vers donnent la réplique au dernier mot du roi sorti... Que le printemps, l'hiver, l'été ou l'automne décorent la scène, que le régisseur accroche le soleil ou la lune ou fasse le tonnerre et l'orage derrière les coulisses — tout s'envole à nouveau, et s'éteint et se défait — jusqu'au printemps dans le cœur de l'homme ! Et quand les coulisses sont complètement enlevées, il ne reste plus rien derrière elles qu'un squelette étrange et nu, sans couleur et sans vie et ce squelette ricane à la figure des comédiens qui sont encore à s'agiter là.

Tu veux sortir de ton rôle jusqu'à toi? Regarde, là est le squelette : il lance en l'air une poignée de poussière et lui-même — il s'écroule — mais ensuite on l'entend ricaner... C'est l'Esprit de l'Univers, ou le diable, ou le Néant dans l'écho !

Être ou ne pas être ! Que j'étais naïf, autrefois, quand je lançais cette question avec un doigt sur le nez ! et combien plus naïfs encore ceux qui s'informaient auprès de moi et qui se faisaient des illusions sur ce qui était caché derrière tout cela ! J'aurais dû interroger d'abord l'Être sur l'Être lui-même. Alors il se pourrait que l'on découvrît quelque chose de sensé sur le Non-Être. J'apportais encore de la Faculté les doctrines sur l'immortalité et je les menais à travers toutes les catégories. Oui, je craignais vraiment la mort de l'immortalité — et, par le ciel ; avec raison ! car si derrière cette ennuyeuse *comédie larmoyante* (1) une autre comédie devait suivre... Je pense qu'il n'en est rien !

C'est pourquoi, chère Ophélie, sors-toi tout cela de l'esprit ; aimons-nous, procréons, et participons à toutes ces farces —

(1) En français dans le texte.

uniquement par vengeance, afin qu'après nous, des rôles dussent encore être joués. Ainsi toutes ces choses ennuyeuses s'étendront de nouveau, jusqu'à ce qu'un dernier acteur, furibond, déchire le papier et s'échappe du rôle, pour ne plus avoir à jouer devant un parterre invisible.

Aime-moi vite et bien, sans te creuser la tête !

HAMLET.

OPHÉLIE A HAMLET

Ainsi te voilà donc, comme la réplique essentielle de mon rôle et je ne puis t'en arracher, pas plus que les pages de la pièce sur lesquelles est écrit mon amour pour toi. Je veux donc, puisque je ne peux pas sortir du rôle, le continuer jusqu'au bout et jusqu'au *exeunt omnes* derrière lequel pourtant, se tiendra le vrai Moi. Alors je te dirai s'il existe encore quelque chose en dehors du rôle — et si le Moi vit, et s'il t'aime.

OPHÉLIE.

Après cet échange de lettres, commença notre échange de mots, et chacun des autres échanges : œillàdes, baisers, etc., jusqu'à l'échange de nous-mêmes...

Quelques mois plus tard, une autre réplique se trouva écrite pour un nouveau rôle... Mais je fus presque heureux en ce temps-là et j'éprouvais dans l'asile une sorte d'amour de l'humanité, si bien que je machinais très sérieusement un projet, en vue de réaliser avec les fous la République de Platon. Le dieu du Rêve, à nouveau, effaça tout cela !

Ophélie devenait de plus en plus pâle et raisonnable, bien que le docteur pensât que sa folie augmentait. Mais ce fut à ce moment-là qu'une grande pensée se mêla à cette folie.

La tempête faisait rage autour de l'asile ; je me tenais à la grille et contemplais la nuit. On ne voyait rien du ciel ou de la terre : rien que ténèbres ! J'eus l'impression d'être tout au bord du néant et d'y appeler. Mais aucun son n'en revenait plus. J'étais effrayé : je croyais avoir vraiment appelé — mais je ne faisais que m'entendre en moi. Un éclair rapide comme une flèche et que ne suivit nul tonnerre, vola silencieusement à travers la nuit et, pareil à un fantôme, le jour

parut et disparut au sein de cette nuit. Près de moi un fou faisait terriblement cliqueter ses chaînes ; de l'autre côté, j'entendais Ophélie chanter des lambeaux de sa ballade, mais les sons se changeaient en soupirs et il ne me semblait plus percevoir qu'une vaste discordance, dont les chaînes cliquetantes étaient la musique d'accompagnement. A l'horizon lointain, se perdait peu à peu la dernière terre, comme une étincelle en train de s'évanouir — mais ce n'était qu'une de mes pensées qui venait de s'achever. Un son unique, grave et solennel, vacilla à travers le vide : le Temps sonnant son dernier coup. Et l'Éternité commença. Alors je cessai de penser à tout ce qui n'était me penser moi-même !

Nulle autre présence, que ce grand, terrible Moi, qui se rongeait et qui, en s'engloutissant, se mettait toujours à renaître. Je ne sombrais pas — car il n'y avait plus d'espace ; pas davantage ne me sentais-je m'élever. L'alternance avait disparu avec le Temps et la monotonie régnait, effrayante, vide, éternelle !

Hors de moi, j'essayai de me détruire, mais je demeurais là et me sentais immortel !

Ici s'anéantit le rêve dans sa propre grandeur et je m'éveillai en respirant profondément. La lumière était éteinte : rien que nuit profonde... Mais j'entendais Ophélie chanter tout bas sa ballade, comme si elle berçait quelqu'un pour l'endormir. Je tâtonnai le long des murs et sortis de ma chambre ; près de moi, dans les ténèbres, quelques fous se glissaient et chuchotaient tout bas.

J'ouvris la porte d'Ophélie. Elle gisait blême sur sa couche, un enfant mort-né sur son sein, qu'elle s'efforçait d'endormir avec des chansons. Près d'elle se tenait une jeune démente qui posa un doigt sur ses lèvres comme pour m'imposer silence.

« Il dort maintenant ! » dit Ophélie et elle me regarda en souriant et ce sourire — ce fut comme si je regardais dans une tombe ouverte ! « Dieu soit loué, la Mort existe, et derrière elle, il n'y a pas d'éternité ! » dis-je involontairement.

Elle continua de sourire et après une pause, elle murmura, comme si sa parole allait peu à peu s'éteindre et doucement s'évanouir : « Le rôle touche à sa fin, mais le Moi demeure et l'on n'enterrera que le rôle. Dieu soit loué, je suis sur le point de sortir de la pièce et je peux me défaire de mon nom d'emprunt ; derrière la pièce, commence le Moi. » — Ce n'est rien ! dis-je en secouant la tête. Elle poursuivit, presque imperceptiblement : « Il est déjà dans les coulisses et il attend la réplique. Si seulement on baissait complètement le rideau ! Ah ! je t'aime ! Voici la dernière parole de la pièce et c'est la

seule de mon rôle que je cherche à retenir ! On peut enterrer le reste ! »

Alors le rideau tomba et Ophélie se retira. Personne n'applaudit, ce fut comme s'il n'y avait aucun spectateur. Elle dormait déjà profondément avec l'enfant sur son sein. Tous les deux étaient pâles et l'on n'entendait aucun souffle : de son masque blanc, la Mort les avait déjà recouverts.

J'étais contre la couche, hors de moi, et une terrible colère montait en moi et éclatait dans un rire sauvage. J'eus très peur — car aucun rire ne vint : rien que la première larme que je pleurais ! Quelqu'un hurlait près de moi, mais ce n'était que la tempête qui sifflait à travers l'asile.

Quand je levai les yeux, les fous étaient en demi-cercle autour de la couche. Ils se taisaient tous, mais ils gesticulaient étrangement et s'exprimaient par signes. Les uns souriaient, d'autres réfléchissaient profondément, d'autres encore secouaient la tête ou contemplaient fixement la pâle dormeuse et son enfant. Le Créateur du Monde était aussi parmi eux, mais il ne faisait que poser un doigt sur la bouche, d'une manière significative.

Et dans ce cercle, l'effroi commença à m'étreindre...

L'Administrateur : Maurice Bourdel.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1953. 64919.